

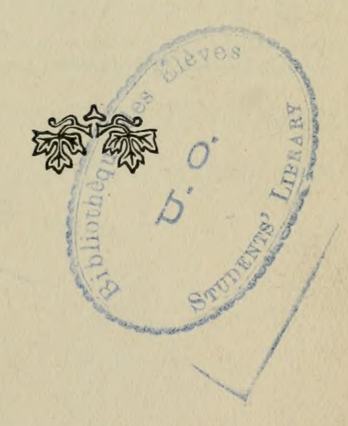
SOUVENIRS

IMPRESSIONS ET REFLEXIONS

SOUVENIRS

IMPRESSIONS ET RÉFLEXIONS

Par J. L. GOUGEON



MONTRÉAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN [à resp. limitée]

256, rue Saint-Paul.

—

1904

UN MOT AU LECTEUR

Déjà, dans divers journaux, j'avais communiqué au public certaines de mes impressions de voyage, décrit quelques-uns des monuments, visités par moi en France et en Algérie, et raconté leur histoire. On m'a persuadé de réunir en un volume ces souvenirs épars. C'est ce que je fais ici, après les avoir revus.



SOUVENIRS

IMPRESSIONS ET RÉFLEXIONS

CHATEAU DE VERSAILLES

I

En allant de Paris à Versailles par la gare Saint-Lazare, on voit, des hauteurs où le chemin de fer est construit, un magnifique panorama se dérouler sous les yeux: çà et là des villas, entourées d'arbres, et des villages pittoresques qui montent et descendent le long de collines et de vallons. Je mentionnerai, entre autres: Suresnes, où Henri IV se fit catholique, et près duquel s'élève, sur le mont Valérien, la plus grande forteresse extérieure de la capitale; Saint-Cloud, dont le nom est un dérivatif de saint Clodoald, petit-fils de Clovis, qui y fonda un monastère; Sèvres, connu par sa manufacture de porcelaine.

Aussitôt arrivé à Versailles, mon oreille est frappée du battement des tambours et du son des clairons qui ne cessent de retentir; partout circulent des soldats, des officiers en belle tenue, et des cavaliers, portés allégrement par leurs coursiers.

Me voilà devant la grille du château, à la place d'Armes, dont l'aspect est tout militaire.

Trois larges avenues y aboutissent: celles de Paris, de Saint-Cloud et de Sceaux.

La cour d'honneur, entre la grille et le château, est splendide avec sa statue équestre de Louis XIV et les statues plus hautes que nature de quelques célébrités de France, parmi lesquelles je distingue le grand Condé jetant son bâton de commandement. On sait qu'à la bataille acharnée de Fribourg il jeta dans les retranchements ennemis son bâton de commandement, et que ses soldats s'élancèrent pour le reprendre: acte de vaillance que la victoire couronna.

Derrière le château est le parc qui s'étend, on dirait, jusqu'à l'horizon. Il est orné de jardins, de fontaines, de bosquets, et coupé de canaux. Le jeu des eaux qui a lieu tous les mois coûte, chaque fois, de huit à dix mille francs. Ceux qui n'ont pas vu ce parc auront une idée de sa beauté et de son immensité, en sachant qu'on employa jusqu'à trente-six mille hommes en même temps pour le faire.

Lorsqu'on avance vers le château, il paraît, de face, à un certain point, comme un amas de maisons ordinaires, et on trouve étrange alors sa réputation; mais ceci s'explique: car des bâtiments y furent ajoutés en dehors du plan primitif.

On y pénètre par les deux ailes qui se projettent dans la cour d'honneur. Sur leurs frontispices, on lit ces mots: "A toutes les gloires de la France."

Il est divisé en plusieurs pièces, dont les plus vastes portent le nom de galeries: galerie de l'his-

toire de France, galerie des batailles, galerie des glaces, galerie des tombeaux, et le reste.

Si l'extérieur du château n'a pas été, un moment, à son avantage ("il ne faut pas toujours juger par l'apparence," dit un vieux proverbe), il n'en est pas de même de l'intérieur. Là, quelle magnificence!

Ce qui étonne principalement, ce sont les tableaux, accolés aux murs, représentant des scènes de combat. Qu'il y en a et de quelle ampleur! En voici un qui a près de soixante pieds de long et quinze pieds de haut.

Dans ces chefs-d'œuvre, les personnages ont souvent la taille ordinaire de l'homme, et les costumes brillent avec leur variété de formes et de couleurs. Une telle vérité et vivacité d'expression les caractérisent, qu'ils donnent l'illusion d'armées en mouvement et du spectacle animé de la guerre. Les traits du visage réguliers, la physionomie ardente, les héros français s'y élancent avec impétuosité, emportés par leur naturelle valeur.

Je me réjouis aussi de ce que beaucoup de visiteurs étrangers rendent hommage à la France.

Des groupes anglais s'exclament: *Well! Well!! Well!!!* D'autres, leurs camarades, baissant le ton, appuient sur ce mot: *Great! Great!!*

On a dit que la France n'avait pas encore son poème épique; mais le musée de Versailles contient la plus belle épopée nationale en peinture qu'on puisse imaginer. Elle est unique dans le monde.

***

Chaque siècle s'y découvre depuis Clovis jusqu'aux Napoléons.

Ici, des chevaliers bardés de fer, et tenant de longues lances; là, à mesure que les armes à feu prennent de l'extension, les fantassins, habillés de tissus divers.

Voici les Normands, montant à l'assaut de Paris. On peut y admirer la forte stature de nos ancêtres, qui s'établirent dans cette partie de la France, appelée de leur nom Normandie, et conquirent la Grande-Bretagne.

Plus loin Bayard, à cheval, défend, tout seul, le passage d'un pont contre une nombreuse troupe d'Espagnols.

Ici, la bataille de Bouvines, où Philippe-Auguste vainquit les Allemands et les Anglais réunis.

Là, saint Louis, à Taillebourg, taillant en pièces les Anglais.

Tout près, il est choisi pour arbitre entre le roi d'Angleterre et ses barons.

De ce côté, les Anglais lèvent le siège d'Orléans. Chose surprenante! Après leurs victoires de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, lorsqu'ils vont être les maîtres, et que la France n'a plus qu'un souffle de vie, une jeune fille, Jeanne d'Arc, ranime ce souffle qui devient tout à coup cyclone, et chasse en un instant les hordes vomies par l'Angleterre.

Là, le duc de Guise prend Calais, dernier pied-à-terre des Anglais dans le royaume de France. Ils combattent du haut de leurs remparts, mais les guerriers français bondissent au-dessus et les en renverse.

Cette salle raconte les croisades, la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, la fondation de l'empire français de Constantinople par Baudoin, les *Gesta Dei per Francos.*

Cette autre parle de l'Algérie: les Français s'emparent d'Alger, ce nid de brigands, et mettent fin aux incursions des pirates dans la Méditerranée, où ils répandaient la terreur depuis si longtemps.

A un étage supérieur, je lis au bas d'un tableau: *Jacques Cartier découvre le Saint-Laurent;* et au bas d'un autre: *Expédition de La Salle à la Louisiane.* Je remarque peu de souvenirs qui nous concernent particulièrement. Mais il est à espérer que nos peintres feront un jour une galerie nationale de l'histoire du Canada, de ses luttes prodigieuses. Rien de plus propre à la graver dans nos esprits et nos cœurs.

II

Je reprends, le lendemain, ma visite au château de Versailles, à un tableau où des victimes de la Terreur, la figure pâle, amaigrie, les yeux cernés et rougis, sont assemblées dans leur prison, — hommes et femmes distingués et gens de noblesse, tombés du faîte de la prospérité. Tournés vers l'émissaire du tribunal révolutionnaire, celui-ci leur annonce, pour dernière infortune, que l'échafaud les attend.

Plus loin, la France personnifiée, les mains chargées de foudres, voit, à ses pieds, l'Allemagne

à genoux, et la Hollande et l'Espagne dans l'épouvante.

Je parcours ailleurs les guerres de la Révolution, celles de Napoléon 1er — et celles de Napoléon III, excepté la dernière, hélas ! qui n'y sera probablement jamais représentée, bien que, avec quelques victoires, plusieurs défaites de la France, en 1870, puissent être appelées glorieuses. Et déjà, sans attendre loin dans la postérité, le succès des Allemands n'est pas trop à leur louange. Il est dépourvu de ce brillant et de cet éclat qui embellissent quantité d'actions militaires des Grecs, des Romains, des Français et d'autres, et il aura la triste renommée des inondations des Huns et des Vandales.

Sa marque au château de Versailles consiste en ce que le roi de Prusse y fut proclamé empereur. Car c'est ici, où l'on voit l'Allemagne écrasée par la France, que l'Allemagne, à son tour victorieuse, consacre à Guillaume son nouveau titre.

Un appartement montre Napoléon 1er au tombeau de Frédéric le Grand, — l'homme de guerre vivant devant l'homme de guerre mort. Quelle profondeur dans son regard ! On dirait qu'il pénètre tous les mystères du trépas. Cependant, à peine dehors, entraîné par les choses d'ici-bas, il oublie vite, comme chacun de nous, du reste. Mais voici son tour. — A toi, maintenant ! viens ici, grand homme, — ordonne la Mort. Et Napoléon est vaincu pour jamais. Considérons, dans ce tableau, cette bière suspendue, entre les mâts d'un navire, à la vue d'une foule énorme accourue sur le rivage de France : c'est le corps de Napoléon Ier qui arrive de l'île Sainte-Hélène.

Je passe à la galerie des portraits, où rois et reines, et personnes éminentes de France défilent, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. En retrempant nos souvenirs historiques, ils apparaîssent comme d'anciennes connaissances. Tenez, voici Clovis! Tenez, voici Charlemagne! Tenez, voici... Mais l'énumération est trop longue. Au bout de la salle, je m'arrête à Lamennais. Son air est inquiet. Il semble pressentir sa chute.

Auprès est Lacordaire, la figure tout autre: la physionomie heureuse, les regards extatiques. C'est un fidèle celui-là.

Que n'a-t-il marché sur ses traces, l'ex-Père Hyacinthe, un de ses successeurs à la chaire de Notre-Dame de Paris? Précipité par son apostasie du haut de ce trône de l'éloquence sacrée, il est devenu, malgré les convulsions de sa superbe, le mépris de tout le monde qui, pour dernier mépris, l'oublie complètement. *Quantum mutatus ab illo!*

Je me transporte ensuite aux logements, salons, salles de réception, etc., de la famille royale, où la voix monotone du guide s'accorde avec la solitude de ces lieux autrefois si animés. — Ici, dit-il, est mort Louis XIV. — Ici est mort Louis XV. — C'est ici que la Révolution est venue chercher la famille royale, etc.

Le lit de la chambre à coucher de Louis XIV est encore tout fait; mais il n'est plus destiné à personne, et le roi Soleil est étendu sur une couche d'argile d'où il ne se relèvera qu'à la fin des temps!

Voilà la salle des Pas-perdus, où s'alignent des

tombeaux et des statues de personnages éteints. Des pas-perdus... Etrange appellation! Voulait-on dire: que de pas perdus nous faisons ici-bas?

Je sors assez triste du palais, et je me rends, à travers les jardins, au grand et au petit Trianon. Là, différentes choses attirent aussi mon attention, entre autres la salle où fut jugé Bazaine, et la table où Napoléon Ier élabora des projets qui ont remué l'univers.

Ici est le musée des voitures de gala, en or, dont l'une a coûté un million, et qui n'ont servi que dans de rares et exceptionnelles occasions. Elles sont au nombre de sept. Pour célébrer dignement la naissance du fils de Napoléon III, naissance qui promettait un héritier au trône impérial, on les tira toutes. Hélas! qui l'eût pensé alors? Qui l'eût dit, au milieu de la pompe étalée en cette circonstance, que l'Empire devait avoir une fin si lamentable?

Quelques années s'écoulent, et l'Empire doré s'écroule, et l'Empereur meurt exilé sous le poids de l'exécration de ses sujets après en avoir été l'idole, et son fils, dans la fleur de l'âge, va se faire tuer, aux confins de l'Afrique, par la noire main des Zoulous!

O destin des puissants de la terre! Où ne les disperse pas souvent le souffle vengeur de Dieu!

Louis XIV, qui illustre le château de Versailles, y termine ses jours, déchu de sa grandeur et de son *Quos ego*..., après la défaite de ses armées si longtemps victorieuses de la coalition européenne!

Suit Louis XV, que ses vices rendent un sujet d'infamie.

De ce château de Versailles, Louis XVI est arraché par le peuple ameuté pour tomber, victime expiatrice, sous le couteau de la guillotine.

Hors de là, du Trianon, où il aimait à habiter, Napoléon Ier est chassé aux extrémités de l'Océan, pour ne revenir qu'enfermé dans son cercueil.

Ce lieu, plein d'ombres du passé, est évidemment favorable à la réflexion. N'y croirait-on pas entendre les accents de Bossuet, dans ses oraisons funèbres, qui résonnèrent si fort que leur écho se répercute de siècle en siècle? — " Vanité des vanités!... Et maintenant, ô rois, apprenez... leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons... O nuit désastreuse! ô nuit terrible, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte!... Tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places!... Même celui de cadavre lui est refusé. Il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. ....Dormez votre sommeil, riches de la terre, et demeurez dans votre poussière... "

Et c'est l'automne. Les feuilles sont fanées. Elles jonchent le sol, après avoir murmuré au souffle des vents, lorsque les branches des arbres les tenaient. Et ainsi de tous ces personnages. Ils jonchent le sol de la mort, immobiles et muets, après avoir fait du bruit les uns plus que les autres au souffle de la vie.

C'est l'automne. Le ciel est morne et nuageux. Mais, le soir, l'horizon s'éclaire et se colore. Espérance d'un monde supérieur!

Je ne pars pas sans visiter la chapelle, et j'y contemple, à la voûte, le Christ qui domine sur toutes les ruines. Et je trouve qu'il avait bien raison (en effet, puisqu'il est la Raison même), Lui qui disait que son royaume n'était pas de ce monde.

Voilà ma dernière réflexion, après mon premier enthousiasme. Tout ne me paraît que vanité. Tout ce que j'ai vu est mort. Et je sens encore combien est admirable cette parole: Il n'y a plus de Juifs, ni de Gentils, Grecs, Romains, ou barbares; il n'y a que des chrétiens qui doivent former, là-haut, l'unique et vraie patrie de gloire.

SAINTE-GENEVIEVE

Le Panthéon est bâti sur une hauteur. C'est un des monuments de la ville de Paris qui frappe le plus nos yeux. Quand on le regarde de certains endroits, par exemple, du milieu du jardin du Luxembourg ou des quais, en arrière de Notre-Dame, ou encore sur une partie du chemin qui conduit à Ivry, etc., son dôme émerge au-dessus des autres édifices, et s'élève sublimement dans les airs. Il se découpe avec vivacité sur l'azur, lorsque le temps est beau; et quand les nuages couvrent le firmament, il semble se confondre avec lui. On dirait alors qu'une communication intime se fait, par son entremise, entre le séjour des Elus et la terre de France, qui a été appelée *le plus beau royaume après celui du ciel.*

Ce Panthéon, autrefois église Sainte-Geneviève, si, l'approchant, nous pénétrons dans son enceinte, fait naître bien d'autres idées. Plus d'autels, plus de sacrifices, plus de sièges dans les nefs, où puissent prendre place la multitude des fidèles. C'est comme un corps sans âme, et dès l'abord un douloureux sentiment nous saisit.

Quand nous descendons dans la crypte avec le guide qui nous mène, le long des colonnes souterraines, de tombeau en tombeau, il nous fait peine encore de voir les tombeaux de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau—et même de celui de Victor-Hugo, dont les obsèques civiles ont contristé le Dieu de Geneviève.

Et l'on croirait entendre, dans cette église, un écho de cette voix mystérieuse qui criait, jadis, dans le temple de Jérusalem: " Sortons d'ici! sortons d'ici!"

***

Disons un mot de sainte Geneviève, à qui l'église, qu'on appelle le Panthéon, fut autrefois dédiée.

Comme Judith et Esther chez les Juifs, Dieu la suscita, pour être la sauvegarde de Paris.

Attila, le terrible Attila, n'ose approcher de Paris où elle est; et quand, plus tard, cette ville est assiégée par Chilpéric, elle la délivre du fléau de la famine.

Elle unit ses prières à celles de sainte Clotilde pour la conversion de Clovis, et contribue à la victoire de Tolbiac qui arrête l'invasion des Allemands et des Suèves et empêche la France d'être écrasée dans son berceau.

Sa piété envers saint Denis et ses compagnons lui inspire de construire en leur honneur une église qui est devenue le lieu de sépulture des rois de France.

Désirant établir solidement la croyance de sa nation sur la pierre fondamentale dont Jésus-Christ a dit: " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, etc.," elle entreprend encore d'élever une basilique splendide aux saints apôtres Pierre et Paul. C'est là qu'après sa mort, elle fut inhumée, et l'église prit, dans la suite, le vocable de Sainte-Geneviève.

S'écroulant après plusieurs vicissitudes, on en commença une autre dans les siècles derniers, et c'est celle-ci qui est actuellement le Panthéon.

***

Sainte Geneviève, de son vivant, avait sauvé Paris et, après sa mort, elle guérit ses habitants du *mal des ardents,* et le préserva maintes fois des inondations de la Seine. Jadis, on promenait, en actions de grâces, ses reliques, dans des processions religieuses, où figuraient tous les corps de la société. Mais des hommes infâmes, en 1793, agirent bien autrement. Ils ouvrirent la châsse qui renfermait ses ossements, les brûlèrent sur un bûcher, place de Grève, où les criminels étaient exécutés, et en jetèrent les cendres au vent.

Et voilà ! quand les scélérats règnent, les saints et les honnêtes gens sont des coupables.

Geneviève tirée dehors, ils introduisirent dans sa basilique Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Marat. C'était l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Cependant Marat, l'hyène altérée de sang, n'y resta pas.

Mais pourquoi garder dans cette église Voltaire et Jean-Jacques Rousseau ?

Et pourquoi dernièrement y a-t-on fait entrer Victor Hugo, dont les funérailles ont été une manifestation publique contre la Foi ?

Ne sont-ils pas là de véritables intrus ?

S'ils rentrent, il faut donc qu'elle sorte.

Aussi, tout est triste au Panthéon. C'est le désert, la mort. Et ce n'est pas Voltaire ni Jean-Jacques qui y mettront la vie.

***

Tout près du Panthéon, un peu en arrière, est située l'église de Saint-Etienne-du-Mont, où se continue le culte à Geneviève. Là est un autel, surmonté d'une châsse qui contient quelques reliques de la sainte; reliques échappées à la fureur de la Révolution, et qu'on a recueillies de différentes parties de la France. Là est son tombeau, d'une orfèvrerie très ornée et tout ardent de la quantité de cierges qui y brûlent du matin jusqu'au soir.

C'est là que tous les ans se fait une neuvaine solennelle en l'honneur de la vierge de Nanterre. A l'époque de cette neuvaine, toutes les paroisses de Paris et de la banlieue viennent tour à tour visiter son tombeau, et de l'ouverture à la fermeture de l'église, les nefs et les allées sont pleines de monde. Non, il ne faut pas désespérer. Malgré la France officielle, il y a la France chrétienne qui reconnaît que Geneviève est une des plus fortes colonnes de son édifice social.

Dans cette église se célèbre encore avec une grande pompe la fête de la découverte du tombeau de saint Etienne. Ne semble-t-il pas qu'il y ait comme un rapprochement mystique entre le tombeau du premier martyr chrétien et celui d'une des premières saintes de France, dans ce lieu sacré?

Car, lorsque de l'Orient, où Etienne avait vécu, Siméon Stylite envoyait jusqu'aux extrémités de l'Occident se recommander aux prières de Geneviève, ne voyait-il pas, par un regard prophétique, qu'elle était destinée à être patronne et gardienne

des Francs, nation de chevaliers et de croisés, qui devaient un jour, sous Godefroi de Bouillon, arracher aux mains des musulmans le sépulcre du Christ, et trôner à Jérusalem, — de cette nation des Francs, fille aînée de l'Eglise, bras droit de Dieu ?

***

A l'exemple de son divin Maître, Geneviève fut calomniée, persécutée, pendant qu'elle était ici-bas, par les méchants, qui attentèrent même à sa vie ; et de nos jours encore, il se rencontre de la race de ces derniers.

Mais à présent comme alors, elle se venge en faisant le bien, et elle triomphera.

Son âme, au ciel, est dans un temple dont la coupole est infiniment plus merveilleuse que celle qu'on lui a volée, temple visité et honoré par la multitude innombrable des saints et surtout des saints et saintes de France.

Et, sur la terre, son tombeau est vivant, comme sont tous les tombeaux, rangés autour du sépulcre de celui qui est la vie.

Et croit-on que les tombeaux de Voltaire et de Jean-Jacques pourront lutter longtemps contre les tombeaux du Christ et de Geneviève ?

***

L'incrédulité a donné à l'église Sainte-Geneviève le nom d'un temple, de forme circulaire, antiquement dédié, à Rome, à tous les dieux du paganisme.

Mais ce Panthéon de Rome est devenu l'église de tous les Saints.

Et le génie de Michel-Ange l'a, pour ainsi dire, monté dans les airs, en faisant le dôme immense de la basilique de Saint-Pierre de Rome, découvrant à tous les yeux le triomphe des saints sur les démons de l'enfer.

Et nous dirons qu'en France, une des plus belles églises de la chrétienté, bâtie sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, sera pour toujours convertie en un Panthéon païen?

Espérons mieux.

Déjà toute la France est à Jeanne d'Arc, et d'un bout à l'autre, on ne parle que de lui ériger des statues.

C'est un bon signe.

Car pour être logique, il faut bien que l'insulteur de l'héroïne de Vaucouleurs, et ceux qui se rattachent à cet impie cessent d'avoir leur sépulture dans l'église de la patronne de Paris.

JARDIN DU LUXEMBOURG

Il est véritablement beau, et immense, avec ses bosquets, ses fontaines, et ses parterres de fleurs. Dans certains endroits, des pelouses et des arbres gigantesques offrent une perspective qui ferait croire que nous sommes dans une campagne éloignée. Là, règne le silence, silence interrompu seulement par le doux chant des oiseaux. Des hommes qui semblent lassés de la vie, et que, par malheur, l'incrédulité a un jour chassés de nos temples, regardent, entre les arbres, quelque coin du ciel bleu et ont l'air de se demander : Qu'y a-t-il au-dessus de nous, dans cet au delà, vers lequel notre œil, pris d'admiration, s'élève ?

***

Mais dans le mois de décembre, plus de feuilles aux arbres ni de fleurs sur les gazons, et le soir, de bonne heure, l'obscurité plombe sur ce vaste jardin, devenu lugubre comme un cimetière. Il n'y a plus que le passant qui le traverse, en se hâtant, pour aller où ses affaires l'appellent.

Et vous, hommes blasés de tout, qui veniez ici souvent promener vos pas mélancoliques, on ne vous voit plus. Dans quel autre endroit cherchez-vous des consolations à vos cœurs endoloris ? Rentrez-vous maintenant dans les temples de notre foi chrétienne où vous pourriez enfin trouver la paix

et le bonheur, dans l'espérance d'une guérison certaine pour vos âmes malades, et d'une autre vie, après celle-ci, inappréciable et supérieure à toute conception de la créature?

***

Néanmoins, quand il fait beau, le jardin de 2 à 4 heures de l'après-midi, recommence à s'animer par une assez grande affluence de monde. Les jours sont courts, en France comme au Canada, en cette saison, et on ne s'y attarde pas trop longtemps.

Si les oiseaux, aux brillants plumages, sont partis, restent les moineaux et les canards domestiques des fontaines, dont on entend les cris qui alors se mêlent à ceux des enfants.

Ces enfants qui jouent, qui courent, qui s'écrient dans leurs ébats, sont joyeux à l'aurore de la vie comme les oiseaux à l'aurore du jour. Que le ciel soit clair ou sombre, toujours ils sentent un soleil étinceler et un printemps verdir dans leurs âmes innocentes. L'avenir est devant eux semblable à l'aurore, ou plus rayonnant, et ils voudraient déjà s'y perdre comme l'oiseau dans l'Occident de pourpre et d'or.

Les uns lancent la balle; d'autres roulent le cerceau. Ceux-ci cherchent à s'atteindre *aux barres;* ceux-là paradent avec entrain (1).

Plus loin, des petites filles bercent et endorment leurs poupées à côté de la bonne qui tient, enve-

(1) Il est à remarquer que, parmi ces amusements, on ne voit pas heureusement de bals d'enfants.

loppé de longs voiles, l'enfant de quelques mois, chrysalide qui, dans peu, en sortira comme un papillon.

***

Le joujou en vogue, dans le jardin, c'est une toupie, que l'on fait tourner au moyen d'un fouet.

Lorsque, penchant de côté et d'autre, elle va tomber, un bon coup de fouet la remet d'aplomb sur sa pointe et lui imprime une grande vélocité. N'offrirait-elle pas à ces enfants une image de la correction qui ranime et empêche de languir dans l'inaction de la paresse?

Un tout petit garçon, arc-bouté sur ses deux jambes, veut, lui aussi, faire marcher sa toupie. Ses compagnons, en voyant ses vains efforts, éclatent de rire. Lui, s'imagine, qu'il réussirait mieux sur celle de son voisin, et lui donne du fouet; mais il l'arrête net. Il frappe une autre, et une autre: toutes, sous ses coups, ralentissent leurs mouvements, penchent et tombent. Petit Jacques ne sait pas le tour. Sa main est incapable, inhabile.

Ne pourrait-on pas dire encore, en reprenant la comparaison, que la correction, quand elle est inintelligente, inconsidérée, faite mal à propos, détériore et tue plutôt qu'elle ne vivifie et ne réconforte?

***

Voici des jeunes filles qui accourent de là-bas, en poussant des cris de joie. Des femmes, aux cheveux blancs, les suivent à pas précipités, et un

rayon de flamme illumine leur figure. Qu'est-ce donc qui donne tant d'animation à tout ce monde? Ah! c'est Bébé que la bonne tient dans ses mains, Bébé, qui supporte sans broncher la charge de cette troupe impétueuse. Son œil est comme un bouclier sous les traits de leurs regards, et il semble dire: "La garde... ne se rend pas." Enfin on l'empoigne, on l'embrasse; et Bébé rechigne, et Bébé se défend *rostro et unguibus.* Ce sera un soldat, Bébé, un brave des braves. Les caresses, les doux sourires, il n'aime pas cela, et surtout, il ne veut pas perdre de vue son petit frère qui gambade avec un fusil de bois et qui crie à tout venant: Présentez, armes! etc.

***

Autour d'une fontaine, je vois sautiller des groupes de moineaux près de quelques personnes qui leur montrent du pain. Quelques-uns sont tellement apprivoisés qu'ils viennent manger jusque dans nos mains. D'autres, de leur bec, saisissent au vol les petits morceaux qu'on leur jette, puis, d'un coup d'aile rapide, fuient à quelque distance pour les avaler en liberté. Les insectes sont rares, à présent, et ces miettes volantes les réjouissent comme de leur proie accoutumée.

Sous des climats tempérés comme celui de la France, les moineaux se plaisent. Au Canada, où on les a transportés, ces petits exilés sont bien tristes, l'hiver. De si longues nuits froides, rester immobiles! Et le matin, les pattes encore repliées sous le ventre, se peletonnant dans leurs plumes et

craignant d'ouvrir les ailes, quelquefois ils bondissent sur nos chemins plutôt qu'ils ne volent pour chercher leur pâture dans le fumier. Très tristes et très souffrants nos petits moineaux, l'hiver! Ils n'étaient pas venus au Canada d'eux-mêmes, t certes, de notre côté, nous n'en avons pas besoin: ils paraissent, l'été, assez se venger, en dévorant les grains de nos moissons.

Dans la fontaine, les canards fendent l'onde limpide, tracent mille sinuosités, se poursuivent, plongent, replongent, et empêchent par l'agitation de l'eau la congélation qui, déjà faite à la terrasse du centre, menace de gagner les bords.

Les canards sont à l'aise dans cette fontaine. Leur nature le leur permet. Et nous, si nous étions obligés de demeurer, tout le jour, dans l'eau glacée, quel ne serait pas notre sort lamentable!

Cette réflexion me fait penser que nous ne devions pas éprouver ces fâcheuses impressions de froid, ni autres choses désagréables; mais par châtiment, notre chair est devenue esclave des éléments qui la font mourir, comme notre âme victime de passions mauvaises qui la tuent, si nous ne prenons garde.

Cependant, arrêté au bord de cette fontaine, le froid pèse sur moi, et j'ai besoin de secouer mon sang par une bonne marche, afin de me réchauffer.

L'exercice est une excellente chose.

Et preuve, ce sont les roses et les lis, en grande émulation de prédominance sur le teint de ces enfants, qui accompagnèrent leurs parents dans ce jardin.

SAINT-GERMAIN DES PRES

Il est question, paraît-il, de donner le nom de Danton à une voie publique, débouchant en face de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, afin d'honorer l'instigateur des néfastes journées de septembre 1792.

On aurait même l'intention de lui dresser une statue. Et pourquoi pas? Voltaire, Diderot, etc., ont les leurs. Le lycée Voltaire, à présent, existe. Et si un journal, le *Radical,* préfère Danton à Robespierre, c'est que Robespierre, selon lui, était clérical: il croyait à l'Etre Suprême, tandis que Danton proclama formellement sa doctrine matérialiste devant le tribunal révolutionnaire qui l'envoyait à la mort, quand il dit: " Ma demeure sera bientôt dans le néant, et mon nom au Panthéon de l'histoire. "

Donc, comme libre-penseur, déclare le *Radical,* comme matérialiste, comme athée, Danton a droit à une statue à Paris.

Mais élever une statue à Danton, n'est-ce pas, de plus, autoriser et consacrer le meurtre? (1)

***

Au mois de septembre, 1792, vingt-quatre prêtres étaient menés à la prison de l'Abbaye, lorsqu'ils furent égorgés, en route, par la populace qui, pénétrant ensuite dans la prison, y massacra, à coups de sabres, de piques et de coutelas, près de

(1) Cette statue est maintenant érigée.

trois cents autres malheureux. De là, elle se transporte, ivre de fureur, aux Carmes, à la Force et au Châtelet, où elle nage dans le sang.

La princesse de Lamballe sortait de la prison de la Force pour être transférée à celle de l'Abbaye, lorsqu'à la vue d'un monceau de cadavres elle tombe évanouie. La multitude alors se précipite; pour lui prêter aide? Oh non! Elle est percée de mille coups; on lui arrache le cœur et les entrailles, et on lui tranche la tête, que l'on promène, au bout de piques, dans Paris, en même temps que son corps est traîné, par une corde, dans le ruisseau des rues.

On s'acharne sur les restes de cette noble femme, avec la rage des chacals.

Beaucoup d'autres victimes de .la Révolution furent enfermées à l'Abbaye, où elles attendirent l'heure de monter sur l'échafaud, par exemple: Charlotte Corday, madame Roland, qui écrivit des mémoires, etc.

***

L'église de l'Abbaye est le monument le plus ancien et l'un des plus vénérables de la capitale.

L'intérieur a été remis à neuf; mais l'extérieur porte encore les marques de la vétusté, et on regarde généralement la grosse tour carrée de la façade comme datant de l'époque carlovingienne.

En entrant, on aperçoit, à droite, une statue de la sainte Vierge du XIVe siècle, désignée sous le vocable de *Consolatrice des affligés.* Elle est sans cesse entourée de cierges allumés et de fleurs renouvelées.

Derrière le maître-autel se trouve une magnifique chapelle du Sacré-Cœur, et derrière celle-ci, deux chapelles de la sainte Vierge, dont l'une contient une *Mater dolorosa* et un groupe très saisissant, de marbre blanc, représentant l'Ensevelissement du Sauveur.

La chapelle St-Pierre-et-St-Paul offre à la vénération des fidèles de riches reliques de saint Modeste, martyr.

Dans d'autres chapelles s'élèvent les mausolées de plusieurs grands personnages, entre lesquels on admire, dans la chapelle St-François-Xavier et St-Casimir, le mausolée de Casimir V, roi de Pologne, qui abdiqua le sceptre et le trône, et devint abbé de Saint-Germain des Prés.

Et des plaques commémoratives, de marbre noir, accolées aux murs, en différents endroits, annoncent que les restes de Boileau, de Descartes, de Mabillon et de Montfaucon reposent dans cette église.

Des peintures fort remarquables embellissent la nef, le chœur, etc. La plupart retracent des sujets correspondants de l'Ancien et du Nouveau Testament : ainsi, il y a le Buisson ardent et l'Annonciation ; la Promesse d'un rédempteur et la Nativité de Jésus-Christ ; la Prophétie de Balaam et l'Adoration des mages ; le Passage de la mer Rouge et le Baptême de Jésus-Christ ; le Sacerdoce de Melchisédech et l'Institution de l'Eucharistie ; la Vente de Joseph et la Trahison de Judas ; le Sacrifice d'Abraham et la mort de Jésus-Christ ; Jonas sortant du ventre de la Baleine et la Résurrection de Jésus-Christ ; la Dispersion

des hommes, à la Tour de Babel, et la Mission des apôtres dans tout l'univers.

***

Cette église, autrefois la basilique de Saint-Vincent, fut construite par Childebert, sur le désir de saint Germain, évêque de Paris.

Saint Vincent souffrit pour la foi, l'an 304.

Comme saint Laurent, il était Espagnol, diacre, et il fut rôti sur un gril; mais il n'y rendit pas le dernier soupir. Ainsi que saint Laurent, plaçant en Dieu une confiance inébranlable, il provoquait son tyran, le persécuteur Dacien, à redoubler d'efforts pour vaincre sa constance.

Celui-ci, voyant que les supplices les plus cruels étaient la joie et l'honneur du confesseur, s'avisa de le coucher dans un lit moelleux. Alors le saint, en pensant que son Sauveur n'avait pas eu même une pierre où reposer sa tête, qu'il fut cloué au rude lit de la croix et qu'une couronne d'épines forma son oreiller, cessa de vivre.

Certes, c'est là de l'amour héroïque, qui élève saint Vincent à un très haut degré de gloire dans le ciel, et lui permet de soutenir, sans broncher, l'ardeur des lumineuses régions qu'habitent les séraphins.

Et même sur la terre, il est supérieurement honoré; car, pour abriter seulement sa tunique, un autre saint, saint Germain entreprit d'ériger cette superbe basilique, et afin qu'on rendît un culte perpétuel à ce vaillant soldat du Dieu des armées, il y établit des religieux, qui furent l'ori-

gine de l'illustre abbaye bénédictine, fondée peu de temps après la mort du saint patriarche Benoît.

La voûte et les murs de la basilique, revêtus de brillantes couleurs, le pavé orné de mosaïques, et, au dehors, le toit tout recouvert de bronze parfaitement doré qui éblouissait les yeux par son éclat excessif, donnaient à cet édifice sacré l'apparence d'un vaste reliquaire d'or et de pierreries.

Saint Germain en fit la dédicace, l'an 558, et deux siècles après, le corps du prélat y ayant été transféré, le peuple nomma ce monument Saint-Germain, et, à cause de sa couleur d'or, Saint-Germain-le-Doré. De là, deux fêtes titulaires de cette église, celle de saint Vincent, martyr, et celle de saint Germain, évêque de Paris.

Les premiers rois Mérovingiens qui la choisirent pour lieu de leur séputure, y furent inhumés, jusqu'à la fondation de Saint-Denis.

On remarque, dans la vie de saint Germain, qu'il s'habillait de la même manière en toute saison, et qu'il évitait de se chauffer, au milieu des plus grands froids. Il est vrai, l'hiver, en France, est moins rigoureux qu'au Canada ; n'empêche pas qu'il n'y soit très désagréable et très pénible parfois, et notre saint a enduré ainsi beaucoup de malaises. Mais il était jaloux du sort des infortunés ; et comme il y a des pauvres qui, forcément, passent une bonne partie de l'hiver sans combustible, en France, il voulait être plus mal qu'eux.

Car il pratiquait bien d'autres mortifications, sachant que la douleur est le chemin du ciel, et que seuls ont droit au divin héritage ceux qui, portant leur croix, marchent à la suite de Jésus-Christ. Il

n'ignorait pas les paroles que Notre-Seigneur adressait, après sa résurrection, aux disciples d'Emmaüs qui, sans le reconnaître, se plaignaient à lui des tourments de sa passion : " O insensés!... Ne fallait-il point que le Christ souffrît de la sorte et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? "

***

De l'Abbaye sortirent quantité d'hommes éminents. Ils furent les conseillers des rois et les bienfaiteurs du peuple, et contribuèrent puissamment, avec les religieux des autres ordres, à former la France.

Avait été abbé de Saint-Germain le célèbre Gozlin qui, devenu évêque de Paris, défendit si courageusement, à côté du comte d'Eudes, la ville assiégée par les Normands.

Autour du monastère se déroulaient de riantes prairies, dont une certaine étendue acquit le nom de *Pré aux Clercs,* lorsque les étudiants et écoliers des diverses parties de la France et de l'Europe, qui venaient suivre à Paris les cours de l'Université, l'eurent choisie pour théâtre de leurs jeux et aussi de leurs querelles.

Leur indiscipline était le désespoir des bons religieux, et d'autre part, les Huguenots s'y assemblaient et y mangeaient de la viande le vendredi pour faire nique à la sévère abstinence de la règle bénédictine.

***

Lors des incursions des Normands, l'Abbaye subit de grands dégâts ; et, l'an mille, on fut obligé

de rebâtir l'église, qui vit après cela s'écouler des jours prospères jusqu'à la Révolution où de nouveaux barbares la profanèrent. Ceux-ci détruisent jusqu'au tombeau de saint Germain, et font servir l'église d'atelier pour la fabrication de la poudre. Alors les blasphèmes, les chansons obscènes succèdent aux cantiques sacrés, aux supplications de la prière, et aux hommages de l'adoration. Voilà le temple tout sale, noirci, et l'effet du salpêtre provoque la décomposition des assises de pierre: image du temple spirituel de notre âme quand, de l'état de grâce elle passe à celui du péché, de la compagnie de Dieu et des anges à celle des démons.

C'est en 1845 que furent commencés, à l'intérieur, les travaux de restauration de l'église; mais, à l'extérieur, on dut se résoudre à sacrifier les deux clochers situés à droite et à gauche du monument.

———

HOTEL DES INVALIDES

I

Dans l'église de l'hôtel des Invalides, sous le dôme doré qui brille comme un astre de gloire, est une crypte ouverte dans le haut, et bordée d'une galerie, où circulent des visiteurs de toute nation. C'est le tombeau de Napoléon Ier.

Le sarcophage, taillé dans un bloc de granit rouge de Finlande, ressemble à un rubis, adapté à une couronne de laurier, incrustée sur les dalles. Douze statues de marbre blanc, symbolisant les principales victoires de Napoléon, regardent ce sarcophage, comme s'inspirant des illuminations de l'homme de génie, dont il contient les cendres, et elles montrent sur leurs traits méditatifs toute la vénération que, enfants d'honneur, elles doivent à cet auteur de leur existence.

Un baldaquin doré, soutenu par quatre colonnes torses, monolithes d'un marbre précieux, domine le maître-autel, qui est en marbre noir, couleur de deuil, deuil dont la gravité augmente depuis les défaites du dernier empereur des Français, sa mort, celle de son fils, et la ruine, on dirait, définitive de la dynastie napoléonienne, qui s'est écoulée telle qu'un torrent.

A un côté de l'église, une chapelle fait face à une autre du côté opposé: dans l'une, consacrée à la sainte Vierge, on voit le tombeau du maréchal Vauban, dans l'autre, dédiée à sainte Thérèse, — le tombeau de Turenne.

A chacun des quatre angles, une chapelle se relie par des arcades aux chapelles des côtés; elles sont dédiées à ces sublimes génies des guerres intellectuelles: saint Augustin, saint Jérôme, saint Grégoire et saint Ambroise.

La chapelle de Saint-Jérôme renferme le monument de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, — et la chapelle de Saint-Ambroise, le sarcophage de Joseph Bonaparte, roi d'Espagne.

L'église Saint-Louis vient immédiatement après le dôme, dont elle n'est séparée que par une verrière. Sa nef est décorée de drapeaux, pris sur l'ennemi, en Algérie, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique.

Près de quinze cents drapeaux, trophées des victoires de Napoléon Ier, ont été brûlés dans la cour des Invalides, le 30 mars 1814, la veille de l'entrée des Alliés à Paris.

C'est en 1840 que la dépouille mortelle de Napoléon Ier fut transportée de l'île Sainte-Hélène, où il avait été conduit, on le sait, par l'Angleterre, qui le redoutait encore après Waterloo.

***

L'hôtel des Invalides, bâti pour donner un asile aux soldats blessés et infirmes, pouvait autrefois en contenir cinq mille; mais la plupart, aimant mieux, avec leur pension, vivre au dehors, il ne s'y trouve d'ordinaire que quatre cents vétérans.

Tout, dans cet hôtel, retrace l'appareil des combats, lieu bien choisi pour dernière demeure à celui dont la passion dominante était la guerre.

A droite et à gauche de la grande grille d'entrée se range une batterie triomphale et, à l'intérieur de l'édifice, est un musée d'artillerie, où sont disposées des armes de toutes sortes, cottes de maille, cuirasses, boucliers, lances, glaives, flèches, pistolets, carabines, etc.

Je considère les armures du connétable de Montmorency, des ducs de Guise et de Mayenne, du baron des Adrets, de Sully, de Turenne, etc., et celles de plusieurs rois de France, depuis François Ier jusqu'à Louis XIV.

Ces illustres personnages, qu'elles protégeaient contre les coups de la mort, n'en sont pas moins morts. La charpente de leurs membres s'est écroulée et réduite en poudre, et il ne reste, semblables à des carapaces ou coquilles vides, que ces armures, montrées en curiosité.

Plus loin d'énormes casques de bronze que devaient porter des têtes de géants. Depuis des siècles, ces géants sont couchés dans leurs sépulcres, où ils ont moins de pouvoir qu'une mouche ou que le vers qui les a rongés, et leurs casques demeurent pour nous dire, d'une manière ironique, que les forts sur la terre s'affaiblissent jusqu'à ne devenir rien.

Dans une autre salle, soixante-dix-huit personnages, formant divers groupes, représentent des types guerriers de l'Océanie, de l'Amérique, des côtes de l'Asie et de l'Afrique.

L'homme a toujours aimé, d'une manière ou d'une autre, avec goût ou non, à s'orner pour la guerre. Ici, plumages à la tête, anneaux pendant au nez et aux oreilles, tatouages sur le corps, etc.

La figure peinte de vermillon, l'Iroquois semble refléter le feu du bûcher, où il prenait plaisir à faire brûler vifs des hommes, des femmes et des enfants. L'histoire du Canada nous en a appris de belles sur son compte. Je remarque encore d'affreux individus pour qui la cruauté impitoyable, la terreur infernale sont le *nec plus ultra* de la vaillance. C'est la force qui prime le droit dans sa hideuse expression; c'est la bête, sortant de l'homme, et plus que la bête, qui n'a pas les inventions de l'esprit humain pour donner plus d'extension et de raffinement à sa barbarie. Il est pénible de voir notre humanité ainsi dégradée.

Je pense qu'à l'étage supérieur, il a soixante-douze autres personnages, figurant des soldats gaulois, grecs, romains, français. Je m'empresse d'y monter, me réjouissant qu'ils relevaient, en eux, notre humanité, tant abaissée chez les autres.

Mais je fus désappointé. Le Celte, le Gaulois, dont l'histoire m'avait décrit la taille gigantesque, l'air fier et belliqueux, me paraît ici quelqu'un de bien vulgaire. J'aperçois un soldat romain, petit bonhomme, nu-tête et nu-pieds. Quant aux costumes, ces soixante-douze personnages forment, en somme, une collection ingénieuse et instructive; mais la plupart n'ont pas assez, dans leur attitude et leurs traits, ce cachet du beau artistique, ni cet aspect martial que j'ai admirés des guerriers de ces peuples, sur des tableaux et des gravures. L'idéal n'y brille pas; et réels, ils devaient être plus poétiques comme est poétique un escadron vivant de cuirassiers, de dragons, de chasseurs, de gardes républicains, etc., qui défilent. A mon sens, les vi-

sages sont trop pâles et cadavériques, et, si l'on me permet d'avouer franchement mon impression, je dirai que je sors de là, contrairement à ce que je m'étais imaginé, passablement désenchanté de gloire militaire.

II

Jésus-Christ et Napoléon.

Je reviens au tombeau de Napoléon Ier, et je m'y laisse aller au cours de mes réflexions.

Voici donc celui qui faisait trembler l'univers! Il est maintenant retourné en poussière.

Il gît ici, à quelque distance du grand crucifix, élevé sur le maître-autel.

Néanmoins, il fut admirable dans l'éclat de ses triomphes, et surtout durant l'exil de Sainte-Hélène, lorsque, passant en revue les plus célèbres personnages de l'histoire, il s'écria, en s'arrêtant devant l'un d'eux qu'il comprenait hors de proportion avec lui-même et tous les autres: " Je me connais en hommes, et je dis: Non, Jésus-Christ n'est pas un homme. "

Cependant Jésus-Christ n'avait pas remporté de victoires à la tête des armées, et il dédaignait ce que le monde vante et recherche.

Mais qui avait agi et parlé aussi divinement que lui? Qui avait jamais prononcé de ces mots sublimes et ineffables comme ceux que le captif de Sainte-Hélène lisait avec étonnement dans les saintes Ecritures: " Je suis la lumière du monde. —Celui qui croit en moi a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.—Je suis la voie, la vérité, la vie.—Je suis le pain de vie qui est descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il

vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.—Je leur donne la vie éternelle (à mes brebis) ; et elles ne périront pas de toute l'éternité, et personne ne les ravira de mes mains.—Sans moi, vous ne pouvez rien faire.—J'ai le pouvoir de déposer ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre. — Qui de vous me convaincra de péché ? — Tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous l'accordera. — Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. — Et voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, etc., etc. "

Le prophète royal, découvrant dans les profondeurs de l'avenir ce *Désiré des nations,* ce *Messie* annoncé et promis dès l'origine du monde, chantait : " Votre trône, ô Dieu, est dans les siècles des siècles... — Le Seigneur a dit à mon Seigneur : " Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied, etc. "

Et qui, comme lui, avait subi la mort, dans les outrages et les supplices, de la main des hommes, pour ne leur prodiguer en retour, au lieu de châtiments inspirés par de justes ressentiments de colère et de vengeance, que trésors d'amour, de miséricorde, de patience, de douceur, produisant en faveur des meurtriers repentants une récompense infinie ?

Il parle comme ayant autorité sur la vie présente et future, et il commande en maître à la nature qui lui obéit instantanément comme à son Créateur.

Il envoie de pauvres pêcheurs convertir le monde à sa doctrine, et compte, après sa mort, des mil-

lions de martyrs, d'apôtres, de vierges, de confesseurs!

Il est le Saint par excellence, et le Chef de ceux " qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, " et à qui " il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, " selon la profonde expression de Jean, son disciple bien-aimé.

Napoléon, qui connaissait les hommes, voyait bien que celui-là n'était pas simplement un homme.

***

Tout ce qui avait été humainement possible à l'ambitieux Bonaparte, afin de devenir grand, il l'avait tenté; et, malgré la réussite de ses vastes projets de guerre et de politique, il savait clairement que les premières nations, les plus puissantes et les plus civilisées, ne l'égaleraient pas à ce Dieu, au nom de qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et aux enfers, qu'un sacerdoce perpétuel ne serait pas institué pour lui rendre le culte suprême, et que la surface du globe ne se couvrirait pas, en son honneur, d'autels et de temples où, pendant le cours des siècles, les générations des fidèles lui offriraient l'encens de la prière et de l'adoration.

Non seulement il serait totalement incapable d'atteindre la hauteur de Jésus-Christ, mais en ne lui obéissant pas, il resterait bien au-dessous du plus humble des serviteurs de l'Homme-Dieu.

Naguère sur le territoire français et dans le monde catholique, nos édifices religieux ont reten-

ti d'acclamations de louange pour le Bienheureux Jean Gabriel Perboyre, missionnaire, qui s'en était allé cueillir, en Chine, la palme du martyre; sa mémoire a été célébrée par des *triduums* solennels, et partout on s'est jeté à ses pieds, l'invoquant comme doué de la puissance merveilleuse des saints.

Près des Invalides, se trouve l'église de Saint-François-Xavier. En voilà encore un conquérant d'un autre genre que Napoléon, César, Annibal, Alexandre, et qui reçoit plus d'hommages qu'eux tous!

Elevant mes regards, je contemple sur les peintures du dôme et celles de ses pendentifs les Apôtres et les Evangélistes, — et saint Louis qui, dédiant son épée au Christ, signifie la force des nations, soumise à l'Eglise.

Ils brillent, en haut, dans le dôme, tandis que Napoléon est, à leur égard, en bas, dans la crypte qui humblement se creuse, sorte de dôme renversé.

Dômes opposés, ayant des pôles de gloires différentes, et même contraires, — l'un, de gloire terrestre, dont la séduisante forme rampe, ou, tout au plus, voltige quelque temps dans notre atmosphère où elle s'anéantit, — l'autre, de gloire céleste qui remonte à son origine, dans les hauteurs de l'empyrée, où elle dure éternellement.

***

Un jour, ce César des temps modernes, parvenu au faîte des humaines grandeurs, osa porter une main sacrilège sur l'oint du Seigneur, le suprême pontife de l'Eglise. De cette époque data sa chute.

Lui, que Dieu avait choisi tel qu'une verge de fer pour battre les nations afin de les corriger, est dès lors un instrument rejeté, brisé. Dans les steppes neigeuses de la Russie, ses soldats invincibles, avec lesquels les armées réunies de l'Europe ne voulaient plus se mesurer sur les champs de bataille, succombent sous la rigueur des éléments auxquels l'homme, malgré son orgueil, est assujetti: les armes tombent de leurs mains; et lorsque, de retour de l'île d'Elbe, levant de nouvelles recrues, il se réjouit déjà, à Waterloo, de tenir la victoire que, par un coup inattendu du sort, elle lui échappe, et la retraite de Waterloo suit de près celle de Moscou.

Et la Providence qui, dans sa miséricorde, tire le bien du mal, souffle sur les voiles perfides de l'Angleterre, et l'envoie, loin du bruit, faire une retraite religieuse dans les solitudes reculées de l'Océan, aux antipodes du monde qu'il avait si longtemps secoué du tonnerre de ses canons. Là, il se repent d'avoir attaqué l'un des successeurs de celui qui entendit cette promesse: " Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. " Là, il s'humilie, et c'est là que, ravi d'admiration pour le mystère ineffable du Verbe incarné, il prononça, entre autres mémorables paroles, celle-ci: " Je me connais en hommes, et je dis: Non, Jésus-Christ n'est pas un homme. "

***

Jésus-Christ n'est pas simplement un homme, Lui qui, après avoir mené une vie incomparable,

ressuscite du tombeau par sa propre vertu, s'élève au ciel, parmi la splendeur des anges et des saints, et va s'asseoir à la droite de Dieu, le Père, — Lui qui ranimera le corps de l'Empereur, maintenant pulvérisé au fond de son sépulcre, le fera s'envoler dans les espaces stellaires, et l'établira dans une de ces demeures de gloire immuable, qu'il prépare à tous les siens. La confession du prisonnier de Sainte-Hélène, sa piété envers le Très-Saint-Sacrement de l'autel, et sa mort édifiante nous donnent lieu de l'espérer.

Appelé à dégager la France du chaos révolutionnaire, Napoléon a sans doute reçu, dès son adolescence, une marque particulière d'attention de la part du Sauveur, une empreinte sacrée et profonde qu'a pu couvrir, mais non détruire, la multitude de ses lauriers.

Dans une circonstance, les généraux, réunis autour de lui, discutaient entre eux quel avait été le plus beau jour de sa carrière. Ils nommaient ses plus brillantes victoires, son sacre, son mariage, etc. — Messieurs, dit Napoléon, vous n'y êtes pas ; le jour le plus beau de ma vie, c'est le jour de ma première communion. "

Car Jésus-Christ, Homme-Dieu, qui unit la nature divine à la nature humaine, fait de nous, par la communion, des hommes-dieux, à son image et à sa ressemblance.

Et au séjour des Bienheureux, la divinité, infusée en nous ici-bas, épanouit notre être éternellement dans l'Essence infinie, où nous participons à la vie glorieuse d'intelligence, d'amour et d'activité de la très auguste Trinité, dans les siècles des siècles, selon toute la force acquise par nos mérites.

Mais nos idées et le langage qui les exprime sont impuissants à retracer la grandeur et le bonheur transcendants, auxquels veut que nous parvenions celui qui s'est incarné et est mort pour notre salut, et nous a inscrits, dans son testament, les héritiers du royaume céleste, pourvu toutefois qu'à son exemple, nous méprisions les pompes et les biens pernicieux de la terre.

C'est parce qu'il s'y est trop attaché, c'est parce qu'il s'y est renfermé, quelque temps, entièrement, que Napoléon eut l'audace de combattre, sous leur instigation, Jésus-Christ, dans la personne de son vicaire. Heureusement qu'éprouvé par l'adversité, il reconnut ses fautes et, en se soumettant à l'Eglise, reprit de meilleurs sentiments.

Enfin, je m'éloigne du tombeau de ce grand homme. Mais que de pensées semblent surgir du voisinage de ses cendres !

NOTRE-DAME DE PARIS

I

Le sol autour de Notre-Dame de Paris s'est tellement exhaussé dans le cours des siècles que, pour entrer dans l'église, au lieu de monter treize degrés, il faut en descendre deux.

Cet exhaussement du sol a fini par donner à la cathédrale une apparence un peu lourde et écrasée.

En outre, du sommet de ses tours deux flèches devaient s'élancer dans les airs, et on fut obligé, il y a déjà assez longtemps, de renoncer à les y poser, afin de ne pas trop briser l'harmonie de son ensemble.

De sorte que Notre-Dame ne peut offrir dorénavant la perspective qu'elle aurait eue, suivant le plan primitif.

Cela ne l'empêche pas néanmoins d'être un prodige d'architecture, et la vue de ses merveilles ne lasse pas notre admiration.

***

On y accède généralement par la Place du Parvis que décore une statue équestre de Charlemagne.

La façade principale se compose de trois étages et de deux tours.

Le premier étage, avec son triple portail, est

surmonté de la galerie des Rois, dont les 28 statues ont 14 pieds de hauteur. On croit que ces statues sont celles de rois de Juda, de patriarches, etc., ancêtres de Jésus-Christ et de la sainte Vierge.

Au milieu du 2e étage s'ouvre la grande rose, et au 3e est une galerie à jour qui contient de gracieuses colonnettes et d'élégants chapiteaux. Les deux tours ont 68 mètres de haut. Percées aux 4 faces de baies ogivales, elles prennent possession de l'espace avec une tranquille majesté.

***

Les trois portes du premier étage sont ornées de sculptures.

Dans la porte du milieu, on voit le Christ, entouré de ses Apôtres; puis une représentation des Vertus et des Vices: ici, l'avare cache son argent, le lâche jette son épée et se sauve, poursuivi par un lièvre, etc.; là, Abraham, attentif à la parole de l'ange, personnifie l'obéissance, et Job, assis sur son fumier, la résignation; etc.

Au-dessus se déroule la scène du jugement dernier: les morts ressuscitent du tombeau; S. Michel pèse leurs mérites; à sa droite, les élus regardent le ciel; à sa gauche, un affreux démon entraîne les réprouvés dans l'enfer, retracé sur la pierre avec toutes les variétés de l'horrible. Dans le linteau supérieur est Jésus-Christ, souverain juge des vivants et des morts, et des anges, debout à ses côtés, portent les instruments de sa passion. D'autres anges, penchés sur les bords de la voussure à six cordons, regardent ces grandes assises de l'éternité.

Parmi les malheureux dont le visage exprime le désespoir, on distingue un évêque, un roi, un chevalier, etc.

Ceci donne à penser qu'avec la doctrine chrétienne, les puissants de ce monde ne sont pas mieux partagés, dans l'autre vie, que les plus humbles mortels, contrairement à ces temps de l'idolâtrie païenne, où des Césars, qui avaient rempli la terre de crimes, recevaient, après la mort, les honneurs de la divinité!

***

La porte, au pied de la tour du Nord, nous montre la Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, et plus haut, se superposant, l'Ensevelissement, l'Assomption, le Couronnement de Marie dans le ciel.

Au trumeau de la porte du Sud, S. Marcel terrasse, de son bâton pastoral, un dragon qui, se glissant furtivement le long d'une colonne, cherchait à le surprendre.

Au-dessus, le grand prêtre Zacharie célèbre, en présence de saint Joachim et de sainte Anne, le mariage de Marie et de Joseph. Dans la zône supérieure l'Enfant-Dieu, assis sur les genoux de sa mère, bénit le monde, et des anges balancent des encensoirs.

***

Les portes des façades du transept sont aussi très remarquables.

Celle du côté méridional retrace les principaux faits de la vie de saint Etienne.

Les deux autres du côté septentrional, nommées la porte du Cloître et la Porte-Rouge, représentent la Vierge, foulant aux pieds le Dragon, et S. Marcel, baptisant un payen, — célébrant la messe, — rendant la parole à Prudence, — délivrant un possédé — ressuscitant une femme.

On y voit aussi la légende du diacre Théophile, où le pacte que cet infortuné avait fait avec le diable fut brisé par la Mère de miséricorde.

***

Des sculptures, travaillées à jour, revêtent, pour ainsi dire, Notre-Dame d'une dentelle de pierre, et les parties hautes de cette église sont hérissées, sur les côtés et en arrière, d'aiguilles ou de petites flèches, du milieu desquelles jaillit comme un mât la grande flèche.

***

Une chose vraiment curieuse, ce sont les monstres des gargouilles. Ils paraissent sortir tout à coup de légères tourelles comme de leurs repaires pour se jeter sur les passants. Leur nombre est considérable. Ils pendent de partout, accrochés aux bords du toit et aux saillies des murailles. Les uns présentent une face d'homme avec un effroyable rictus, d'autres avancent une tête de serpent qui lance son dard; ceux-ci portent une tête de lion à large gueule ouverte; ceux-là sont des dragons aux mâchoires garnies d'énormes dents, etc. Comme il y eut quelques ondées ce jour de ma visite, l'eau qui dégouttait de leur gueule béante

ajoutait encore à l'expression de rage dont leur figure est empreinte.

Au premier abord, il semble étrange de voir de pareils monstres sur ce temple du Dieu de charité. Mais tout avait sa raison d'être dans la symbolique chrétienne du moyen âge. Ces monstres, en effet, ne seraient-ils pas l'image des démons, qui font tous leurs efforts pour nous empêcher d'approcher des autels du Dieu vivant, et de tendre, par là, à notre destinée qui est de monter sur ces trônes du ciel, où ils étaient autrefois assis dans la gloire, et d'où ils tombèrent par leur orgueil?

***

De grandes fermes gothiques, faisant arcade, donnent à l'arrière de l'édifice l'apparence d'un gouvernail de vaisseau.

C'est l'Eglise qui conduit les hommes, sous la main de l'Eternel Pilote, vers le Port du Salut.

II

INTÉRIEUR

La première fois que des personnes du Canada visitent Notre-Dame de Paris, le coup d'œil qu'elles jettent, en entrant, peut les tromper par rapport à ses dimensions. Ordinairement elle paraît plus petite qu'elle n'est en réalité. Cela provient de ce que le maître-autel est placé, à peu

près, aux trois quarts de l'édifice, et de ce qu'une double rangée de grosses colonnes y aboutit pour former la grande nef. Le regard, soudainement offusqué par ces colonnes et le chœur, ne peut immédiatement embrasser tout l'espace compris entre les murs. Le maître-autel, les colonnes qui y convergent, la grande nef font alors comme une église dans l'église ou, si l'on veut, une chapelle plus considérable, entourée des chapelles latérales, et celles-ci rejoignent la chapelle de la Sainte-Vierge, située passablement en arrière du maître-autel, au lieu d'être comme chez nous à l'un de ses côtés.

Telle est la disposition intérieure de Notre-Dame de Paris, et c'est quand nous nous mettons à la parcourir qu'on peut mieux juger de son étendue et de ses belles proportions.

De certains points, en voyant ses nombreuses colonnes, par les interstices desquelles s'étend la lumière crépusculaire des rosaces du grand portail et de celles des façades du transept, on se croirait transporté au milieu d'une forêt, pénétrée des feux colorés de l'orient ou de l'occident.

Ces colonnes sont au nombre de cent quatre-vingts.

" Pas une, me dit un cicerone, ne ressemble à l'autre: les chapiteaux, qui couronnent leurs fûts, ont tous des feuilles et des fleurs arrangées de manière différente. " Ceci présente une grande variété.

***

Ayant l'intention de ne donner qu'un court aperçu de Notre-Dame de Paris, j'abrégerai autant que possible.

Notre-Dame mesure 127 mètres de long sur 48 de large, et 34 de haut, à la maîtresse-voûte.

Il y a 22 chapelles ainsi nommées : — des Fonts baptismaux, — Saint-Charles, — de la Sainte-Enfance,—Saint-Vincent de Paul,—Saint-François-Xavier, — Saint-Landry, — Sainte-Clotilde, — du Sacré-Cœur, — Sainte-Anne, — Saint-Pierre, — Saint-Joseph, — Sainte-Geneviève, — des Ames du Purgatoire, — Saint-Martin, — Saint-Ferdinand, — Saint-Germain, — Saint-Louis, — Saint-Marcel, — Saint-George, — Saint-Guillaume, — Sainte-Magdeleine, — Saint-Denis.

***

C'est à la chapelle de la Sainte-Vierge que les membres de la compagnie de Montréal, après avoir entendu la messe, et reçu la communion des mains de M. Olier, se consacrèrent au projet de coloniser l'île de Montréal et d'y fonder Ville-Marie.

A la chapelle du Sacré-Cœur est suspendue l'image de la Sainte-Face, dont le culte a pris au Canada un si prodigieux accroissement.

Cette image est celle-là même devant laquelle priait M. Dupont, le saint homme de Tours.

Au bas on lit : " Image de la Sainte-Face provenant de l'oratoire de M. Dupont, de Tours, donnée à Monseigneur Guibert, qui l'a fait mettre dans la chapelle du Sacré-Cœur. "

Voici maintenant un mausolée qui m'avait frappé dans de précédentes visites à Notre-Dame, et dont j'ignorais encore la véritable signification.

C'est un cercueil à demi-ouvert et un cadavre

qui cherche à en sortir; mais la Mort, sous l'aspect d'un squelette, retient sa victime, tandis qu'à l'autre bout du tombeau un Génie se lamente.

Attenante à ce bloc, une jeune femme agenouillée contemple, dans l'horreur, ce spectacle, les mains tellement jointes par l'effet du saisissement qu'elles entrent, pour ainsi dire, l'une dans l'autre.

" Ce mausolée, explique le cicerone, est celui de Henri-Charles d'Harcourt, lieutenant général des armées du roi Louis XV, et qui mourut subitement à Vienne, pendant qu'il y remplissait les fonctions d'ambassadeur. Le monument a été exécuté par l'ordre de son épouse, — la jeune femme figurée ici, à genoux, — selon la représentation exacte d'un rêve qu'elle fit peu de jours avant d'apprendre la nouvelle du décès de son mari. "

Ce rêve qui semble préparer la jeune veuve à la terrible nouvelle qui va la frapper, la coïncidence de ce rêve avec l'heure de la disparition de ce haut diplomate de la scène du monde, l'idée de le reproduire en un mausolée comme pour donner à la légèreté vapoureuse d'un songe la solidité de la pierre, de le fixer, de le rendre durable ainsi, et de le publier aux générations présentes et futures, en le mettant à Notre-Dame, — tout cela jette l'âme dans un vague mystérieux qui impressionne étrangement.

La chapelle de Saint-Denis renferme la statue de Mgr Affe. Le prélat, tenant une branche d'olivier, tombe blessé à mort sur les barricades, et prononce ces paroles, gravées au bas-relief: " Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis: que mon sang soit le dernier versé. "

La chapelle de Saint-George nous montre la statue en marbre de Mgr Darboy. Fusillé par les communistes, l'archevêque s'affaisse, la main encore levée pour bénir ses meurtriers.

***

Notre-Dame, quoique admirable d'architecture, est à présent, pour ce qui regarde l'ornement intérieur, une des églises les plus dénudées de Paris.

Sous Louis XIV, concurremment avec d'autres changements qu'on lui fit éprouver, on enleva les pierres tombales qui formaient le pavé, et on les remplaça par un dallage uniforme de grands carrés de marbre.

Notre-Dame souffrit aussi beaucoup du vandalisme révolutionnaire.

Que de sculptures, que de peintures, que de sujets de tout genre, documents précieux pour l'archéologue et pour l'artiste, ont disparu !

Il ne reste qu'une seule peinture ancienne : elle se trouve à la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; et, de toutes les chapelles latérales, il n'y a que celle de Saint-Pierre qui ait conservé ses primitives boiseries.

Le chœur possède encore une partie de ses admirables et anciennes boiseries : la clôture historiée offre les principales phases de la vie de Jésus-Christ et, dans des compartiments au-dessus, on peut voir, avec leurs armes et la date de leur mort, les noms des personnages dont les ossements reposent à Notre-Dame.

***

Derrière le maître-autel est la Descente de croix et la Mise au tombeau, par Nicholas Coustou; et, à l'arcade de l'autel, six Anges de marbre portent les instruments de la Passion.

Dans la travée, près du chœur, on remarque une belle statue de Saint-Denis et une curieuse statue du 14e siècle, représentant la Vierge et l'Enfant Jésus. Devant cette dernière brûlent des cierges que la piété des fidèles ne laissent jamais éteindre.

Au-dessous du lutrin est creusé un caveau destiné depuis 1711 à la sépulture des archevêques.

***

Avant la Révolution, se dressait à l'entrée de l'église le gigantesque Saint-Christophe. Le colosse, portant l'Enfant Jésus sur ses épaules, traversait un gué, un bâton à la main. Il mesurait 28 pieds de hauteur.

***

A la sacristie, le trésor, par les successives libéralités des rois, des grands seigneurs et des particuliers, était devenu d'une magnificence sans égale, lorsqu'en 1792, la Révolution le mit au pillage.

Reconstitué en quelques parties, il faillit de nouveau être dérobé, en 1871, par les Communistes.

On nous montre à présent, parmi d'autres objets précieux, la croix pastorale que portait Mgr Affre, la soutane dont était revêtu Mgr Sibourg, quand il fut poignardé par Verger, le prêtre interdit, et la soutane trouée de balles de Mgr Darboy.

III

PARTIE HISTORIQUE

On a considéré, dès la plus haute antiquité, le sol sur lequel repose Notre-Dame de Paris, comme un lieu sacré. Les divinités gauloises aussi bien que celles de l'Olympe y furent l'objet de l'adoration des hommes. Mais la puissante Vierge Marie, qui écrase sous son pied la tête du serpent infernal, vint s'établir là où étaient les autels de Teutatès et de Jupiter.

La Gaule, qui vit Hilaire, son évêque, combattre jusqu'en Asie, avec tout le prestige de sa science et de sa sainteté, et aussi de la race qu'il représentait, l'orgueilleuse erreur d'Arius, érigea la basilique de Notre-Dame comme une manifestation solennelle de foi en la divine maternité de Marie.

Cette ancienne basilique, que les Mérovingiens avaient contemplée, subsista jusqu'en 1161, et c'est à cette époque que fut commencée au même endroit celle que l'on voit aujourd'hui.

Le pape Alexandre III, réfugié en France, posa la première pierre de la nouvelle cathédrale, et le patriarche de Jérusalem, Héraclius, y célébra la première messe.

Dans ce temple élevé à Marie, que de générations ont reçu l'enseignement moral, mangé le pain des forts et goûté le bonheur de l'âme et du cœur! Plongées dès leur naissance au bain régénérateur du baptême, elles ne descendaient pas dans le tom-

beau sans revenir y chercher, avec les bénédictions des funérailles, un dernier gage d'éternelle félicité.

Que de chants d'allégresse et de deuil, parmi lesquels alternaient le *Te Deum* et le *De profundis,* ont retenti sous ses voûtes sacrées!

Que de fêtes royales et populaires, que de cérémonies grandioses, présidées par des papes et des archevêques, et auxquelles prenaient part prêtres, rois, grands et petits, ont étalé dans son enceinte leurs splendeurs et leurs charmes!

D'autres églises aussi, sous le vocable de *Notre-Dame*, furent bâties en France: Notre-Dame des Neiges, Notre-Dame des Bois, Notre-Dame de Chartres, Notre-Dame-de-Liesse, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Fourvières, etc., etc.

Et au Canada, n'avons-nous pas aussi beaucoup d'églises de Notre-Dame: Notre-Dame de Montréal, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Pitié, Notre-Dame de Lourdes, etc?

La cathédrale de Paris, comme un arbre d'une merveilleuse fécondité, répand sa semence salutaire, portée par le vent de l'Esprit, jusqu'au delà des océans.

***

Un saint pape a nommé la France " Le royaume de Marie. "

Il semble, en effet, qu'il était naturellement réservé à la France guerrière et chevaleresque d'honorer une vierge, Vierge-Mère, " forte comme une armée rangée en bataille, " et qui est le plus grand

symbole de l'honneur et du dévouement, parmi toutes les créatures de Dieu.

Lorsque l'arianisme et le mahométisme, ces fausses religions qui nient la divinité du Christ et conséquemment la maternité divine de la Reine des cieux, menaçaient d'envahir l'univers, Clovis et ses Francs, par leur victoire sur les Goths, n'ont-ils pas été le marteau qui écrasa la tyrannie arienne en Occident, comme plus tard Charles Martel, les Croisés, furent celui qui broya profondément la puissance ottomane dans les deux hémisphères ?

Certaines gens désapprouvent les anciens preux.

Ils ont grandement tort.

Si, en effet, l'arianisme et le mahométisme eussent remporté définitivement la victoire, où serait, par exemple, Notre-Dame de Paris ? Et Notre-Dame de Montréal, et les autres Notre-Dame, où seraient-elles ?

Et l'univers devenu arien, ou turc et idolâtre ! Nous serions bien avancés, n'est-ce pas ?

Mais grâce, en grande partie, à la France, dont Dieu fit usage comme instrument de ses desseins, les temples du Christ et de sa mère et des saints élèvent leurs tours, leurs clochers, leurs dômes, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, et ils vont, se multipliant sans cesse, implanter la civilisation chrétienne jusqu'au fond des pays infidèles.

Et quand le protestantisme allait paraître, Jeanne d'Arc ne l'a-t-elle pas prévenu, en chassant de France les Anglais ?

S'ils eussent été les maîtres, leurs descendants, qui embrassèrent la nouvelle hérésie, et les Hu-

guenots, auraient peut-être fait de la France une terre protestante, et aboli dans tous ses édifices religieux le culte qu'on y rend à Dieu, à Marie et aux saints.

L'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et d'autres contrées, avec la fille aînée de l'Eglise, tombées dans le schisme et l'hérésie, c'eût été vraiment trop!

Mais la Reine des Vierges a suscité aussi la vierge Jeanne d'Arc, enfant de la France, et son soldat à elle, pour empêcher le triomphe du protestantisme dans son royaume de prédilection.

Elle est grande l'œuvre de l'inspirée de Domrémy, plus grande qu'on ne se l'imagine communément!

Car c'est dans un but supérieur aux intérêts matériels que le ciel se sert avec évidence et éclat d'un bras mortel pour frapper ces coups surprenants dont les contre-coups retentissent de siècle en siècle.

Oui, qu'on érige des statues à Jeanne d'Arc, honneur de la France, et que, sainte de l'Eglise, elle monte sur nos autels!

Marie donc aime et protège la France qui la vénère, qui l'invoque sous tant de titres de confiance et d'amour; et il lui a plu de s'y manifester elle-même en personne, notamment dans les miraculeuses apparitions de la Salette et de Lourdes.

***

Cependant, à deux époques néfastes de l'histoire, Notre-Dame de Paris, ce monument insigne de l'amour du peuple français pour la Mère de Dieu, faillit être détruite.

En 1792 elle fut, comme toutes les églises de France, profanée, saccagée. Déjà on avait jeté bas la grande flèche et renversé en partie les façades du transept, lorsqu'on s'arrêta dans cette œuvre de destruction, pour la transformer en temple de la Raison.

Un religieux de la Compagnie de Jésus avait eu comme une vision prophétique des actes de sauvagerie et de hideuse saturnale que la Révolution allait promener par toute la France. Il disait: " La hache et le marteau sont dans leurs mains (des philosophes)... Vos temples, Seigneur, seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées succèdent les chants lubriques et infâmes... Et toi, divinité obscène du paganisme, tu viens ici même prendre la place du Dieu éternel, t'asseoir sur le trône du saint des saints et recevoir l'encens parjure de tes aveugles adorateurs! "

Dans ses souvenirs de la Terreur, George Duval raconte ainsi la fête d'inauguration du Temple de la Raison. (Afin d'abréger, je vais omettre certains endroits que je marquerai par de petits points): " Voici que de joyeuses acclamations se font entendre sur le parvis, et tous les regards se portent vers la grande porte du milieu, qui s'ouvre à deux battants pour donner entrée à la procession. Précédée (la déesse Raison) d'une troupe de femmes...... suivie de tous les membres de la Commune, de la société des Jocobins, des sociétés affiliées et des comités révolutionnaires, entourée de

danseurs et de danseuses....., portée sur un palanquin,...... revêtue d'une tunique blanche et d'une chlamyde bleue flottante, la nouvelle déesse traversa la nef au son des instruments et vint s'emparer triomphante du sanctuaire de Marie. Ainsi l'avait prédit le jésuite Beauregard prêchant dans la même église, dix ans auparavant.

"....Mlle Maillard monta les degrés et se mit à la place du "ci-devant Saint-Sacrement......

"Les prêtresses, je veux dire des figurantes de l'Opéra, se rangèrent en cercle autour de l'autel. Ici tout le monde se met à genoux, et deux acolytes viennent présenter à Chaumette un vieil encensoir de cuivre oublié dans la sacristie. L'encens fuma alors devant la déesse, comme il avait fumé devant le buste de Marat, quelques jours auparavant, dans l'église de l'Abbaye..... Une statue de la Vierge gisait, renversée et mutilée, à l'un des coins de l'autel..... Un hourra universel de: Vive la Raison! A bas la sainte Vierge! accueillit ce discours (le discours que fit Chaumette)..... Les danses continuent... nous avons ici le corps de ballet de l'Opéra tout entier. Elles durèrent encore une heure, après quoi Chaumette proposa un dernier *oremus* à la déesse, mais celle-ci....., fatiguée d'une pose de quatre heures, avait profité du moment où les danseurs tournoyaient le plus vigoureusement pour s'esquiver par une porte dérobée de la sacristie."

Pendant cette sacrilège et ridicule cérémonie, "les chapelles latérales, dit un Guide de Paris, servaient à des orgies."

Voilà ce qui arrive quand l'homme se sépare de Dieu; sa raison se prostitue aux sens, et en vou-

lant adorer sa raison, il se prosterne devant toutes les hontes.

Le règne de la Terreur est une image frappante du règne de l'Antéchrist, lorsque ce monstre, incarnation de tous les vices, montera, lui aussi, sur les autels de nos églises, pour se faire adorer des hommes qui n'auront pas voulu de Jésus, de Marie et des saints.

Heureusement la France, chrétienne depuis des siècles, ne resta pas empêtrée dans ce bourbier d'impiétés. Elle réagit, revint aux antiques traditions de sa foi, ouvrit ses églises, et rendit, en 1802, à la cathédrale de Paris son siège archiépiscopal.

Les travaux de restauration de Notre-Dame, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, furent confiés à MM. Lassus et Viollet-le-Duc, qui s'attachèrent avec une scrupuleuse fidélité à la reproduire suivant le style de l'ancienne.

Notre-Dame, ainsi restaurée, fut sur le point de devenir la proie des flammes durant la Commune de 1871. On arriva à temps pour éteindre l'incendie qui ne laissa pas toutefois de faire des dégâts considérables.

***

Il me semble que je ne puis terminer ces articles sur Notre-Dame de Paris, sans rappeler les conférences qu'y ont prêchées les Lacordaire, les Ravignan, les Félix, les Monsabré, ces orateurs célèbres dont les noms sont dans toutes les bouches.

Ces conférences qu'a suivies, dès le commencement, et que suit, encore tous les ans, l'élite sociale

et intellectuelle de Paris, sont d'une importance majeure dans la capitale de la France qui donne, comme on dit, le ton au monde. Alors, le croyant s'enflamme de plus d'amour pour sa foi, celui qui doute et hésite est raffermi, et l'incrédule, s'il ne se rend pas toujours, apprend du moins a respecter une religion, dont la divine beauté, la sublimité sans égale et la profondeur lui sont dévoilées dans des éclairs de génie.

J'ai eu l'avantage d'assister, cette année, aux conférences du P. Monsabré, qui ont roulé sur l'*Amen* du *Credo*, et chaque fois que le prédicateur montait en chaire, il y avait parmi l'auditoire de nombreux contingents du clergé, de l'armée, de la magistrature, des assemblées parlementaires et municipales, de la presse, etc.

Pour mieux voir et écouter, jouir plus à mon aise de cette grande et belle éloquence, je me rendais d'avance à Notre-Dame, car il se faisait un concours si empressé à ces conférences, qui avaient lieu à 1 heure précise de l'après-midi, les dimanches de carême, que dès midi, l'heure du repas pourtant, les nefs commençaient à se remplir.

Je m'aperçois que Notre-Dame de Montréal, suivant l'exemple de Notre-Dame de Paris, a l'intention d'avoir tous les ans ses conférences du carême.

J'ai appris, par la voie des journaux, le brillant succès des sermons du P. Babonneau, et les hommages de reconnaissance que lui a témoignés notre société Saint-Jean-Baptiste; et je me souviens moi-même du plaisir que j'avais, lorsque j'étais au Canada, d'aller entendre le P. Plessis et Mgr Sou-

lé, qui a prêché, cette année, le mois de Marie, à Saint-Sulpice.

Eh bien! que l'écho sonore de Notre-Dame de Paris se répercute, à travers l'immense Océan, jusqu'à Notre-Dame de Montréal, et que la religion, montrée dans les chaires sacrées sur les sommets de l'éloquence, rayonne par toute la France, le Canada, et l'univers entier!

Je cite un passage du Père Monsabré qui s'adapte parfaitement à l'église de Notre-Dame de Paris, et je finis.

" Et voilà que la terre s'entrouvre et que dans ses flancs tourmentés germent les plus beaux édifices qu'on ait jamais imaginés et construits depuis que l'homme bâtit. Au dehors comme au-dedans, la pierre s'épanouit, fleurit et s'anime.

" Au dehors, les tours majestueuses, les flèches élancées symbolisent la foi et les espérances de l'humanité chrétienne; mais à l'intérieur les colonnes pressées et vigoureuses comme les arbres des forêts se dressent, lancent et entrecroisent leurs rameaux en voûtes élégantes et fières pour étendre sur l'hôte divin comme un dais protecteur. Les murs, les chapiteaux et les frises se couvrent de feuillages, de fleurs et de mille figures pour représenter l'hommage de la création au Verbe par qui tout a été fait. Les nefs et les transepts s'allongent en croix pour honorer le Rédempteur présent au milieu de ceux qu'il a sauvés. Les symboles, les mystères, les souvenirs bibliques des préparations divines, les scènes historiques de l'Evangile, les grands événements de l'histoire chrétienne sortent du métal, du marbre, de la pierre, du bois et

de l'ivoire, s'étalent en expressives peintures sur les vastes murailles, flamboient dans les fenêtres et les rosaces, comme pour dire au peuple chrétien: Celui que les peuples antiques ont figuré et attendaient, celui que la plus belle des créatures a conçu et enfanté, celui que tu adores dans sa crèche, celui dont tu entends encore la sainte parole sur les lèvres de l'Eglise, celui dont tu pleures les douleurs et à qui tu demandes des pardons, celui qui te tend les bras sur la croix, celui dont la glorieuse résurrection te fait chanter *Alleluia!* il est là vivant dans le tabernacle, et c'est pour rendre hommage à sa beauté cachée que l'art religieux a rassemblé dans les temples tant de beautés." (Conf.: *Amen* du sens esthétique. Carême 1890.)

SACRE-COEUR DE MONTMARTRE

Suivant les révélations de la Bienheureuse Marguerite-Marie, il y a déjà deux siècles que Notre-Seigneur demandait un temple, où la France se consacrerait solennellement à son divin Cœur.

Mais ce n'est que sous le coup des malheurs de 1870 et 1871, que la France, broyée et meurtrie, s'est décidée enfin de construire ce temple.

Elle voulut un monument de premier ordre élevé sur le plus haut site de Paris.

Ce n'était pas, il faut l'avouer, une petite entreprise pour la nation épuisée, à peine sortie de l'abîme de ses désastres et qui avait à payer cinq milliards à l'Allemagne. Néanmoins des souscriptions furent recueillies chez les riches et les pauvres et l'on eut bientôt de quoi commencer.

Les meilleurs artistes ayant été invités à travailler au plan de l'édifice, soixante-dix prirent part à ce concours d'architecture, où M. Abadie, entré plus tard à l'Institut, fut proclamé lauréat.

Et tel est l'intérêt qu'on prenait à l'érection de ce temple que 20,000 personnes se rendirent à une exposition des seuls plans divers, présentés par les architectes.

***

Le 16 juin, 1875, jour de la consécration de l'univers catholique au Sacré-Cœur, et 200e anniversaire de la principale apparition de Notre-Sei-

gneur à la bienheureuse Marguerite-Marie, Mgr Guibert, entouré de dix évêques et suivi d'un nombreux clergé, procéda, sur les Buttes Montmartre, à la pose de la première pierre.

Immédiatement après, les ouvriers pratiquèrent l'excavation destinée à la crypte. Malheureusement le pic enfonçait toujours dans le sable, et il devenait impossible d'asseoir les fondations sur un terrain si peu solide. Car, ayant ouvert un puits d'exploration, ce n'est qu'à une profondeur de 33 mètres qu'on sonda un bon banc de pierre.

Que faire alors? Chercher un autre endroit? Mais de tout temps Montmartre avait été la montagne sainte de Paris, et c'est elle naturellement qu'on avait choisie.

Mgr Guibert, à qui l'idée n'était pas venue un seul instant d'abandonner Montmartre, consulta les ingénieurs les plus distingués; et d'après leur avis, il fit creuser 83 puits de 33 mètres de profondeur, remplir ces puits d'une maçonnerie très solide, et relier ensemble ces rochers factices par des arceaux: travail gigantesque qui dura plus d'un an.

Depuis, sous l'habile direction de M. Abadie, l'édifice avança rapidement; et déjà sur la vaste crypte s'élève la basilique, qui sera bientôt surmontée de cinq dômes et d'une tour (1).

***

Dans la crypte, en se plaçant au chœur, on aperçoit les autels latéraux au fond des avenues, qui

(1) Ce qui était espéré en 1890 est maintenant réalisé.

convergent au maître-autel. Ceci présente un coup d'œil d'ensemble magnifique.

On y remarque la chapelle du Purgatoire, où devra être inhumé définitivement le regretté cardinal, Mgr Guibert, suivant le désir qu'il en a manifesté durant sa vie.

Les différentes chapelles de l'église sont dédiées à la sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Joachim et sainte Anne, à sainte Marie-Madeleine, à saint Paul et saint Denis, à saint Jean l'Evangéliste, à saint Jean-Baptiste, à saint Michel archange et aux saints anges, à sainte Geneviève, à saint Martin, à saint Remi, à saint Pierre, à saint Louis, à la bienheureuse Marguerite-Marie et saint François de Sales, à saint Benoît Labre, à saint Luc, à saint Côme et saint Damien, à sainte Radegonde, sainte Clotilde et sainte Batilde, etc.

Toutes les congrégations religieuses y ont leurs chapelles ainsi nommées: Saint-Ignace, Saint-Dominique, Saint-François d'Assise, Saint-Vincent de Paul, Saint-Benoît et Saint-Bernard, Saint-Bruno, Sainte-Thérèse, etc.

La première messe fut dite, en 1881, à l'autel de Saint-Martin, par Mgr Guibert qui, avant d'être archevêque de Paris, fut archevêque de Tours.

A la chapelle de Sainte-Geneviève, on remarque une statue en marbre de la protectrice de Paris qui est un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'art.

La chapelle de Saint-Jean-Baptiste peut nous intéresser particulièrement, nous, Canadiens-Français, puisque c'est nous qui l'avons fait construire en l'honneur de ce grand saint, patron de notre pays.

Toutes les parties de cet immense édifice, les chapelles, piliers, hémicycles, colonnes, ont été données par des diocèses, des villes, des paroisses, des associations pieuses. Et toutes les professions, tous les états de vie y sont représentés ; il y a, par exemple, les chapelles du Sacerdoce, de la Magistrature, de l'Armée, de la Marine, de la Médecine, de l'Agriculture, de Jésus ouvrier, de Jésus enseignant, etc.

On y voit le pilier des Malades, le pilier de la Reconnaissance, le pilier de la Plume, le pilier de la Musique et de la Poésie, le pilier des Lauréats, des Orphelins, des Veuves, des pieuses Mères, de la première Communion, des Fiancés, etc.

Toutes les pierres s'étalent comme autant d'*ex-voto*.

La basilique du Sacré-Cœur est un monument national en même temps que religieux, et elle se désigne très bien sous le titre d'Œuvre du Vœu national.

***

Depuis sept ans, on célèbre le saint sacrifice dans la crypte, et, en 1887, S. Em. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, bénit les chapelles de l'abside et le déambulatoire de l'église qui furent aussi livrés au culte.

En 1888, eut lieu la réunion du congrès eucharistique, avec une grande cérémonie, qui se termina le soir par une brillante procession.

On espère pour le mois de juin de cette année 1890 faire l'inauguration du monument national qui sera alors entièrement consacré au culte.

***

C'est en 1876 que fut érigée tout auprès la chapelle provisoire, afin de satisfaire plus tôt la piété des fidèles. Là, durant cinq mois, se succédèrent sans interruption des pèlerinages de toutes les paroisses et de toutes les institutions de Paris. Après la capitale, la France s'ébranla, et à sa suite le monde catholique tout entier qui y envoya de toutes parts des délégués.

Il en vint de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Espagne, de l'Italie, de la Belgique, de la Suisse, de la Pologne, de Constantinople, de Jérusalem, etc.

Du 3 mars 1876 au 3 juin 1888, on compte, parmi le clergé seulement, plus de 500 évêques, archevêques ou cardinaux et 26,837 prêtres étrangers qui allèrent rendre leurs hommages au Sacré-Cœur sur la colline de Montmartre.

Là, du 1er janvier au 31 décembre, Notre-Seigneur est continuellement adoré sur son autel.

***

Montmartre, où les apôtres de Paris saint Denis et ses compagnons Rustique et Eleuthère furent martyrisés, semble vraiment prédestiné à être l'endroit de l'église du Sacré-Cœur et du Vœu national.

A l'origine même du christianisme, quand une lance perça le cœur du Sauveur, et que le monde bouleversé fut couvert de ténèbres, Denis, alors jeune homme et encore païen, dit: " Ou le Dieu

de la nature souffre, ou toute la machine du monde va se détruire et retourner dans son ancien chaos."

St Jean, qui avait dormi d'un sommeil mystique sur la poitrine de Jésus, conseille à Denis—suivant une tradition—après sa conversion par St Paul dans l'Aréopage, d'aller évangéliser les Gaules, où était un peuple de cœur qui accomplirait de grandes choses.

Etant venu attaquer dans les Gaules une citadelle de l'idolâtrie, qui était cette même colline de Montmartre, où s'élevaient, sur le penchant méridional, les temples de Mars et de Mercure, lui et ses compagnons Rustique et Eleuthère y combattirent pour la foi jusqu'à répandre tout leur sang. Après eux, un grand nombre de chrétiens tombèrent sous la hache des bourreaux. Ce sang des martyrs mina les temples des faux dieux, et sur leurs ruines on bâtit une église en l'honneur de saint Denis et de ses compagnons, qui prit le titre de *Martyrium.* Et au lieu de *Mons Martis,* la colline fut appelée *Mons Martyrium,* d'où Montmartre.

Depuis ce temps, des évêques, des rois et des princes, de saints personnages, des multitudes de toutes conditions n'ont pas cessé de gravir la colline sanctifiée par le sang des apôtres de Paris.

On n'ignore point qu'elle fut le berceau de la Compagnie de Jésus. C'est dans la chapelle du Martyrium que, le 15 août 1534, saint Ignace de Loyola et ses six compagnons prononcèrent leurs premiers vœux.

Sur l'emplacement même de la basilique se trouvait un petit oratoire, érigé au Sacré-Cœur par

la célèbre abbaye bénédictine qui couronnait autrefois Montmartre. Depuis six siècles (1133-1793) les saintes religieuses faisaient monter leurs prières et leurs cantiques vers le ciel, quand, à l'époque de la Terreur, la dernière abbesse et ses compagnes eurent, comme tant d'autres, la tête tranchée par le couperet de la guillotine.

Après avoir démoli l'abbaye, et transformé en temple de la Raison l'église paroissiale de Saint-Pierre qui existe encore aujourd'hui sur les *Buttes,* la révolution dégradée appela Montmartre *Montmarat,* pour honorer l'un de ses plus dignes coryphées.

***

De grands malheurs eussent été épargnés à la France, si elle avait élevé ce sanctuaire votif du Sacré-Cœur au temps que Notre-Seigneur le demandait.

Il aurait été le triomphe de l'Eucharistie sur le jansénisme, et de la liberté chrétienne sur le gallicanisme.

Il eût corrigé bien des abus.

Le jansénisme refroidissait le cœur des chrétiens, en les éloignant de l'Eucharistie, et le gallicanisme achevait l'œuvre de destruction, en donnant à la religion une figure césarienne.

Egaré et battu en brèche par cette double erreur, le peuple français méconnut l'Eglise.

Mais à présent le temple du Vœu national se bâtit, monument de réparation pour le passé et d'édification pour l'avenir.

En donnant la loi d'amour et de charité, il va

unir au Cœur de Dieu le cœur noble et généreux par excellence du peuple français, de ce peuple privilégié qui, remis dans son état normal, marchera à grands pas dans le chemin de ses hautes destinées.

Et le Sacré-Cœur, comme un soleil étendra des hauteurs de Montmartre ses rayons de vie jusqu'aux extrémités du monde.

CATACOMBES DE PARIS

I

On appelle *Catacombes de Paris,* d'anciennes carrières d'où l'on tira, du IIIe au XVIIe siècle, toute la pierre qui servit à la construction des édifices de la capitale de la France. La cité repose, en bonne partie, sur ces Catacombes.

Vers la fin du XVIIe siècle, plusieurs personnes perdirent la vie dans d'effroyables effondrements de terrain, qui obligèrent à des perquisitions, et l'on constata avec terreur que la ville était à la veille de s'écrouler. On se porta simultanément sur les points menacés que l'on s'empressa de raffermir. Les travaux de consolidation furent prodigieux. D'énormes pilotis, soutenant de très hauts édifices, par exemple, Saint-Sulpice, le Panthéon, le Val-de-Grâce, descendent à une grande profondeur, pour s'appuyer sur la terre ferme.

Tel est le soin qu'on apporta à ces ouvrages, qu'on retraça, dans les souterrains, les boulevards et les rues avec les n^os^ des maisons correspondants au-dessus, en sorte qu'ils furent nommés “ le Paris retourné, ” et “ la doublure de Paris. ”

Le sol de la ville est maintenant sûr. Mais autrefois les matériaux, employés à bâtir les temples, les palais et les diverses habitations, pouvaient retourner d'un moment à l'autre à leur place d'origine, en entraînant les gens qu'ils abritaient.

Cependant qui l'eût cru qu'un jour ces mêmes habitants de Paris n'en iraient pas moins remplir de leurs innombrables ossements les espaces profonds creusés dans ces carrières?

Car on exhuma des différents cimetières de la ville les restes des multiples générations qui s'y étaient succédé, plus de huit siècles. Ils furent transportés, au déclin du jour, pendant quinze mois, dans l'enceinte des Catacombes, sur des chars funéraires couverts du drap mortuaire, et suivis de prêtres en surplis, chantant l'office des morts.

Ceux qui décédèrent, à l'époque de la Révolution, y furent aussi renfermés.

En 1814, lorsque les Alliés campaient à Paris, des bruits coururent que des tonneaux à poudre, installés dans la nouvelle nécropole, allaient faire sauter la ville.

Des Français, en effet, avaient conçu le dessein de s'ensevelir, avec les ennemis, sous les ruines de la capitale; mais il n'aboutit pas, et les Alliés n'eurent que la peur pour tout mal.

***

Lorsque je visitai les Catacombes, il y avait, à l'entrée, une quarantaine de personnes qui attendaient. L'heure arrivée, nous descendîmes un escalier de 90 marches et, tenant, chacun, une bougie allumée, nous défilâmes dans un chemin obscur et tellement étroit que nous ne pouvions nous tenir qu'un seul de front.

Après avoir longtemps marché, nous nous trouvâmes en face d'une porte, au-dessus de laquelle nous lûmes:

"*Has ultra metas requiescunt, beatam spem expectantes,*" — mots qu'on a ainsi traduits: "Au delà de ces bornes, ils reposent en attendant une autre vie;" — et plus bas, nous voyons: "Arrête; c'est ici l'empire de la Mort."

Ces paroles nous inspirent un plus grand recueillement; puis, nous entrons dans l'Ossuaire. Alors quel spectacle se présente! Partout ce ne sont qu'ossements et débris d'ossements, — que têtes de morts, dont les cavités orbitaires semblent nous regarder sinistrement, et dont les mâchoires, un grand nombre munies de leurs dents fortement serrées les unes contre les autres, montrent un étrange rictus.

Nous avançons, silencieux. Devant nous s'ouvrent de longues galeries, qui s'entre-croisent, se recourbent, et vont se perdre dans une immensité ténébreuse.

A droite et à gauche, des murs d'ossements, hauts de 6 à 7 pieds, ont, en quelques endroits, une épaisseur de 60 pieds. Ces ossements se disposent avec symétrie sur le devant. Les apophyses des gros os des bras et des jambes y forment une surface à peu près unie, coupée d'une longue rangée de crânes, où, d'intervalle en intervalle, deux tibias en croix sous une tête de mort rompent la monotomie de cette lugubre mosaïque.

Ici et là, on aperçoit des autels, des chambres sépulcrales, surmontés de pyramides de crânes, décorés de guirlandes de têtes de morts et d'encadrements faits avec les os des bras et des jambes.

Ces monuments portent des dénominations très appropriées à la circonstance du lieu. Ainsi, il y

a le sarcophage du Lacrymatoire, le pilier du Mémento, le piédestal de la Lampe sépulcrale, la Fontaine de la Samaritaine, l'Allée de Job, la crypte d'Ezéchiel, la crypte de Jérémie, la crypte de l'Ecclésiaste, la crypte des Vanités, la crypte de la Vérité, la crypte de la Passion, le temple de la Mort, la crypte de la Résurrection, la crypte du Jugement dernier, la crypte de l'autre Vie, la crypte de l'Eternité, etc.

***

Ces monuments, ainsi que les murs de l'Ossuaire, sont couverts d'inscriptions dont je vais citer quelques-unes.

Sur la croix du *Mémento*:

" *Memento, hŏmo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*"

" Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière."

Dans la crypte de la Passion:

" *Consummatum est.*" — " Tout est consommé."

Dans la crypte d'Ezéchiel:

" *Ossa arida,*
" *Audite Verbum Domini,*
" *Intromittam in vos spiritum et*
" *vivetis,*
" *Et dabo super vos nervos,*
" *Et succrescere faciam super vos*
" *carnes,*
" *Et superextendam in vos cutem,*
" *Et dabo vobis spiritum*
" *Et vivetis, ossa arida.*"

" Ossements secs,
" Ecoutez la parole du Seigneur,
" Je vais envoyer un esprit en vous et vous vivrez,
" Je ferai naître des nerfs sur vous,
" J'y formerai des chairs et des muscles,
" J'étendrai la peau par-dessus,
" Et je vous donnerai un esprit,
" Et vous vivrez, ossements secs."

Dans la crypte de la Résurrection:

" Au son de la trompette, les morts ressusciteront incorruptibles; car il faut que ce corps corruptible soit revêtu de l'immortalité."

Dans la crypte du Jugement dernier:

" Sortez de la nuit éternelle;
" Rassemblez-vous, âmes des morts,
" Et reprenant vos mêmes corps,
" Paraissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle."

Sur une grande croix:

" *Qui dormiunt in terræ pulvere evigilabunt, alii in vitam æternamet alii in opprobrium.*"

" De cette multitude d'hommes qui dorment dans la poussière du tombeau, les uns se réveilleront pour la vie éternelle et les autres pour l'opprobre."

Sur une roche, derrière le sarcophage du Lacrymatoire, dit le tombeau de Gilbert:

Silence, êtres mortels! Vaines grandeurs, silence!
Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs......

A la crypte de Malherbe, on lit ces vers non moins connus que les précédents :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles ;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience,
Il est mal à propos.
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Parmi le grand nombre d'inscriptions qui offrent partout à notre esprit de si sérieux sujets de méditation, je recueillis encore au hasard les suivantes :

" Insensés que vous êtes, pourquoi vous promettez-vous de vivre longtemps, vous qui ne pouvez compter sur un seul jour ?"

" Quelle présomption à l'homme de compter sur le lendemain ! Où est-il le lendemain ? Combien d'hommes iront le chercher hors de ce monde ? Ici-bas, il n'est sûr pour personne."

" Combien de ceux qui étaient entrés dans le monde avec toi en sont déjà sortis !"

" Les palais de la Mort nuit et jour sont ouverts."

" La mort nous a frappés ; craignez aussi ses coups.
Elle est à vos côtés ; mortels, préparez-vous.
Qu'est-ce que chaque race ? une ombre après une ombre.
Nous vivons un moment sur des siècles sans nombre.
Nos tristes souvenirs vont s'éteindre avec nous :
Une autre vie, ô Temps ! se dérobe à tes coups.

" Crois-tu que la mort soit loin de toi ? Peut-être en ce moment vole-t-elle sur ta tête et te menace-t-elle du coup fatal ! "

" O Mort ! que ton approche est terrible pour l'homme qui tourmenta sa vie des vaines inquiétudes de ce monde et qui ne leva jamais les yeux vers le ciel."

" Mortel, rachète le temps ; mets à profit l'instant où tu respires ; tu touches au bord de l'éternité, tu vas bientôt devenir ce que sont ceux que tu contemples ici."

" Le cercueil est la borne où s'arrêtent tous les desseins des hommes."

" La mort te suit à chaque pas, comme l'ombre ton corps."

Enfin, je suspens le cours de ces diverses sentences ; car il serait trop long de les mentionner toutes.

On voit dans les Catacombes " les tombeaux de la Révolution ", le tombeau des victimes des massacres des 2 et 3 septembre 1792, et aussi le tombeau d'Aaspairt, concierge du Val-de-Grâce, qui, égaré dans ces souterrains, y trouva la mort, en 1793.

Qu'on se représente les angoisses de cet infortuné, ne pouvant reconnaître son chemin dans ce labyrinthe immense ! On pourra se rappeler en même temps le passage du poème de l'*Imagination,* où Delille dépeint, d'une façon si poignante, l'aventure d'un artiste français, perdu lui aussi, mais heureusement retrouvé vivant encore, aux Catacombes de Rome !

II

Armés de nos bougies allumées, nous faisons comme une procession funèbre dans les rues de cette cité des morts.

Au-dessus de nous est Paris, avec ses affaires, ses plaisirs, ses mouvements variés; et ils sont loin de songer, la plupart du temps, ceux, par exemple, qui vont de la place Saint-Sulpice au Panthéon, ou au Val-de-Grâce, ou qui se promènent le long du boulevard Saint-Jacques, et en bien d'autres endroits, qu'une ville des trépassés existe sous leurs pieds.

Ils sont loin d'y songer, quoique le Paris qui vivait autrefois soit descendu dans ces souterrains sombres, que générations sur générations y aient été ensevelies, et que les morts y forment une population de beaucoup plus nombreuse que celle qui s'agite à la surface.

Immobiles et muets, ils attendent le tour de la génération actuelle.

Ici, évêques, prêtres, princes, savants et ignorants, nobles et roturiers, riches et pauvres, vertueux et vicieux, sages et insensés, sont confondus tous ensemble, et aucune marque extérieure ne permet de les distinguer les uns des autres.

***

Un peintre a représenté dans un tableau une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, qui dansent vertigineusement sur un plan incliné, aboutissant à un abîme. Les personnes qui, rendues au bord inférieur, sentant le pied leur man-

quer, perdent l'équilibre et tombent, ont la figure bouleversée par l'horreur, tandis que les autres, tout absorbées par le plaisir, rient à gorge déployée, sans se préoccuper de leur malheur imminent.

Combien, qui n'avaient eu pour objet, durant leur vie, que les pompes, le luxe et les amusements du monde, ont ainsi glissé dans le gouffre de la mort et ces Catacombes, — qui, réfléchissant à peine à la formidable éternité, avaient adoré leur corps, cette idole, rongée ensuite par les vers, et ne laissant pour dépôt que d'informes et noirs ossements !

Parmi tous ces restes gisants, il en est, sans doute, qu'animait un esprit, dont l'orgueil faisait hausser au-dessus de leurs semblables un front superbe et méprisant ; d'autres, dont l'avarice entassait trésor sur trésor, abandonnant à de malheureux héritiers des biens maudits qui n'ont été qu'une occasion de ruine et de perdition ; ceux-ci se desséchaient d'envie, à cause du bonheur et du succès du prochain ; ceux-là se vautraient dans la fange de l'impudicité ; les uns, encore, ne souhaitaient qu'emplir un estomac et un ventre, depuis longtemps détruits ; dans leur colère, d'autres éclataient en menaces et en blasphèmes : la bouche qui les vomissait est maintenant muette ; d'autres, s'étendant nonchalamment, ne voulaient pas travailler : que leur paresse se contente ! Ils sont couchés jusqu'au lever de la Résurrection.

Ces catacombes renferment aussi, comme je l'ai dit, ceux qui terminèrent leurs jours, lors de la grande Révolution, et victimes et bourreaux y reposent côte à côte. Ils ont emporté, avec eux, dans

le sépulcre, les opinions les plus diverses, les plus violentes acrimonies de la politique, les divisions les plus acharnées, la haine ainsi que l'amour et le pardon: et le silence règne sur ce monstrueux assemblage, autrefois si bruyant.

Les faux biens ont été vite perdus, et le temps est déjà passé loin de ceux qui se les arrachaient avec fureur.

Insensés sommes-nous, un trop grand nombre, individus comme sociétés et peuples, allant cependant tous au rivage de l'Eternité, de nous tant détester en route, jusqu'à se fouler aux pieds, s'écraser plutôt que se prêter un mutuel secours!

Heureusement, ils y sont nombreux aussi les ossements de ceux qui ont suivi les sentiers de la paix et de la charité, qui ont préféré les biens véritables, toujours durables, aux biens passagers et pernicieux. Ils ne se baissaient pas continuellement vers la terre, pour la brouter comme de vils animaux, mais ils élevaient les yeux au ciel pour y puiser les aliments d'une vie divine, et ils sacrifiaient généreusement leur existence mortelle afin de conquérir l'autre immortelle. Ceux-là n'avaient pas reçu leur âme inutilement, et leurs os enchâssés dans l'or, le diamant, les pierres précieuses, mériteraient d'être posés sur les autels du Dieu d'amour.

***

Je pense maintenant aux matérialistes qui proclament qu'à la mort, tout est mort.

C'est surtout quand nous sommes dans ces cachots, dont l'humidité glaciale augmente la tris-

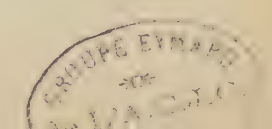
tesse de l'âme, que notre nature se refuse à admettre cette désespérante doctrine.

Oui, c'est principalement lorsque nous nous sentons tout vivants dans ce séjour du trépas que nous ne pouvons nous résoudre à vouloir y demeurer éternellement, même dépourvus de sentiments. Il semble qu'alors s'opère en nous une transformation soudaine et mystérieuse, qu'une extrême aversion d'être ici fait réagir notre instinctive aspiration à la suprême félicité; et l'âme, sur les ailes de l'imagination, perçant sans effort la voûte épaisse qui la couvre, monte, avec une majesté indignée du sort odieux que certains esprits atrophiés ont l'impudence de lui faire, vers les espaces illimités où roulent les astres sans nombre—monte toujours, et va s'abreuver de vie et d'extase aux sources de la Divinité; elle se hâte de combler l'immense vide, creusé en elle par cette perspective que l'homme tout entier ne doit être, après un instant d'existence misérable, qu'un amas d'ossements infects dans quelque trou obscur de la terre!

Si plusieurs cherchent à se persuader que tout est mort à la mort, c'est qu'ils enchaînent leurs désirs au petit nombre de jours que nous passons ici-bas, jours d'infortune et de péchés, et qu'ils n'osent examiner la justice de Dieu dans une vie future, où la présente, avec le bien et le mal, est séparément absorbée.

***

On a donné l'étrange nom de rue et de barrière d'Enfer au chemin qui mène aux Catacombes et à la barrière qui les ferme.



Ne pensait-on point que ces lieux forment une image de la géhenne, appelée aussi, mais dans un autre sens que celui d'anéantissement, le domaine de la mort éternelle?

L'état affreux, en effet, auquel est réduit notre corps séparé de l'âme, n'annonce-t-il pas quelque chose de l'état de notre âme séparée de Dieu, dépouillée de tous les biens et en proie à tous les maux dans la prison du châtiment sans fin?

Ne les considérait-on point aussi, ces lieux, comme un certain enfer des corps, jusqu'au temps de la résurrection?

Et je me retrace, au son de la trompette du dernier jugement, le tumulte de ces ossements superposés, qui divergent avec fracas les uns des autres, ou qui se réunissent promptement, suivant leurs affinités diverses, étonnés, les uns marqués du sceau de la vertu, les autres du stigmate du vice, de s'être trouvés si longtemps ensemble!

***

Toutefois, que différent sera le corps ressuscité des bons de celui des méchants, et de ce qu'il est maintenant dans ces souterrains, et même de ce qu'il était avant que l'âme l'eût quitté!

Principe immatériel qui vivifiait le corps, elle était devenue incapable, par suite de la faute originelle, de le préserver des accidents, des maladies et de la mort.

Mais à la résurrection générale, l'âme bienheureuse communiquera à son corps, selon les promesses de notre foi, une santé inaltérable et une vigueur indicible.

Le dominant, le pénétrant entièrement, elle le spiritualisera, et il aura la faculté, par exemple, de passer à travers les substances les plus solides, comme un rayon de soleil perçant un cristal, et de se transporter, avec la vivacité de la pensée, en conséquence plus rapidement que l'éclair et ce qui est physiquement le plus vite, de monde en monde, à volonté, et d'un bout de l'univers à l'autre.

Et le feu de l'amour divin qui embrasera le cœur, et les célestes clartés dont l'intelligence sera illuminée, rejaillissant sur le corps, le rendront tout rayonnant de gloire. Loin d'être ébloui, l'œil éprouvera un pouvoir incomparablement plus intense que celui qu'il obtient à l'aide du microscope et du télescope; les merveilles de la nature, les mystères des infiniment grands et des infiniment petits, lui seront dévoilés. En même temps que la création matérielle, l'homme contemplera la création spirituelle, bien plus il verra Dieu, l'auteur de tous les êtres, non pas en énigme, mais face à face, tel qu'il est.

Oui, les corps des Elus, dont les ossements gisent la plupart, comme ici, dans la poussière et les ténèbres, compteront un jour parmi les astres des firmaments des paradis, astres libres, ayant la plus parfaite raison pour diriger leurs divers mouvements, en harmonie, les uns avec les autres.

***

Enfin, nous voilà à la porte de sortie des Catacombes, qui s'ouvre: nous respirons l'air du dehors, nous revoyons le dôme des cieux, le soleil qui y étincelle, et le monde que nous avions tantôt quitté.

Quoi qu'il en soit de l'horreur de ces lieux, une visite y donne l'occasion de se livrer à des réflexions salutaires, et de considérer, au flambeau de la révélation, le passage du temps à l'éternité, afin de n'être pas pris à l'improviste, quand l'heure du départ sonnera.

SAINTE-ANNE D'AURAY

Etant allé, dans un voyage en Bretagne, à Sainte-Anne d'Auray, j'ai cru qu'une petite description de la basilique de ce lieu célèbre et quelques traits de l'histoire du pèlerinage qui s'y rapporte ne seraient pas sans intérêt pour les catholiques du Canada, d'autant plus que nous avons, chez nous, Sainte-Anne de Beaupré.

I

L'église de Sainte-Anne d'Auray, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne chapelle, date de l'année 1866.

L'architecte a suivi pour sa construction le style de la Renaissance, tout en lui donnant, dans l'ensemble, les proportions du gothique. Ses murs sont de granit, et ils envoient dans les airs une tour, où se tient debout, comme sur un gigantesque piédestal, une grande statue de sainte Anne. Cette statue est faite de gros blocs de granit, recouverts d'une épaisse dorure.

La basilique, s'étendant en forme de croix latine, se divise à l'intérieur en cinq nefs : trois de l'entrée au transept, et deux qui longent le chœur.

Les colonnes de la nef principale et celles du transept, engagées dans des pièces d'architecture, montent jusqu'à la naissance des voûtes ; aux chapelles absidales se trouvent des colonnes isolées, composées de grands blocs de granit.

***

Les autels, au nombre de treize, sont dédiés au Sacré-Cœur, à la sainte Vierge, à saint Joseph, à sainte Anne, à saint Joachim, à saint Jean-Baptiste, à sainte Elizabeth, à saint Pierre, à saint Ives, etc.

Dans les autels, des marbres de différentes couleurs se mêlent à des pierres fines de *Chauvigny* ou de l'*Echaillon*. Tous les paliers sont en mosaïques.

Les marbres du maître-autel, y compris les degrés, ont été donnés par le souverain pontife. Ils proviennent de l'*Emporium,* où les empereurs romains entassaient les marbres qu'ils tiraient de contrées lointaines. Une inscription, gravée sur l'un de ces blocs précieux, nous apprend qu'ils avaient été transportés à Rome au temps de Titus et de Domitien.

Le maître-autel, surmonté d'un riche retable que couronne un dais superbe, est orné de quatre statues en marbre blanc représentant les Evangélistes.

Sur la porte en bronze doré du tabernacle, un épi de blé et un cep de vigne entrelacés soutiennent un lis: emblème de l'Eucharistie " qui fait germer les vierges. " (*)

A la partie inférieure de l'autel, trois bas-reliefs retracent le Baptême, l'Eucharistie et l'Extrême-Onction: le baptême, qui rend l'homme chrétien dès le commencement de sa vie, l'eucha-

(*) *Vinum germinans virgines* (Isaïe).

ristie, qui le nourrit et lui donne des forces dans son voyage ici-bas, l'extrême-onction, qui l'oint comme un athlète pour le passage de l'éternité.

La clôture sculptée, qui entoure le chœur, est incrustée de granit des Alpes et de pierre d'Echaillon. Un petit monument commémoratif y est appliqué à l'endroit même où fut découverte, il y a bientôt trois siècles, la statue miraculeuse de sainte Anne.

***

L'autel de saint Joachim est un don des Pères du concile du Vatican.

L'autel de Sainte-Anne, nommé aussi autel de la Dévotion, où se reflètent constamment les cierges qu'y allume, du matin au soir, la piété des fidèles, supporte dans une niche élégante, surmontée d'un petit dôme, la statue miraculeuse, celle qui date de 1823. Une châsse en cuivre doré, que ferme un cristal, la contient. On peut voir, dans le socle, un fragment de la tête de l'ancienne statue, soustrait, en 1792, à la fureur des révolutionnaires, qui avaient jeté *Sainte-Anne* au feu.

Des bas-reliefs représentent, à cet autel, les principaux événements de la vie de sainte Anne et de saint Joachim. Sur l'un, je considère le grand prêtre repoussant les offrandes du père et de la mère de la sainte Vierge, et je me dis: comme il était loin de s'imaginer, le grand prêtre juif, l'immense gloire qui attendait sainte Anne et saint Joachim en ce monde et dans l'autre!

Au pied de cet autel repose le corps du prêtre zélé qui employa les dernières années de sa vie à

la construction de la basilique. C'est un honneur qu'il a bien mérité.

Tout près de l'autel de Sainte-Anne, et de celui de la Sainte-Vierge, des reliques de sainte Anne, du voile de Marie et de la sainte Tunique de Notre-Seigneur sont continuellement exposées à la vénération des fidèles.

L'autel de la Sainte-Vierge possède d'anciens bas-reliefs en albâtre, qui reproduisent plusieurs scènes de la Passion. Les figures sont remarquables d'expression.

Aux autels de S. Joseph et de S. Jean-Baptiste, je me rappelle avec joie et fierté nationale que ces deux grands saints sont avec sainte Anne les patrons du Canada.

***

L'entrée de l'église offre deux chapelles, consacrées, l'une à saint Pierre, et l'autre à saint Ives, patrons de Nicolazic et de Keriolet, dont les restes sont religieusement conservés sous le palier des autels: Nicolazic, c'est le bon laboureur, favorisé d'apparitions célestes, qui découvrit l'antique statue miraculeuse; Keriolet, c'est le grand pécheur converti, qui fut l'un des pèlerins les plus fervents et les plus assidus de la bonne sainte Anne.

On a placé leurs statues, en dehors, au-dessus des portes latérales de la façade: Nicolazic, les yeux au ciel et les mains jointes, égrène son chapelet; Keriolet, les regards baissés, prie avec toutes les marques du repentir.

Du haut de ces portes, par lesquelles circule la multitude, ils proclament que sainte Anne admet à son audience les justes et les pécheurs, qu'elle préserve les uns du mal, guérit les autres, et les fait tous croître en grâce et en vertu.

***

Rentrons maintenant dans l'église.

La statue de Jésus enseignant, qu'accompagne cette inscription : *Euntes docete,* et les statues des premiers évêques bretons entourent la chaire sacrée.

A l'autel de S. Pierre est une statue, en bronze, du prince des apôtres, semblable à celle de la basilique vaticane, et je lis : *Don des zouaves pontificaux.*

Des sculptures très variées embellissent de feuillages, de fleurs — riche végétation où surabonde le lis — les autels, les confessionnaux et les chapiteaux des colonnes.

Des verrières représentent les saints de la Bretagne, prélats, moines, guerriers, etc., et les faits les plus saillants de la vie de sainte Anne et du pèlerinage d'Auray, depuis son origine.

Trois grandes rosaces éclatent de lumière à la partie supérieure : on y voit Jésus-Christ qui monte au ciel, suivi de sainte Anne, de saint Joachim et des Justes de l'ancienne loi ; la sainte Vierge qui déroule aux yeux de sainte Anne les passages de l'Ecriture annonçant la venue du Messie, et Pie IX qui promulgue le dogme de l'Immaculée Conception.

Au fond de la tribune dominant le maître-autel, une peinture murale représente la terre de Bretagne et sa Basilique: l'Evêque, au milieu de la foule, confie son diocèse à la mère de celle qui enfanta le Sauveur; à droite, parmi les bannières armoricaines, se déploie l'étendard du Sacré-Cœur; à gauche, sainte Anne sauve des naufragés, et au-dessus, apparaît la Trinité, dans un cercle d'Anges.

***

De nombreux ex-voto — plaques de marbre et tableaux couvrant une partie des murs — racontent les faveurs signalées, obtenues par l'intercession de sainte Anne.

Voici l'inscription de l'un d'eux:

" *J'avais la misérable habitude de m'adonner à la boisson depuis l'âge de* 21 *ans jusqu'à l'âge de* 45*ans. Sainte Anne m'a délivré de cette mauvaise habitude le* 1er *octobre* 1860; *et depuis ce temps-là, je suis le plus heureux des hommes.*

" *Gloire à sainte Anne, au ciel et sur la terre!*

" *Je veux, pendant que je vivrai, l'aimer, marcher sur ses pas, et par une vie de bon exemple lui gagner des cœurs.*

" *Je suis venu de Paris; j'ai fait* 140 *lieues pour la visiter et la remercier.*

" *O puissante et miséricordieuse sainte Anne! Que je suis heureux!*

" *Je vous bénirai pendant cette vie et pendant toute l'éternité!*

GEORGE VIEL,

42; rue des Fourneaux, Paris.

Cet ex-voto ne nous parle-t-il pas éloquemment du danger de s'adonner à la boisson, puisqu'on a tant de difficulté ensuite à s'en retirer, et qu'il faut, on dirait, une grâce particulière, un miracle même pour briser les misérables chaînes de la passion d'ivrognerie?

***

A l'un des côtés de l'autel de Ste-Anne se trouve un gros faisceau de béquilles et d'instruments divers que les malades et les infirmes ont laissés là en témoignage de leur guérison miraculeuse.

Grâce à Dieu! Un pareil trophée du pouvoir bienfaisant de la grande Thaumaturge ne manque pas non plus à notre Sainte-Anne de Beaupré!

II

AUTOUR DE LA BASILIQUE

De la sacristie, on passe dans les salles du Trésor.

Il possède plusieurs reliques de sainte Anne et de saint Joachim, magnifiquement enchâssées, — une arche dorée, où l'on place la statue miraculeuse, quand on la sort, avec les reliques, aux processions solennelles, — une couronne de la sainte Vierge, et une de sainte Anne, ornées de diamants et de pierreries,— une relique de la B. Marguerite-Marie, — une relique de la vraie Croix, — un fragment de la maison de la sainte Vierge, —

enfin beaucoup d'autres objets précieux, tels que bannières, calices, etc.

On y admire aussi la vaillante épée que le général de Charette a confiée à sainte Anne, avec le désir de la reprendre, lorsque le devoir de s'en servir sera venu. Sur le recouvrement de la poignée on lit ces mots: *Potius mori quam fœdari.—Pro Petri sede. Pio IX Pont. maximo.—Victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

***

Voici maintenant une barque où se trouve un autel avec tous ses accessoires. C'est un présent de Léon XIII à la basilique de Sainte-Anne, en souvenir de son jubilé sacerdotal.

Que d'idées la vue de cette barque réveille en nous! Notre-Seigneur qui commande dans la barque de Pierre aux vents et aux flots, qui lui obéissent! Et la pêche miraculeuse, après laquelle il dit à ses apôtres: "Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes!" Et comme elle s'est réalisée la parole du Sauveur! Dans le filet de Pierre ont été pris l'énorme empire romain et les innombrables Barbares. La barque du prince des apôtres, dont le symbole s'offre en celle qui est devant moi, a vogué jusqu'à ces rives armoricaines et la Grande-Bretagne, bornes du monde alors connu; mais elle ne s'arrête pas là. L'Amérique découverte, elle y passe, se l'assujettit et rend, par exemple, notre Canada un des pays les plus religieux de la terre. Elle cingle aux îles les plus éloignées.

Partout elle va, et partout Pierre, jetant ses filets, prend des gens, recueille des saints.

Quelquefois, dans le filet beaucoup d'hommes frétillent d'impatience; en divers endroits ils le déchirent, se frayent un passage et retombent dans le déluge des passions.

Alors, pour se tirer du péril, ces déserteurs de la barque de Pierre se précipitent sur d'autres nacelles: l'hérésie, l'incrédulité se donnent des formes.

Mais, carènes vicieuses, elles vont se heurter honteusement à tous les écueils où elles se brisent.

Des naufragés qui surnagent, voyant que la barque de Pierre est toujours l'arche de salut, qu'elle seule possède la boussole, guidant sûrement, crient vers elle.

Et Pierre recoud ses filets, et il repasse dans les eaux déjà parcourues, et il attrape encore des multitudes, parmi lesquelles des Newman, des Manning, etc., qu'il reporte dans le fleuve de vérité qui, de ce monde, conduit à l'océan de la bienheureuse éternité, vital élément de l'homme et de l'ange.

Sans doute que sur sa route la barque de Simon Pierre est agitée par les tempêtes; mais l'enfer ne prévaut pas contre celle qui porte un autel où trône le Fils de Dieu; et lorsque, glissant sur la pente des vagues au plus profond des abîmes, il semble que tout est perdu, elle remonte soudain et apparaît, aux acclamations des anges et des saints et aux hurlements de rage des démons, sur la crête la plus élevée des flots, dont la tourmente n'a servi qu'à la mettre en plus grande évidence; et les es-

prits infernaux s'emplissent de confusion, et leur désespoir redouble de ce que, contre leur volonté et leur désir le plus intense, ils n'ont appliqué, en fin de compte, tant d'efforts qu'à prouver eux-mêmes aux yeux de l'univers l'indéfectibilité de celle qui a pour lest la divinité du Christ, et que dirige, d'une main ferme et infaillible, le pilote qu'il a désigné, Pierre.

Que de choses pourrait dire cette barque symbolique du Trésor de l'église de Sainte-Anne d'Auray, et que Léon XIII, successeur de Pierre, a été bien inspiré en faisant un pareil don!

***

Tout près de l'église, nous voyons un petit séminaire, et un ancien couvent des Carmes dans la cour duquel est plantée une *Croix de Jérusalem.*

A quelque distance, se dresse une colonne surmontée de la statue de S. Anne qui couronnait le fronton de l'ancienne chapelle; a côté, une fontaine épanche ses ondes dans trois bassins de granit.

Cette fontaine, où a brillé la lumière des apparitions de sainte Anne, inspire une grande confiance. Des malades et des infirmes y ont été guéris. Une douzaine de bonnes vieilles femmes, qui stationnent là, accourent à votre approche avec des vases remplis de l'eau salutaire, qu'elles vous offrent; et pendant que vous êtes à boire, elles vous entourent et se mettent en prières. Oh! c'est très sérieux! Et, lorsque nous retirant, nous leur offrons une aumône, comme elles nous remercient,

et nous accompagnent de leurs bénédictions, et font pour nous les vœux les plus sincères de prospérité ! Mais elles nous rendent au centuple ce que nous leur avons donné, et on part, le cœur gros de bonheur et d'attendrissement.

***

En face de l'église, de l'autre bord de la route, s'étend le *Champ de l'Epine,* ainsi nommé à cause d'une grande épine qu'on y avait cueillie autrefois et qui fut longtemps vénérée, en souvenir des épines cruelles qui percèrent le chef de Jésus-Christ. Sur ce Champ de l'Epine, maintenant orné de belles allées d'arbres, se trouve le monument de la *Scala-Sancta.* Il est formé de deux larges escaliers en pierre, qui montent l'un vers l'autre jusqu'à une plate-forme où s'élève un Calvaire. Une voûte solide recouvre le tout.

Proche de la dernière marche de l'un de ces escaliers qui est la Scala-Sancta, une colonne en marbre contient sous verre une parcelle de la colonne de la *Flagellation.* Cet escalier compte vingt-huit degrés, à chacun desquels est attachée une indulgence de neuf années pour tout fidèle qui les gravit à genoux avec les dispositions requises, en priant, ou en méditant sur la passion de Notre-Seigneur. Et je vous assure que jeunes et vieux, riches et pauvres ne manquent pas de profiter de ces indulgences, et n'ont pas peur de s'user les genoux.

***

En avançant dans la campagne, nous apercevons un immense socle qui soutient la statue du comte de Chambord. Le comte, la couronne déposée, un genou en terre et les mains jointes, invoque sainte Anne, dont la statue brille sur le sommet de la basilique. Les statues de sainte Geneviève, de Jeanne d'Arc, de Bayard et de DuGuesclin l'environnent: magnifique monument qui nous montre le descendant d'une des plus illustres royautés qui fut dans le monde prosterné devant la mère de la mère du Désiré des nations.

Du côté de la gare on arrive à un cimetière, où nous pouvons faire une prière sur la tombe de Mgr de Ségur.

III

ORIGINE ET HISTOIRE DU PÈLERINAGE

C'est en Bretagne, paraît-il, à un endroit appelé *Ker-Anna* (village d'Anne) que s'éleva, dans l'Occident devenu chrétien, le premier sanctuaire en l'honneur de la grand'mère de Jésus-Christ. C'était une humble chapelle qui fut renversée, à la fin de VIIe siècle, probablement par les barbares du Nord, dans une de leurs incursions sur les côtes de France. Mais la destruction de cette chapelle n'entraîna pas la cessation de la dévotion à sainte Anne, qui se perpétua chez plusieurs fidèles,

à travers neuf siècles, s'étendant, pour ainsi dire, des ruines de l'antique sanctuaire, dans ce long espace de temps, comme la tige d'une plante qui fleurit tout à coup, sous le règne de Louis XIII, avec un épanouissement extraordinaire.

Dans la narration des événements qui eurent lieu alors, je développerai les notes que j'ai prises, sans me départir jamais de la vérité historique.

Je serai court cependant, afin de me restreindre aux bornes qui je me suis prescrites.

***

L'année 1623, un laboureur de la Bretagne, homme simple et droit, pieux serviteur de la bonne sainte Anne, fut environné de prodiges : tantôt il voyait un flambeau éclatant, tenu par une main mystérieuse, tantôt il entendait des concerts angéliques, et d'autres fois c'était, quoiqu'il n'y eût personne, comme le bruit de la marche d'une grande multitude.

Un soir qu'il ramenait ses troupeaux des champs, il aperçut, près d'une fontaine, " une " dame, pleine de majesté, vêtue d'une robe plus " blanche que la neige. "

Effrayé, le bon laboureur prit la fuite.

Quelques jours après, la dame de la fontaine s'offrit encore à sa vue, et réitèra plusieurs fois ses visites.

" Debout sur un nuage, un flambeau à la main, elle se tenait devant lui, majestueuse et douce, enveloppée dans les plis de son vêtement lumineux. " (1).

(1) *Acta sanctorum*, T. VI, p. 249.

Le 25 juillet 1624, il marchait, récitant son chapelet, lorsque rendu à une croix plantée sur le bord du chemin, la dame l'appelle par son nom.

Nicolazic continue sa prière et poursuit sa route. La dame le précède jusqu'à sa demeure, et s'élève dans les airs.

Peu de temps après, tenant de nouveau son chapelet, il entendit une voix lui demander s'il ne savait pas qu'il y avait eu autrefois une chapelle dans le Bocenno (nom du champ où se trouvait l'antique chapelle) ; puis sans attendre sa réponse, la dame se présente à lui, étincelante de clarté. Nicolazic tremble en la regardant. Elle lui adresse ces paroles dans la langage du pays : " Ives Nicolazic, ne craignez point :

Je suis Anne, mère de Marie ;

" Dites à votre recteur que, dans la pièce de terre, appelée le Bocenno, il y a eu autrefois, même avant qu'il y eût aucun village, une chapelle dédiée en mon nom. C'était la première de tout le pays ; il y a 924 ans et six mois qu'elle a été ruinée. Je désire qu'elle soit rebâtie au plus tôt et que vous en preniez soin. Dieu veut que j'y sois honorée. "

L'Apparition s'évanouit, laissant l'âme de Nicolazic inondée d'une joie ineffable.

Cependant il attend six semaines avant d'obéir aux ordres de sainte Anne. Mille craintes assiégeaient son esprit. Ajouterait-on foi à ses paroles ? N'allait-il pas être éconduit ? Enfin il se décide et va trouver le recteur, messire Sylvestre Rodüez.

Les appréhensions de Nicolazic n'étaient pas sans fondement; car le recteur écouta très mal ses confidences, et lui défendit expressément de croire à ces *rêveries.*

Le premier lundi de mars 1625, sainte Anne se manifesta à lui, et " elle lui recommanda de re-" tourner voir son recteur et de lui dire, de sa " part, qu'elle voulait qu'on bâtit une chapelle en " son honneur, dans l'endroit où il y en avait une " autrefois... Elle ajouta qu'à l'avenir, lui et " les autres auraient des marques assurées qui les " induiraient à croire la vérité de ce qu'il avait vu " et entendu. Une lumière du ciel, ajoutait " sainte Anne, lui ferait découvrir son ancienne " image, dans l'endroit du champ qui lui serait " indiqué. Elle lui enjoignit, en outre, d'en par-" ler à quelques gens de bien. " (1).

Et lui inspirant au cœur une grande force, dès le lendemain il retourne chez le recteur.

Mais celui-ci:... (2) "Si vous continuez, dit-il, à y croire (*à ces imaginations*), je vous défendrai l'entrée de l'église et l'usage des sacrements; et si vous venez à mourir en cet état, je ne vous laisserai point enterrer en terre sainte... Les révélations ne se font point à des gens de votre sorte, mais à des personnes savantes et saintes. Ne me parlez plus de chapelle... Jamais je ne consentirai. "

En face d'un refus si péremptoire, Nicolazic ne répliqua aucun mot, et déposa tout entre les mains de Dieu.

(1) *Grandeurs de sainte Anne*, p. 199.

(2) Je marque par de petits points les mots que je passe.

Cependant sainte Anne n'abandonnait pas son serviteur, et elle venait souvent le consoler. S'enhardissant par tant de bontés, il lui dit un jour:

— Faites donc un miracle, ma bonne maîtresse, pour que tout le monde sache votre volonté!

— Allez, lui dit-elle; confiez-vous en Dieu et en moi: vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence de monde qui viendra m'honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous.

Par les contrariétés qu'il subissait, Nicolazic était mis à l'épreuve, et le moment étant venu que l'état de son âme plus parfait lui méritât une plus grande grâce, la dame lui dit un jour:

— Ives Nicolazic, appelez vos voisins......, menez-les avec vous... Vous trouverez l'image qui vous mettra à couvert des risées du monde; il connaîtra enfin la vérité de ce que je vous ai promis.

Il court chercher des parents et amis, et tous voient un flambeau, qui brille et qui marche devant eux, s'arrêter au-dessus d'un coin du champ du Bocenno, monter et descendre par trois fois, puis sembler pénétrer dans la terre.

Nicolazic allume un cierge bénit de la Chandeleur; et aussitôt lui et ses compagnons creusent le champ, à l'endroit indiqué par la mystérieuse lumière et, chose admirable! ils découvrent la statue, comme sainte Anne l'avait promis. Elle avait trois pieds de haut.

Le lendemain, ils rapportent à Messire Rodüez ce qui est arrivé. Mais le recteur, persistant dans ses premières idées, dit à Nicolazic:......
" Ou c'est un conte que vous me faites, par hypo-

crisie, pour paraître homme de bien, ou c'est un piège que le diable vous tend, pour vous ruiner et vous perdre. »

Afin de corroborer le témoignage du bon paysan, sainte Anne avait déjà daigné se montrer, quelque temps auparavant, à des personnes pieuses, qui « virent descendre du ciel une dame majestueuse, « vêtue de blanc, environnée d'une clarté resplen- « dissante, et ayant près d'elle deux flambeaux « allumés. » (1).

Et un soir, une vive clarté jaillit de la statue qui pendant neuf siècles avait été cachée dans les entrailles ténébreuses de la terre, clarté qui se projeta sur tout le champ du Bocenno ; et, en même temps, se fit entendre un bruit de pas, comme celui de la marche d'une grande multitude.

Le peuple était d'autant plus porté à accepter ces révélations qu'il avait toujours cru, d'après une ancienne tradition, qu'une chapelle existait autrefois au lieu où la statue fut découverte. Par respect, jamais le soc de la charrue n'y passait, et on avait coutume de dire à ceux qui labouraient : « Prenez garde à l'endroit de la chapelle ! »

L'esprit dominé par tous les prodiges qui éclataient, la foule accourut se prosterner aux pieds de la statue, et déjà versait d'abondantes aumônes pour la construction d'une chapelle.

Manifestation populaire qui ne fut guère du goût de Messire Rodüez qui envoya dom Thominec, son vicaire, s'y opposer.

Dom Thominec, arrivé sur les lieux, jette par terre d'un coup de pied, par un zèle trop significa-

(1) *Gloire de sainte Anne*, ch. IV.

tif, l'escabeau et le plat qui contient les offrandes; puis, menaçant de la peine de l'excommunication ceux de la paroisse qui étaient présents, il leur commande de se retirer au plus tôt.

***

Si le recteur de Pluneret et son vicaire se montraient d'une fermeté poussée jusqu'à l'excès pour arrêter les progrès de ce qu'ils s'imaginaient être une dangereuse superstition, il n'en était pas de même de l'évêque du diocèse, Mgr de Rosmadec, non plus que des capucins de Vannes et d'autres personnes très en vue dans la société.

Ceux-ci intervinrent, et firent subir plusieurs interrogatoires à Nicolazic; et, n'ayant rien trouvé dans ses paroles de contraire à l'Evangile ni aux Canons, ils furent unanimes, après avoir mûrement réfléchi devant Dieu, à résoudre que non seulement ils pouvaient permettre, mais qu'ils devaient même encourager l'édification d'une chapelle pour entretenir la dévotion des pèlerins, en un lieu où ils affluaient de toutes parts.

Parmi les défenseurs de Nicolazic, se distinguait le Père Ambroise, capucin. Lui opposait-on l'ignorance du laboureur, il répondait que Jésus avait choisi de pauvres pêcheurs pour changer la face du monde. Voulait-on le faire passer pour un fou, il rappelait sa conduite exemplaire, ses ferventes prières, ses communions fréquentes. Un conseiller au Parlement s'étant permis de blâmer des pèlerins qui venaient de très loin: "Si vous aviez été conseiller d'Etat des Trois Rois, lui

dit-il, vous les eussiez dissuadés de quitter leur pays pour aller adorer l'enfant Jésus dans l'étable de Bethléem..."

Il est étonnant, au premier abord, que sainte Anne envoyât si souvent Nicolazic consulter son recteur; mais par là, elle éprouvait son obéissance. De plus, l'opposition du recteur rendait l'œuvre qu'elle inaugurait moins suspecte aux incrédules: par la contradiction même, elle se fortifierait, et dépourvue, pendant des années, de moyens humains, elle n'en paraîtrait que plus divine.

Et Dieu tient aussi la haute main sur ses entreprises, et il lui est facile de mettre à la raison ceux qui veulent les empêcher, quelque position qu'ils occupent.

Deux jours, en effet, après son équipée sur l'escabelle aux aumônes, dom Thominec ressent au bras un mal inconnu qui le conduit à la tombe, au bout de trois ans. Il meurt en regrettant sa faute.

Et trois semaines s'étaient écoulées depuis son fameux ordre au vicaire, que Messire Rodüez est frappé à son tour. Il s'écrie soudain, au milieu de la nuit, qu'on l'assassine, qu'on le broie.

On accourt, il n'y a personne, si ce n'est lui. Mais on le trouve perclus des deux bras; de sorte qu'il ne pouvait s'en servir et qu'il fallait lui donner à manger comme à un petit enfant.

Néanmoins, malgré son châtiment et celui de dom Thominec, il continuait de lutter contre la dévotion naissante, jusqu'à ce qu'ennuyé de sa pénible maladie, et sur les remontrances charitables d'un de ses amis, il consentit à essayer une neuvaine aux pieds de la statue. Pour ne pas être vu,

il s'y rendait la nuit; mais à mesure qu'il priait, sa rigide incrédulité se courbait et, à sa dernière visite, s'étant fait laver les mains et les bras dans la fontaine, il en sortit complètement guéri.

Alors ce fut un changement radical aussi dans son esprit; car, transporté de joie et de reconnaissance, il se hâte d'aller, dès le matin, auprès de la statue où les pèlerins étaient déjà rassemblés, et il déclare hautement devant tout le monde qu'il croit maintenant aux révélations de Nicolazic, à qui il demande humblement pardon, et il annonce que ce sera lui qui célébrera la première messe en ce lieu béni.

On pourrait citer d'autres cas étranges, où des personnes, s'étant moquées de l'établissement du pèlerinage, reçurent divers châtiments qui les obligèrent à rentrer en eux-mêmes.

Enfin tous les obstacles furent écartés, et on résolut de bâtir la chapelle à l'endroit où il y en avait eu une autrefois, et où la statue fut découverte. On fixa à la date du 26 juillet, fête de sainte Anne, la pose de la première pierre.

En attendant, un sculpteur d'Auray retoucha la statue; et des fragments ayant été déposés dans l'eau, cette eau, par la vertu qui lui fut communiquée, guérit plusieurs malades qui en burent avec respect. C'était le prélude des miracles qui devaient s'accomplir bientôt devant la statue.

La fête de sainte Anne fut magnifique: trente mille pèlerins se réunirent pour la cérémonie de la pose de la première pierre, et le recteur de Pluneret, selon sa promesse, offrit le premier le saint sacrifice, sur un autel provisoire.

Cette affluence de monde commence la série de ces pèlerinages extraordinaires qui se renouvellent chaque année à la gloire de sainte Anne.

L'Apparition a triomphé, et pour faire naître ces chrétiennes pérégrinations, elle se servit d'un instrument, au point de vue humain, bien fragile, puisque c'est un simple laboureur, ne sachant ni lire, ni écrire, et ne parlant que le patois de son pays. D'un autre côté, on voit un prêtre qui, au lieu de le seconder, ne cesse de le rebuter. Mais sainte Anne pourra faire tout plier à ses desseins, et ce prêtre récalcitrant, ce sera lui qui célébrera, avec empressement et bonheur, en face de la statue miraculeuse, qu'il avait longtemps rejetée, la première des messes innombrables qui se diront, dans la suite des siècles, en un endroit devenu fameux sous le nom de Sainte-Anne d'Auray.

On préposa au service de la chapelle des religieux du Mont-Carmel.

IV

Lorsque le bruit des événements de Keranna eut dépassé les limites de la Bretagne, Louis XIII et Anne d'Autriche, souverains de la France, s'empressèrent de se recommander aux prières des pèlerins, et le roi envoya en Bretagne une relique de sainte Anne, apportée de Jérusalem par les guerriers de la sixième croisade, relique dont la translation, depuis Paris, fut signalée par des prodiges.

En Bretagne, on se forme en procession pour la recevoir. On la porte triomphalement, et elle s'a-

vance, parmi les soldats en armes, aux détonations de la mousqueterie, au roulement des tambours, au son des cloches, des trompettes et des hautbois. Les bannières des paroisses flottent dans l'air, et l'heureux Nicolazic tient en main la grande bannière de sainte Anne. Les cantiques et les prières ne cessent de retentir tout le long de lignes immenses.

La fête fut vraiment digne du présent royal, dont les habitants de Keranna ou plutôt de la Bretagne tout entière devenaient les heureux dépositaires.

***

Le 22 septembre 1638, le pape donna une grande marque d'approbation aux pèlerinages de Keranna, en y expédiant la bulle d'érection de la confrérie de Sainte-Anne. Dans le livre d'or de cette confrérie, les noms les plus illustres se lisent à côté des plus humbles: évêques, rois, reines, grands seigneurs, magistrats, s'honoraient d'en faire partie.

Ces hauts personnages reconnaissaient, en s'humiliant, la faiblesse de la nature humaine, et demandaient au siège apostolique d'enrichir la confrérie d'indulgences.

Toutes ces attentions des sommités du monde chrétien, prodiguées à la chapelle d'Auray, y faisaient affluer un nombre plus considérable de pèlerins. Aux solennités de la Pentecôte, on y voyvait réunies jusqu'à 80,000 personnes, et encore davantage, à la fête de sainte Anne. On y arri-

vait de très loin, et cela peut surprendre en un temps où les chemins de fer n'existaient pas.

La multitude couvrait les champs et, ne trouvant pas, pour la plupart, d'abri suffisant où se loger, reposait, la nuit, dehors, les femmes au centre, et les hommes tout autour, en très bel ordre, comme les anciens Celtes aux époques de leurs migrations.

Et ces pèlerinages, par le soin des évêques, des prêtres et des moines, avaient lieu avec une pompe extraordinaire.

***

Les habitants de la Bretagne aiment à chanter. A Quiberon, où j'ai séjourné quelque temps, je voyais passer des troupes d'hommes, marchant à la militaire et faisant résonner les airs de mélodieux refrains.

Et quand ils vont en pèlerinage, les Bretons chantent des cantiques et prient ensemble, excitant dans leur cœur le feu sacré de la piété et veillant à ne pas le laisser éteindre.

Et ils s'intéressent ainsi d'autant plus à ces manifestations religieuses.

***

Le 13 mai 1645, vingt ans après la découverte de la statue miraculeuse, Nicolazic, dans la plénitude du contentement et de la joie, partait de ce monde. Ayant reçu, avec de grands sentiments

de piété, le Viatique et l'Extrême-Onction, il expirait parmi les rayonnements de l'apparition de la sainte Vierge et de sainte Anne qui venaient, à cet instant suprême, chercher l'âme de leur bon serviteur pour la transporter dans les cieux.

Il laissait un fils qui fut ordonné prêtre et qui se dévoua aux missions des Jésuites.

***

Ce laboureur, que l'on considère comme le saint Isidore de la Bretagne, ne savait, ainsi que je l'ai dit, ni lire ni écrire. Cela ne l'a pas empêché, néanmoins, d'être un homme droit, honnête, poli, et très instruit dans les choses de la foi et les règles de la conduite chrétienne.

Bien différentes furent la vie et la mort de ce personnage qui, un siècle plus tard, devait tant faire par ses écrits pour pervertir la France. Celui-ci connaissait les sciences de son temps et les lettres humaines; mais, aux regards de Dieu et des anges, il était bien inférieur en vertu et en science véritable au pauvre laboureur de la Bretagne: et ce chef d'impiété, Voltaire, pour le nommer par son nom, après avoir traîné ses misérables jours sur un chemin couvert d'épines où, croyant cueillir des roses, il déchirait et ensanglantait ses membres, tombera au bout de sa longue carrière octogénaire dans l'abîme de la mort, comme un damné, la rage et le désespoir au cœur.

Quant à Nicolazic, dans la voie de la simplicité chrétienne, qui est cependant plus élevée que toutes les sublimités de la terre, il trouve une vie heureuse, terminée par une bonne et sainte mort.

***

Le pèlerinage de Sainte-Anne d'Auray, fondé sur ses révélations, contribua à préserver les habitants de la Bretagne du calvinisme et de l'incrédulité, et lorsque le gouvernement révolutionnaire donnera l'ordre de détruire leurs autels, eux et les Vendéens oseront engager avec des armées, victorieuses de l'Europe, cette guerre terrible, que le plus grand génie militaire qui fut peut-être jamais a appelé " une guerre de géants. "

V

Parmi les plus illustres pèlerins de Sainte-Anne d'Auray, je mentionnerai, après Nicolazic, le marquis Pierre le Gouvello de Keriolet.

J'avais déjà entendu parler de lui par le très regretté M. Martineau, P. S. S., un jour qu'il prêchait, selon sa puissante éloquence, dans la chaire de Notre-Dame de Montréal.

Et, un autre jour, me trouvant à la bibliothèque de l'Union Catholique, au Gésu, à Montréal, je mis la main, par hasard, sur un livre intitulé *Le grand pécheur converti.* En ma qualité d'abonné, j'emportai ce livre dont la lecture m'intéressa beaucoup; c'était la vie de Keriolet.

Je fus donc un peu surpris, ne m'y attendant pas, de voir sa statue orner avec celle de Nicolazic la façade de la basilique de Sainte-Anne, et d'apprendre que son corps reposait sous le palier de l'autel d'une des chapelles qui s'y trouvent.

Plusieurs n'ignorent pas, dans l'existence de cet

homme, ces moments qu'on n'aurait jamais pu imaginer, où il osa décharger contre le ciel des coups de pistolet de ce que la foudre grondait au-dessus de sa tête.

Je conseillerais de lire l'histoire de sa vie, vraiment curieuse et extraordinaire. Sa conversion, qui arriva lors des exorcismes des Ursulines de Loudun, " est un phénomène dans l'ordre de la grâce. " Etonné des hurlements et des contorsions des possédées qui lui offraient l'image des tourments et du désespoir des démons, confondu des révélations qu'elles faisaient sur ses fautes les plus cachées, et effrayé de leurs menaces, il trembla d'aller dans cet enfer dont la porte semblait s'ouvrir devant lui. Immédiatement il se résout à changer de conduite, demande sincèrement pardon à Dieu, accomplit une pénitence héroïque et devient un grand saint.

Je citerai ensuite Henriette de France, reine d'Angleterre, qui fit le pèlerinage de Bretagne, en 1644. Bossuet l'a célébrée, dans ses oraisons funèbres, ainsi que sa fille, cette jeune princesse, aux obsèques de laquelle il prononça ces mots devenus fameux dans les fastes de l'éloquence : " O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Madame se meurt ! Madame est morte ! "

Je signalerai aussi la duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI et la duchesse de Berry. Mais je n'en finirais pas si je voulais nommer toutes les personnes dont Sainte-Anne d'Auray reçut la visite.

Qu'il me suffise de désigner, de nos temps, Montalembert, Louis Veuillot, et ces chevaleresques soldats du Sacré-Cœur: le général de Cathelineau, le général de Sonis et le général de Charette,—ce dernier, une de nos meilleures connaissances, à qui plusieurs d'entre nous ont eu l'honneur de serrer la main, lors de son voyage au Canada.

Que je ne taise pas cependant des corps d'armée tout entiers, tels que les zouaves pontificaux (volontaires de l'Ouest), et les marins de Vannes.

***

C'est notre mère à tous, mort ou vivant, dit-on,
A Sainte-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

Rien ne justifie ces vers d'un poète de la Bretagne comme l'immense multitude accourue à Sainte-Anne, certains jours de l'année.

Riches et pauvres, hommes et femmes, entreprennent à pied un trajet de 40 à 50 lieues et, aussitôt arrivés, ils se mettent à faire à genoux le tour de la basilique.

Parmi cette foule, il n'est pas rare de rencontrer des personnes de différents pays de l'Europe et de l'Amérique; et l'étranger regarde avec étonnement ces Bretons, aux pittoresques costumes, parlant encore la vieille langue celtique.

Lorsque la messe se célèbre à l'autel de la Scala-Sancta, tout ce monde est rassemblé dans le champ de l'Epine, et on a sous les yeux un spectacle indicible.

Dans son langage naïf, l'habitant de la Bretagne annonce qu'il va au *Pardon,* quand il fait un pèlerinage. Pour lui, en effet, qui est plein de foi, les lieux de pèlerinage sont des réservoirs de grâces, où il puise l'abondance des miséricordes divines, y trouvant, avec la santé de l'âme, souvent celle du corps. Il reprend ensuite plus ardemment le chemin de la vie chrétienne, sans jamais se lasser de cueillir des fruits de salut, de bonheur et de gloire pour l'éternité.

***

Entre les solennités qui attirèrent à Sainte-Anne d'Auray un plus grand nombre de pèlerins, j'indiquerai celle qui eut lieu, le 30 septembre 1868, à l'occasion du couronnement de la statue de sainte Anne. Elle se prolongea pendant huit jours; six évêques, plus de mille prêtres, des représentants de la magistrature et de l'armée, des députés, etc., étaient présents. Mgr Freppel, évêque d'Angers, alors doyen de Sainte-Geneviève, et professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne, y prononça un remarquable discours, que j'ai pu me procurer, et je cède à l'envie d'en présenter quelques extraits, d'abord celui-ci où il dépeint la sainteté de sainte Anne, la patronne de la Bretagne et du Canada, d'une manière si profonde et si vraie:

“ Il s'agit d'honorer en elle, par un acte symbolique, ce qu'il y a de plus digne d'honneur parmi les hommes..., ce qui est plus haut que le génie,

la science et la souveraineté, ce qui dépasse en véritable éclat toutes les magnificences de la terre... : la vertu et la sainteté.

" Et quelle sainteté! Une sainteté qui touche de près aux fondements mêmes du christianisme; une sainteté d'où a surgi, comme de sa racine, la tige glorieuse sur laquelle s'est épanouie la fleur de l'éternité; une sainteté qui a resplendi comme le crépuscule de l'ancienne loi et l'aurore de la loi nouvelle; une sainteté qui apparaît entre le Sinaï et le Calvaire, dernier reflet de l'un, premier rayon de l'autre; une sainteté qui résume la Bible, qui annonce l'Evangile, la sainteté d'Anne, mère de la Vierge immaculée, mère de celle qui sera la mère de Dieu. "

Je reproduirai les mots suivants, qui peuvent aussi s'adresser aux familles canadiennes.

" Il (Dieu) a voulu que l'image de la matrone de Juda demeurât suspendue sur vos têtes, comme le symbole et le modèle des vertus domestiques, comme l'idéal de l'épouse et de la mère, afin qu'à l'exemple de celle qui eut pour époux un saint, qui eut pour fille la reine de tous les saints, vous conserviez au foyer de vos familles la soumission de la piété filiale, le respect de l'autorité paternelle, la pureté de l'union conjugale, toutes ces choses qui font la force, l'honneur et la félicité d'un peuple. "

En traitant de pèlerinages, il faut que je laisse ici, quelques instants encore, la parole à Mgr Freppel:

" Toutes les générations qui se sont succédé dans ce sanctuaire trois fois béni, avant comme

après Nicolazic et Keriolet, y ont laissé quelque chose d'elles-mêmes, de leurs prières, de leurs larmes, de leurs pénitences, de leurs austérités ; et le surplus de ces œuvres de foi, où surabondait la charité, y a formé à la longue un capital inestimable, un vaste réservoir de mérites qui se déverse sur la Bretagne, suivant que le souffle de l'Esprit-Saint en distribue les richesses d'une extrémité à l'autre...........

" Quand vous venez en pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, savez-vous bien, mes frères, quelle est la signification et la haute portée de cet acte ? Par là vous affirmez le christianisme tout entier. En vous prosternant sur les dalles de ce temple et devant l'image de votre sainte patronne, vous affirmez hautement l'existence de l'ordre surnaturel, la toute-puissance de Dieu et son absolue indépendance, la vertu infinie du sang de son Fils, la prérogative suréminente de la Vierge-Mère, les rapports de l'Eglise du temps avec l'Eglise de l'éternité, la communion des saints, la solidarité des actes et la réversibilité des mérites, tout ce merveilleux enchaînement de doctrines qui occupe le sommet dans les croyances du genre humain. Vous faites l'acte de foi le plus élevé et le plus raisonnable que l'on puisse concevoir, un acte qui honore votre intelligence autant que votre cœur.

" Et maintenant, que l'incrédule tourne en dérision une pratique dont le sens lui échappe, un acte à la hauteur duquel il ne sait pas s'élever : que vous importe, à vous, son rire et ses négations ? Laissez-lui ses doutes et ses obscurités, ses horizons étroits, ses aspirations limitées à la terre, son

esprit qui s'emprisonne dans le temps, son cœur vide de Dieu, son âme fermée à l'espérance, sa vie sombre et désolée, qui s'éteindra dans d'inutiles regrets. Pour vous, qui avez le regard plus ferme, et devant qui se déroulent des perspectives plus vastes, gardez votre foi..... "

Je termine ces citations par le passage qui suit, et qui me rappelle quelque chose d'analogue d'un discours de M. Rameau de Saint-Père, cet ami si sincère des Canadiens-Français, à une séance du Cercle Catholique de Montréal:

" N'empruntez à la civilisation moderne que ce qu'elle a de bon, et repoussez énergiquement tout ce que le torrent des nouveautés peut charrier avec lui d'éléments impurs. Ne vous laissez pas envahir par le luxe et par l'abus des jouissances matérielles; gardez vos fortes convictions, vos mœurs simples, vos habitudes mâles et austères..... "

***

La guerre de 1870 finie, une belle cérémonie eut lieu pour remercier sainte Anne, cette sainte tutélaire, d'avoir préservé le sol de la Bretagne de l'invasion prussienne. On y voyait réunis tous les évêques de la Bretagne.

La fête de la dédicace de la basilique (8 août 1877) se fit aussi avec une pompe extraordinaire. Sept évêques consacrèrent sept autels en même temps.

Le 14 septembre 1886, autre fête grandiose, à l'occasion du transfert à Sainte-Anne de la *Croix de Jérusalem*. La Croix de Jérusalem est une de

ces croix que les pèlerins de pénitence en terre sainte ont coutume d'emporter avec eux.

On reçut, à Auray, cette croix bénie en procession, et ceux qui la prirent sur leurs épaules marchèrent pieds nus. Les pèlerins, tenant des milliers de cierges allumés, offraient, le soir, autour de la Scala Sancta, le spectacle mouvant d'un océan de flammes.

Le lendemain, après la célébration du saint sacrifice, l'évêque de Vannes s'adressant du haut de la Scala-Sancta à la foule innombrable: " Jurez-vous, " dit-il, en faisant allusion à la croix, " de garder fidèlement ce dépôt sacré? Jurez-vous de le défendre coûte que coûte?..." Et l'émotion fut au comble quand l'auditoire, tout d'une voix qui formait une clameur immense, répondit: " Nous le jurons! ".

Cet instrument de notre rédemption, planté dans la cour du cloître, est environné des stations du Chemin de la Croix. Tout imprégné des souvenirs de la voie douloureuse de Jérusalem, il nous semble, lorsque nous prions à ses pieds, être transportés à travers l'espace au lieu même de la passion de Notre-Seigneur.

Enfin, tout dernièrement, trois jours, 25, 26, 27 juillet de l'année 1890, furent consacrés à célébrer l'acquisition que la basilique faisait d'une partie importante du crâne de sainte Anne; on répéta, en ces jours, toutes les splendeurs des fêtes, qui étaient arrivées lors de la translation de la relique offerte par Louis XIII, en 1639.

Les pèlerins vinrent baiser avec respect cette relique précieuse. N'est-ce pas un privilège ines-

timable d'approcher ainsi de la grande sainte Anne, aïeule de Jésus-Christ? Et lorsqu'au dernier jour, en face du ciel et de la terre, il nous faudra rendre compte au souverain juge des vivants et des morts, dans notre tremblement d'effroi, ne luira-t-il pas tout à coup sur nos âmes un rayon d'espérance, à la vue de la glorieuse sainte Anne, ressuscitée comme nous? Ayant touché, de nos lèvres, sa tête sacrée, quand ses restes vénérés étaient sur la terre, nous souvenant lui avoir donné ce témoignage d'affection filiale, la crainte et le trouble ne feront-ils point place, en nos cœurs, au calme et à la confiance? Après l'avoir reconnue ici-bas pour notre grand'mère en Jésus-Christ, ne nous tendra-t-elle pas là-haut, comme à ses petits-fils, une main secourable?

Et pour obtenir une faveur si insigne, serait-ce trop d'accourir du bout de l'univers?

Le culte de sainte Anne se consolide de plus en plus par ces cérémonies qui se renouvellent tous les ans.

Partageant l'année à époques fixes, et soulevant d'immenses multitudes, elles n'empêchent pas néanmoins d'autres pèlerinages nombreux comme ceux, par exemple, des cercles catholiques et des conférences de Saint-Vincent de Paul.

Le Saint-Siège, frappé de ce mouvement incessant des populations, s'était empressé de donner, dès le 7 mars 1872, une plus grande consécration à l'œuvre fondée sur les révélations de Nicolazic, en élevant la confrérie de Sainte-Anne au rang d'archiconfrérie.

La dévotion à sainte Anne, passant les bornes

de la France, est devenue populaire aussi à l'étranger; et si, par de là les mers, le Canada se glorifie de Sainte-Anne de Beaupré, l'île de Ceylan, à l'autre extrémité du globe, contemple plusieurs églises bâties sur son sein en l'honneur de la mère de celle qui est l'Immaculée-Conception, deux desquelles surtout sont des endroits de pèlerinage très renommés. C'est par quarantaine de mille qu'on y va: foules composées de catholiques, de protestants, de boudhistes, d'Indous païens et mahométans, dont la physionomie, il faut l'avouer, ne ressemble pas, à beaucoup près, à la nôtre: un grand nombre, attirés par les prodiges qu'opère la bonne sainte Anne, accourent des parties les plus reculées de l'Indoustan, et les zélés missionnaires, dans ces régions, malheureusement encore au pouvoir de Satan, savent organiser des fêtes touchantes qui attendrissent le cœur de ces gens, si dissemblables de mœurs, de croyances et de langage.

Eh bien! ne s'est-elle pas accomplie la promesse de sainte Anne, cette promesse qu'elle faisait lorsque Nicolazic, dans les commencements, lui demandait un miracle pour confirmer aux yeux de tous la vérité de sa mission?

— Allez, lui avait-elle dit; confiez-vous en Dieu et en moi: vous en verrez bientôt en abondance, et l'affluence de monde qui viendra m'honorer en ce lieu sera le plus grand miracle de tous.

Et ces flambeaux qui l'éblouissaient, et ces voix angéliques qui le ravisssaient, et ce bruit de pas qui l'étonnait, n'ont-ils pas présagé la marche des processions, les chants des pèlerins, l'illumination

des fêtes, et ces multiples cierges qui rendent, du matin au soir, toutes brillantes, les statues miraculeuses de Ste Anne?

Et l'extension du culte de la Thaumaturge aux deux hémisphères, où s'établissent des centres de pèlerinage très fréquentés, à l'exemple de celui de la Bretagne, n'ajoute-t-elle pas un surcroît d'autorité aux paroles de l'Apparition, en multipliant ce " plus grand miracle de tous? "

***

J'ai déjà mentionné qu'auprès de la basilique de Sainte-Anne d'Auray se trouve un ancien cloître de Carmes.

Ces religieux s'étaient fixés à Keranna, dès l'origine du Pèlerinage. On leur accorda des propriétés qu'ils firent bientôt valoir et qui, en procurant un beau revenu, servirent à l'entretien des infortunés et à diverses bonnes œuvres. Ils vivaient pauvrement, et leur travail enrichissait les autres.

Mais, en 1792, la Révolution, sans égard pour leur vie si utile, les chassa des lieux qu'ils avaient sanctifiés de leurs prières, édifiés de leurs prédications, étonnés de leurs vertus et de leurs austérités, et fécondés de leurs sueurs.

Le petit Séminaire où, à l'ombre du clocher de Sainte-Anne, près de 400 élèves reçoivent une très excellente éducation, fut bâti en 1815. C'est dans ses salles que se tinrent, il y a quelque temps, les séances d'un congrès catholique, pendant lesquelles évêques, prêtres, laïques, traitèrent les questions sociales les plus ardues, et les déroulant jusque

dans leurs derniers replis, démontrèrent, d'une manière pratique en même temps que parfaite, que la religion seule peut fournir une base solide aux entreprises projetées pour le bien-être des nations comme des individus.

VI

En ces jours d'automne, que la nuit vient si promptement envahir, l'obscurité me surprit lorsque je revenais d'une promenade aux environs de Sainte-Anne d'Auray. Le chemin par où je passais, donnait à travers un bois épais, et je me représentai vivement les multiples et éblouissantes apparitions de la sainte. On pourrait alors éprouver ce quelque chose d'indéfinissable, cette religieuse horreur, qui saisit le bon Nicelazic lui-même la première fois que les célestes visions frappèrent ses yeux.

J'étais pénétré de crainte, et il me semblait que si pareils prodiges m'arrivaient, j'en ressentirais un choc capable de me faire mourir.

Hélas! à la clarté de ces manifestations, nous découvrons mieux notre état intérieur; a mesure qu'elles brillent, nous voyons plus d'iniquités en nos âmes, et nous n'osons plus nous considérer, tellement nous devenons monstrueux à nos propres regards.

Mais que sera-ce, à la fin de la vie, quand nous tomberons en plein monde surnaturel, si quelques rayons qui en proviennent nous inspirent déjà tant d'effroi!

Puis la pensée des personnes que j'ai connues,

et qui sont maintenant dans le séjour mystérieux du trépas, s'offrait à mon esprit; leurs ombres me paraîssaient surgir du milieu des ténèbres, et moi, qui ai naturellement peur des morts, alors autant que possible je hâtais le pas et chassais toutes ces idées.

Cependant, une autre fois, m'étant aventuré dans les mêmes lieux, la frayeur, le soir, ne vint pas m'assaillir.

La réminiscence des divines clartés me réjouissait plutôt; elle rendait même resplendissantes les ombres des morts, évoquées par l'imagination, et les montrait douces et bénévoles. On a confiance, en effet, lorsqu'on a rassuré sa conscience aux pieds de la statue vénérée de la bonne sainte Anne, que cette mère de la mère de miséricorde ne voudra pas nous causer une terreur qui pourrait être fatale, et il nous semble entendre cette voix qui alla si doucement aux oreilles de Nicolazic: *Ne craignez point.* Et malgré nos péchés et nos misères, cette parole effective opère en nous la quiétude et la paix.

***

Et maintenant, cette Apparition, la voilà fixée dans les airs en une grande statue, au sommet de la flèche de la basilique; et sous les rayons du soleil, le jour, de la lune et des étoiles, la nuit, les clartés qui jaillissent de l'or qui la couvre figurent celles dont la vision étincelait, et de loin, de très loin, elle annonce à tous les villages et paroisses d'alentour le grand événement des siècles passés.

8

Et elle a, certes, produit des fruits merveilleux l'antique Apparition ! Remuant la statue, ensevelie depuis neuf siècles dans les entrailles de la terre, elle l'a fait germer ainsi que le grain de sénevé de l'Evangile. Sur cette statue pousse d'abord une simple cabane de genêts, puis une chapelle qui s'épanouit en la splendide église dont j'ai esquissé la description, et autour de l'église s'étendent, de même que des rameaux, le cloître où les Carmes habitent durant 120 ans, le petit Séminaire diocésain, les monuments de la Fontaine et de la Scala-Sancta, et d'autres édifices religieux.

Mais l'œuvre principalement voulue de sainte Anne, et sur laquelle se greffent les autres, ce sont les pèlerinages qui ont fait venir à Keranna toute la Bretagne, une bonne partie de la France, et des représentants de divers pays étrangers, pèlerinages qui, refluant de Keranna jusqu'aux extrémités du monde, enfoncent profondément leurs racines, au Canada, par exemple, et dans l'île de Ceylan, comme je l'ai dit précédemment.

***

Les pèlerinages peuvent être comptés parmi les meilleurs moyens de conserver et de propager la foi. Ceux qui les entreprennent se proposent ordinairement d'obtenir quelque faveur spéciale du ciel ; pour cela, ils prient avec plus d'instance, et l'exemple mutuel de piété qu'ils se donnent fait fouler davantage aux pieds le respect humain. On trouve une occasion favorable de retremper nos

âmes dans les sacrements de pénitence et d'eucharistie, et le spectacle de multitudes qui s'approchent de la sainte table nous invite à nous nourrir fréquemment du pain de vie. De cette façon, les pèlerinages servent beaucoup à l'édification chrétienne.

D'autres pèlerinages que ceux de sainte Anne, les pèlerinages, par exemple, de Paray-le-Monial, de Montmartre, de la Salette, de Lourdes, de Jérusalem, ont aussi pris un accroissement incroyable.

Tous ont porté les plus formidables coups à l'hydre janséniste, qui étouffait le catholicisme dans ses orbes funestes.

Dire que le jansénisme eut pour défenseurs un corps d'hommes, réputés pieux et savants, où combattait, en première ligne, le philosophe Pascal, n'est-ce pas étrange? Mais la raison comme la foi, le temps et l'expérience, ont définitivement attribué gain de cause aux jésuites qui, il faut le reconnaître, furent les plus acharnés adversaires de cette doctrine rigoriste, froide et sèche. Menaçante ainsi qu'une tête de Méduse, elle faisait du Dieu d'amour de nos tabernacles un dieu de terreur et d'épouvante dont elle ne permettait pas d'approcher, et éteignant le feu de la dévotion dans les âmes, en arriva à être le principe, d'une manière indirecte peut-être, si l'on veut, de ce monstrueux déploiement d'irréligion et d'impiété qu'on fut étonné de voir dans le beau royaume de S. Louis.

En retranchant la communion, le jansénisme sapait les fondements mêmes du catholicisme. —

“ Si vous ne mangez pas de ce pain, dit Jésus-Christ, vous n’aurez pas la vie en vous. ” — Sans le pain de vie, en effet, où aboutit le catholicisme, sinon au dépérissement et à la mort?

Mais la bonne sainte Anne et son auguste fille, et le Sacré-Cœur de Jésus, fils de Marie, communiquent l’ébranlement aux pèlerinages d’Auray, de Paray-le-Monial, de Montmartre, de la Salette, de Lourdes, de Jérusalem, etc., pour chasser devant les pas des chrétiens l’énorme et rusé serpent du mal, dont les replis tortueux ont pu faire tomber du ciel la troisième partie des *astres,* et enserrer ici-bas et renverser des colonnes mêmes de l’Eglise.

Nous avons, nous aussi, heureusement de ces pèlerinages qui ravivent continuellement notre foi canadienne si renommée, particulièrement les pèlerinages de Sainte-Anne de Beaupré, comme je l’ai dit, où s’opèrent des miracles indéniables.

***

Je termine en mentionnant quelques localités des environs de Sainte-Anne d’Auray, par exemple: Kerloi, où habitait Pierre le Gouvello de Keriolet; Pluneret, où l’on visite le tombeau de Mgr de Ségur; Carnac, Plouharnel, Locmariaquer, Gav’inis (noms, comme on le voit, bien différents de ceux de nos villages), célèbres par leurs *tumulus,* leurs *dolmens* et *menhirs,* qui remontent aux temps préhistoriques: c’est le Mané-Lud, (montagne de la cendre), le Mane’er Hrouec’h (mon-

tagne de la fée), et d'autres, qui s'alignent à perte de vue.

Sous ces monuments séculaires, on a découvert des objets très curieux, autrefois en usage; et les parois intérieures de plusieurs d'entre eux portent des signes bizarres, dont l'explication attend un nouveau Champollion.

On distingue aussi çà et là des pierres de sacrifice où les druides égorgeaient des victimes humaines.

Il était cruel, parfois, le culte rendu aux faux dieux par nos ancêtres, les Gaulois. Ils allaient jusqu'à brûler vifs des hommes, enfermés dans d'immenses colosses d'osier, qu'ils mettaient en combustion.

Etait-ce un rite importé dans les Gaules par les Phéniciens et les Carthaginois, ces nations commerçantes qui parcouraient la terre et qui adoraient Moloch? Les statues d'airain de cette divinité infernale, après avoir été rougies au feu, engouffraient des victimes humaines dans leurs entrailles dévorantes: les Phéniciens et les Carthaginois y jetaient, aux époques de calamités, de pauvres petits enfants, qui passaient ainsi de la tendresse maternelle à d'abominables souffrances.

Le tumulus le plus remarquable, et qui domine les autres monuments celtiques sur une vaste étendue, porte le nom de Saint-Michel, de l'archange qui précipita des cieux Lucifer et ses hordes rebelles; et aux sacrifices sanglants a succédé le culte aimable et doux en même temps que fort des anges et des saints, de sainte Anne, de la Vierge Marie, tenant dans ses bras l'Enfant Jésus.

Le musée de la ville de Vannes, située à une petite distance de Sainte-Anne d'Auray, offre à notre curiosité la plus riche collection d'antiquités celtiques qu'il y ait en France. Cette ville a le privilège de posséder dans ses murs le tombeau de saint Vincent Ferrier, ce grand apôtre de la Bretagne, dont les solennités y sont des fêtes nationales.

Du côté de l'Atlantique la presqu'île de Quiberon proclame le sinistre combat que les émigrés royalistes et les républicains se livrèrent, en 1795.

Lorsque les débris de l'armée royale, défaite après une résistance désespérée, eurent déposé les armes, à condition qu'on les traiterait en prisonniers de guerre, un arrêt, fulminé par des tyrans, ordonna néanmoins leur massacre général. Il faut avouer cependant, afin d'exonorer de tout blâme les soldats français, qu'aucun d'eux ne voulut se charger de cette inique exécution, et qu'il fallut avoir recours aux étrangers, recrutés dans l'armée républicaine, pour trouver des bourreaux.

Cet odieux massacre s'accomplit, en partie, à Auray, dans un endroit appelé depuis *Champ des Martyrs*. Là, s'élèvent une croix de granit et un monument, sur le frontispice duquel on a gravé ces mots: *Hic ceciderunt!*

Les ossements de ces victimes furent transportés, quelque temps après, à la Chartreuse, non loin de là, et sur les restes de ces héros chrétiens, des mains pieuses et patriotiques ont érigé un mausolée qui est un chef-d'œuvre de l'art.

Lorsque le guide, nous ouvrant l'entrée du caveau, y introduit la pâle lumière de sa lampe, on

aperçoit, avec une poignante émotion, ces ossements entassés, recouverts jadis de chair et de nerfs, que le souffle de la vie emportait, malgré leur pesanteur naturelle, aussi légèrement que la plume, mais que la mort, au commandement d'un pouvoir brutal, a si intempestivement terrassés et dénudés !

OBSEQUES NATIONALES DU GENERAL FAIDHERBE

(1889).

Les obsèques nationales du général Faidherbe, grand-chancelier de la Légion d'honneur, ont été célébrées à l'hôtel des Invalides.

Le jour précédent, une foule considérable, appartenant à toutes les classes de la société, s'était rendue au palais de la Légion d'honneur, où étaient déposés ses restes.

Le péristyle, par où l'on accédait à la chapelle ardente, était tendu de draperies noires, lamées d'argent et ornées de drapeaux. Sur le fronton, se détachait la lettre F. entourée de palmes.

Les visiteurs, défilant en silence devant le catafalque, aux quatre coins duquel montaient la garde des sous-officiers du génie, jetaient quelques gouttes d'eau bénite, et se retiraient.

Le jour des funérailles, des salves de canon se font entendre et les troupes de la garnison de Paris se massent aux abords du palais de la Légion d'honneur.

A midi, au son des tambours et des musiques militaires, commence le défilé. Le cortège passe au milieu d'une foule énorme, couvrant la place du palais Bourbon et stationnant sur tout le parcours.

En tête, marchent la garde républicaine et celle du 1er génie avec leurs musiques, précédant les porteurs de couronnes. Le long du cortège, les

sapeurs du génie, sur deux files, ont l'arme renversée.

Les délégations, qui entourent les couronnes, offrent un aspect très pittoresque: Algériens, Senégalais, y mêlent leurs burnous blancs et leurs vêtements de soie miroitante aux costumes sévères des huissiers.

Quatre chevaux caparaçonnés sont attelés au char funèbre, dont les angles élèvent des trophées de drapeaux. Sur le cercueil s'étend un drapeau tricolore et en arrière tombe le grand cordon de la Légion d'honneur. Des huissiers portent sur des coussins les décorations, le chapeau et l'épée du général.

Puis vient son fils, M. Gaston Faidherbe, parmi les officiers d'ordonnance du défunt.

Les cordons du poêle sont tenus par MM. Barbier de Meynard, de l'Institut, de Freycinet, ministre de la guerre, le général Carrey, de Bellemare, Testelin, sénateur du Nord, l'amiral Duperré et le baron Duperré, préfet maritime de Toulon.

Ensuite s'avancent les membres du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur et les pensionnaires des maisons de la Légion d'honneur, le cordon rouge en sautoir sur la robe noire, M. le général Bruyère, représentant M. le président de la République, et les ministres, suivis d'un grand nombre de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux et de délégations de tous les corps constitués.

On y remarquait le roi nègre Oussman-Gassi, ainsi que les spahis et les tirailleurs sénégalais. La

plupart avaient sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire.

A midi et demi, le cortège arrivait en face de l'hôtel des Invalides, où soixante vétérans étaient rangés, la lance-fanion en main. Le cercueil est transporté, pour le service religieux, dans la chapelle toute drapée de noir et couverte, ici et là, de superbes écussons, rappelant les faits les plus marquants de la vie du héros.

Son Eminence le cardinal Richard, archevêque de Paris, qu'environnent ses grands vicaires, préside la cérémonie, pendant laquelle la maîtrise de Sainte-Clothilde exécute les morceaux suivants: *Kyrie* (Samuel Rousseau), *Adagio* (Beethoven), *Sanctus* (F. Dubois), *Pie Jesu, Agnus* et *Libera* (Samuel Rousseau).

Au dehors, les cloches sonnent le glas et les tambours battent aux champs.

La cérémonie finie, le corps est replacé sur le corbillard que l'on dirige au centre de la cour d'honeur où plusieurs discours sont prononcés à la louange du défunt.

Le cercueil est, après cela, ramené à la grille des Invalides, où les troupes défilent: cuirassiers, dragons, fantassins présentent l'apparence la plus imposante et font passer dans tous les rangs des spectateurs français comme un courant électrique de patriotisme.

Le soir, les restes du général Faidherbe partaient pour Lille, où ils furent déposés à l'hôtel de ville. Les rues étaient tendues de noir. Le cercueil, placé ensuite sur un affût de canon traîné par six chevaux, a été porté, au son de toutes les

cloches de la ville, à l'église Saint-Maurice, patron des guerriers. Là, fut célébré un second service funèbre, présidé par l'archevêque de Cambrai. L'inhumation eut lieu au cimetière de l'Est, où des discours se sont fait encore entendre au milieu d'une assistance distinguée.

***

Une des choses qui frappent le plus dans ces funérailles, qui ont été une manifestation nationale, c'est le côté religieux qui y règne, chez une nation réputée incrédule.

On a vu que les visiteurs de la chapelle ardente, où reposait le corps du général, jetaient de l'eau bénite sur son cercueil; ce qui pouvait paraître superstitieux à plusieurs. Cependant cet acte s'allie au grandiose d'une cérémonie qui confond l'orgueil des esprits forts et les oblige à courber profondément leur front devant les prétendus objets de leur risée.

Des hommes, comme le chancelier de la Légion d'honneur, dont la carrière est parsemée d'actes héroïques, laissent un couronnement de leur vie qui, dès ici-bas, est immortel, et proclame bien haut l'hommage que l'on doit à la religion qu'ils professaient.

Et le respect universel, manifesté au culte divin, en cette circonstance, prouve qu'il y a plus de foi que l'on ne pense communément dans la vieille France.

Le monde a maintenant les yeux ouverts sur ce personnage qui entre dans le domaine de l'histoire.

Son exemple peut relever les courages languissants et faire contre poids aux malheureuses défections de ceux qui ont voulu être enterrés civilement.

***

Il y a néanmoins des voix discordantes parmi le concert d'éloges qui résonne autour de son nom. Quelques-uns lui reprochent qu'après s'être attaché à l'Empire, il a trop accentué la note républicaine. Que ceux-là considèrent ce qu'il a fait pour son pays, et passent outre.

La politique est la grande ennemie de la France. Les choses y sont poussées à l'extrême, et on condamne trop les hommes du moment qu'ils ne sont pas de notre parti.

Quoi qu'il en soit, tous, à part peut-être un petit nombre, le proclament un homme supérieur, un héros.

***

Après avoir servi avec éclat, comme officier subalterne, dans les campagnes d'Algérie, il se rendit remarquable aussi par une sage administration, comme gouverneur, au Sénégal. C'est à lui surtout que la France est redevable de cette dernière colonie. Pour l'acquérir à sa patrie, il s'y est dévoué corps et âme. Il lutta contre une population hostile et un climat meurtrier. Quoique devenu infirme et malade, il ne reculait devant aucune difficulté. S'avançant dans l'intérieur du pays, il établissait des postes ici et là, et s'élançait quelquefois jusqu'à des centaines de lieues de la base d'opération.

Rappelé pour défendre la patrie, en 1870, on le nomma général de l'armée du Nord. Voyant où en était réduite la France, il s'appliqua à cette guerre de ruse à laquelle il était accoutumé dans les solitudes africaines. De cette manière, avec des mobiles à peine organisés, il causa plusieurs échecs aux Allemands, et gagna surtout contre eux les célèbres batailles de Pont-Noyelles et de Bapaume. On le compte parmi ceux qui, comme Chanzy et d'Aurelles de Paladine, jetèrent un tel lustre sur le déclin des armes françaises à cette époque, qu'ils mirent l'ennemi aux abois. Cela ne dura que quelque temps, hélas ! Cependant le peuple français retrouve l'espoir au fond de son cœur à la vue de sa nouvelle armée, et il place en elle une entière confiance, lorsqu'il se souvient que de simples mobiles firent trembler un ennemi vingt fois supérieur en nombre.

Le général Faidherbe, ce soldat des colonies françaises, formé, loin des délices de Capoue, dans de rudes contrées, me donne à penser aux héros de notre histoire qui ont répandu tant de gloire sur le continent américain.

Saluons ce mort qui s'en va, après avoir souffert de longues tortures physiques, dont il avait contracté le germe au service de son pays.

L'HIVER A PARIS

(2 janvier 1890).

Il a neigé dernièrement à Paris. L'air était rempli de gros flocons blancs. Mais peu après avoir touché le sol, ils se résolvaient en eau. J'eus les pieds bientôt tout mouillés, et je regrettai mes caoutchoucs.

C'était curieux de voir les Parisiens, la tête couverte d'un capuchon et les épaules d'une pèlerine, aller, le soir, comme des ombres, à la lumière des réverbères, — courbés sous la neige tombante, dans une attitude de méditation! On aurait dit une ville de moines. Mais " l'habit ne fait pas le moine. "

Cependant ce capuchon, les Parisiens le trouvent élégant; il devient matière de luxe. Lorsque le temps se rassérène, ils le rejettent sur le dos, et ils vont ainsi.

Et à Montréal, et aussi ailleurs au Canada, où nous en aurions tant besoin dans notre hiver, on s'en passe, chose étrange! Quelqu'un pourrait peut-être dire: "*ça l'air habitant!*" Et nous aimons mieux tenir les oreilles dans les mains; on trouve cela, sans doute, plus gracieux.

Le lendemain, je sortais, caoutchoucs aux pieds, quand, à mon grand étonnement, j'aperçois l'asphalte des rues clair et net.

Après un jour de neige et de pluie, il était lavé et essuyé, par la balayeuse, comme un plancher de maison.

***

Dès les premiers jours de décembre, je lisais, dans les journaux de Paris, que la température alors en France était une température sibérienne. Mais chez nous, pour se décider à dire cela, il faut un froid plus vif, et généralement que la neige couvre bien plus que *quelques arpents*.

Un Canadien, par le temps qu'il faisait à Paris, temps sec et beau, marche imperturbable dehors, impassible sous la bise, et tranquille comme dans son élément. Mais de délicats Parisiens, nenni! Ils frémissent, ils grimacent, ils s'empressent sur les boulevards. Pour eux, c'est déjà le froid de la Sibérie!

On doit avouer cependant qu'il n'en est pas ainsi pour beaucoup d'autres personnes, et des travailleurs, des pauvres, et des femmes, des enfants, souvent mal vêtus, nu-tête. Des femmes étaient nu-tête sous les rayons du soleil, l'été, et elles ne craignent point d'aller dehors, nu-tête, l'hiver. Celles-là braveraient aussi vaillamment la rigoureuse saison, au Canada, que, par exemple, nos bonnes commerçantes du marché Bon-Secours de Montréal.

Quelques-unes tiennent des kiosques de journaux où, du matin jusqu'au soir, tard, elles restent sans feu, avec leurs enfants. Si c'était au Canada, pas mieux habillés qu'ils ne sont, ils gèleraient litttéralement.

***

On ne fait pas usage, à Paris, on le sait, de voitures à patins, de *sleighs.* Lorsque la neige y tombe d'aventure, elle ne se maintient pas et, de plus, pour en accélérer la fonte sur les pavés, on y jette du sel.

Toutefois je préférerais notre hiver. Une neige, qui se liquéfie si vite, et de fréquentes pluies rendent la température humide et moins facile à supporter, il semble, qu'un froid vif et sec.

Canadien comme un autre, il arrive alors que dans cette humidité froide, on ne puisse s'empêcher de frissonner et de claquer des dents.

INFLUENZA

I

(janvier 1890.)

" Influenza ! Influenza ! " Tel est le cri d'alarme poussé maintenant dans toute l'Europe. A Paris, après six mois de fêtes, au terme de l'Exposition, ce mot résonne comme un glas, et un voile de deuil couvre la ville, naguère si joyeuse.

"Influenza !" On n'avait pas encore, pour la plupart, entendu parler de cela, et des Parisiens, très entichés de leur manifestation nationale, semblent dire : il est étonnant que l'Exposition qui nous a tout appris ne nous ait pas renseignés là-dessus !

L'influenza, c'est une grippe, une fièvre qu'on appelle *dengue,* un rhume particulier qui s'attrape dans un certain milieu, une toux qu'un homme, qui tousse, provoque chez une autre, enfin un mal épidémique.

Si la multitude de ceux qui en souffrent mouraient, ce serait épouvantable.

Les médecins l'attribuent à une invasion de microbes.

***

Ce microbe, si petit qu'on ne peut le voir de nos yeux, commet de grands dégâts. Il atteint de long et de large, et de haut en bas, depuis les rois assis sur le trône jusqu'au paysan sous son toit de

chaume, et il détraque, avec la machine humaine, celle de l'administration publique.

Commis-marchands, employés des télégraphes et des postes, ceux mêmes des pompes funèbres, qui sont en demande pressante parmi la recrudescence de morts qu'il occasionne, — médecins, infirmiers et infirmières, si nécessaires dans les hôpitaux, remplis de malades, — juges, avocats, aussi bien que parties en cause, — ministres, ambassadeurs, diplomates, — il ne ménage personne. Tous sentent son influence, sont *influenzés.*

Il vide la Chambre des députés, il ferme les écoles, il enroue la voix des artistes de concert et de théâtre, et il arrache le ciseau et le pinceau des mains du sculpteur et du peintre.

Il tire par en bas l'astronome qui, la vue pointée vers les astres, ne pense qu'aux infiniment grands. — " Aïe là haut ! " crie Microbe. " Attention à moi ! Il y a un autre versant de l'infini, l'infiniment petit, sais-tu pas ? "

Et l'astronome, le dos soudain courbé en arc par la maladie, avoue que Microbe, tout mince qu'il est, a un terrible pouvoir.

***

Heureusement que l'œil humain n'a pas naturellement ici-bas l'étendue et la pénétration dont il est doué au moyen de télescopes et de microscopes !

Comment nous verrions-nous, juste ciel ! puisque les animalcules grouillent sur nous, et que notre bouche en est un réceptacle habituel.

Et Microbe aujourd'hui dit: le Créateur a dis-

posé toutes choses en proportion, avec nombre, poids et mesure. Si tu apercevais mes légions toujours et partout dans leur œuvre de destruction, tu sècherais d'épouvante !

***

Des hommes, loin de la véritable science, s'éblouissent de quelques connaissances superficielles qu'ils ont et, aveuglés, osent prononcer, ainsi que leurs devanciers impies, la déchéance du règne de Dieu au ciel et sur la terre.

A la lueur de leur funeste flambeau, les détenteurs du pouvoir, dans certains pays, s'avancent graduellement, peu à peu, pour ne pas froisser les masses et y causer de la réaction. Ils laïcisent écoles et hôpitaux ; ils enlèvent le pain au pasteur du troupeau des fidèles, et ils édictent des lois pour enrôler dans l'état militaire prêtres et religieux.

Ainsi, selon eux, la religion du Christ sera rayée de la surface du globe.

Les persécuteurs de jadis, les Néron, les Dioclétien et autres, s'y prenaient trop brusquement. Nous sommes plus habiles, nous, à la fin du XIXe siècle.

Mais voilà Microbe ! et il n'est pas mauvais qu'il leur donne une leçon.

***

On a beau commander à des millions de soldats, avoir des canons et des fusils de calibre supérieur et de la poudre sans fumée, la plus forte nation ne

peut résister aux escadrons d'infiniment petits que Dieu envoie. Pas d'artillerie, pas de cuirassiers, pour défoncer leurs rangs, rompre leur impétuosité, pas de dragons... Mais ce sont eux les vrais dragons, dragons ailés, qui se ruent sur les porteurs d'armes perfectionnées tant vantées et qui, saisissant à la gorge tous ceux qu'ils veulent, obligent à implorer merci!

Et devant Microbe, ces blessés se prosternent avec la *courbature,* tremblent avec le *frisson,* et vont se réfugier dans un coin, *au coin du feu.* Et malheur à eux si, faisant les fiers, au lieu d'accomplir toute la pénitence exigée, ils sortent dehors et prétendent continuer leurs occupations ordinaires! Alors Microbe sert davantage, et le rhume ou la grippe se complique de fluxion de poitrine, de pneumonie, de congestion, et après les avoir couchés quelques jours dans le lit, Microbe les couche pour longtemps dans la tombe.

Et le boulevardier élégant, qui se dandinait, qui paraissait croire qu'entre les murs des fortifications de Paris, on ne mourait plus depuis l'Exposition, lui aussi est à morver, tousser, cracher jour et nuit, et il commence à dire que c'est "épatant" que la galerie des machines, que la tour Eiffel élevée plus haut que la tour de Babel, et que toutes les merveilles de l'Exposition ne soient pas capables d'arrêter ce déluge de l'influenza!

Et microbe *dengue* et *grippe* et *influenza* marche toujours.

***

Il aurait même le dessein de faire le tour du monde. On parle tant de voyages autour du monde, à présent. C'est si aisé! Et c'est aisé aussi

pour Microbe. Il entre, passager sans billet, et sa personne est inviolable, dans nos vaisseaux et nos convois de chemin de fer, et se promène avec nous.

Et il n'est pas impossible qu'il ne fasse étape au Canada. — Ne te transporte pas là-bas, Microbe ; ce sont de braves gens. — Pas meilleurs que les autres, répond-il. — Le brutal !

Bons comme méchants sont frappés dans tous les pays ; mais pourquoi dire bons ? C'est moins méchants qu'il faut. Le Maître l'a proclamé : " Dieu seul est bon. " Et tous, plus ou moins, nous méritons d'être châtiés. Tant mieux pour ceux que ça corrigera.

C'est la visite de Dieu, prononcent les Croyants ; c'est Lui qui use de quelques-unes de ses créatures comme instruments de punition pour nos fautes.

Mais ceux qui renient le souverain Dominateur sont obligés d'avouer qu'un microbe, un infiniment petit, directement et de lui-même, les maîtrise et les terrasse !

Ainsi ces superbes se ravalent dans les conséquences de leurs faux principes.

***

Il règne généralement une autre épidémie dans les grands centres de population et, à Paris, la cité des lumières, surgissent des ténèbres et, à Paris, la plus belle des villes, existent aussi des choses sales, des endroits de putréfaction, où pullulent les vers du vice. On est exposé à respirer ici et là un air fétide, dont même les tempéraments les

plus robustes peuvent ressentir le mortel poison: influenza morale, dont il faut se garder, du moins, autant que de l'influenza physique.

II

(8 février 1890).

Grâce à Dieu! l'influenza diminue à Paris, et la température clémente, que nous avons, donne l'espoir que cette triste maladie va bientôt finir.

On ne met plus la pèlerine, et la neige est, pour ainsi dire, chose du passé; il n'en est pas tombé depuis celle que je mentionnai, le 2 janvier, sinon deux ou trois fois, mêlée de pluie, et si peu que cela ne compte pas.

Celui qui est accoutumé à l'hiver du Canada s'étonne de se trouver à présent, cette année, comme au printemps déjà, et de voir dans les jardins publics et les campagnes, au lieu de bancs de neige, des tapis de gazon verdoyant.

L'automne fut néanmoins très sévère, et le dernier mois de l'Exposition surtout, les représentants exotiques des pays chauds ont dû soupirer après leur patrie ensoleillée.

Cependant une année dépourvue de neige semble longue et monotone, n'ayant pas ce cachet particulier qui rend, chez nous, la saison d'hiver si différente des autres.

Tout de même le temps s'écoule, et les années, qui se succèdent les unes aux autres comme des flots, entraînent la nef de notre vie rapidement dans l'abîme de la mort, sans compter encore les écueils, comme par exemple l'influenza, qui nous

font faire quelquefois naufrage au beau milieu de notre course.

***

A Paris, l'année 1889 a eu un triste coucher et l'année 1890 un triste lever. Les visites d'usage du nouvel an furent passablement absorbées par l'étrange *visiteur* qui pendait des crêpes aux portes des maisons et, sur les boulevards, les convois funèbres se suivaient à courts intervalles.

Le bureau de la statistique municipale accuse, pour le mois de décembre 1889, le chiffre de 6,229 décès au lieu de 3,941, qu'il était à la période correspondante de 1888; et rien que pour la première semaine de janvier 1890, on en calcule déjà près de 3,000.

Dans les villes de province, la proportion des décès est la même qu'à Paris.

En sorte que la France a éprouvé un certain décroissement de population sous les coups de ce fléau; et il est malheureusement probable qu'elle ne comblera pas de sitôt ses vides.

***

L'épidémie, qui a frappé, sans acception de personnes, riches et pauvres, a causé des ravages à peu près égaux dans tous les quartiers de la capitale.

Mais les pauvres ne peuvent pas se mettre aux petits soins; il leur arrive de manquer du nécessaire; et les veuves et les orphelins n'en deviennent que plus misérables.

Ce mal sévit sur plus de 150,000 ouvriers qui n'avaient que leur travail pour vivre.

Il n'est donc pas étonnant que, le jour de l'an, du matin au soir, on ait vu, acheminée le long des boulevards, et stationnant sur les places publiques et devant les portes des cafés et des églises, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants, qui attendaient du secours.

" Monsieur, disait une femme, j'ai cinq enfants. Mon mari est alité depuis quinze jours; et nous n'avons plus rien. Qu'il vous plaise de donner quelque chose, tant soit peu, pour que nous ne mourions pas de faim, mes enfants, mon mari et moi ! "

Heureusement le Parisien n'est pas égoïste.

Les gardiens de la paix, de leur côté, laissaient librement ces pauvres gens profiter des dons qu'on aime à distribuer ce jour-là.

***

Un des caractères de l'influenza est d'ôter l'appétit, et on comprendra encore son étendue en songeant que les abattoirs de la Villette, d'où Paris tire ses viandes, avaient cessé, à peu près, de fonctionner, et que les garçons bouchers furent forcés au chômage.

Quand une bonne partie d'une ville n'a presque pas mangé depuis plusieurs jours, cela occasionne, en effet, une énorme diminution dans la consommation publique.

Les hôpitaux et les baraquements provisoirs étaient pleins de malades; mais il s'en présente moins de jour en jour, et on n'est pas obligé,

comme auparavant, de les refuser par centaines, pour ne pas dire par milliers.

***

Ce fléau, qui a mis le désarroi dans les services publics, y faisait, comme bien on imagine, des places vacantes, et souvent elles attendaient, elles qui n'ont pas coutume d'attendre. On cherchait des remplaçants, au risque de les rencontrer parfois chez des cambrioleurs. Dans les ministères, des balayeurs de rues furent surpris de se voir transformés tout à coup en huissiers ou en maîtres de cérémonies, la hallebarde à la main et le tricorne sur la tête. Ils se croyaient devenus de grands personnages et, se redressant dans leur dignité nouvelle, ils toussaient de temps en temps, sans grippe ou rhume, pour se donner du ton.

A présent que l'épidémie disparaît, le Français se déride. Il ne reste pas toujours triste, et il ne lui plaît pas d'avoir, à ce qu'on dit, le visage long, ni plat. — Mais pardon, Monsieur.

Pardon, Monsieur! — Nulle part au monde, on n'entend plus fréquemment que dans la bonne cité parisienne ce mot: pardon, Monsieur!

Tout homme susceptible d'irritation, dont l'extérieur est naturellement maussade, on l'excuse, et on se dit, en le regardant avec compassion: il a l'influenza!

Et devant la sympathie universelle, ce nerveux enlève son masque désagréable, et laisse lire en grosses lettres sur ses traits épanouis: "Pardon, Monsieur!"

C'est le pardon mutuel sur toute la ligne.

***

Les journaux annoncent qu'un homme, très favorisé de la fortune, s'est brûlé la cervelle, ne pouvant survivre à la mort de sa femme, victime de l'influenza.

Je raconte cette fin lamentable à une personne déjà sur l'âge, mais qui éprouverait de la difficulté à refléter dans sa physionomie la tristesse ou l'ennui. — Le fou ! s'écrie-t-elle. Il ne manque pas de femmes ! Pourquoi n'en prenait-il pas une autre ? — Puis se ravisant : " Il l'aimait, néanmoins. Tous les hommes n'ont pas une telle affection pour leurs femmes. Mais tenez ! il l'aimait trop ! Il devenait veuf ! Et moi aussi je suis veuve ! Que n'est-il venu me voir ? Je lui aurais été une bonne épouse, allez ! Et j'aurais bien valu la sienne !

Et elle disait tout cela, en s'interrompant de son franc rire habituel.

Ces Français, à l'humeur joviale, peuvent trouver un côté plaisant à des choses même tragiques.

***

Si l'influenza a jeté le deuil parmi beaucoup de familles, elle rendit cependant le service d'assurer, avec d'autres causes, la paix européenne menacée, et d'empêcher, en écartant la guerre, de plus grands désastres et une plus grande mortalité.

APRES L'EXPOSITION

Je vais aujourd'hui visiter l'esplanade des Invalides et le Champ-de-Mars. Seul sur le terrain de l'Exposition, mille idées me viennent à l'esprit.

Qu'est donc devenue, me dis-je, cette multitude immense, au milieu de laquelle on avait peine à circuler? Je n'aperçois que quelques groupes d'hommes à l'air triste et navré!

Et où sont donc toutes ces merveilles de l'industrie, des sciences et des arts qui s'étalaient sous nos yeux?

Quoi! il sont déjà tombés, ces édifices, dont les architectures diverses nous charmaient tant! Ils ne sont plus ces dômes, ces minarets, ces tours, ces pavillons!

Palais de l'Annam et de l'Algérie, villages sénégalais et casaques, Kampong javanais, pagode cambodgienne, tentes des Arabes, etc., etc., rien n'existe! Et la rue du Caire, naguère si tapageuse et si rieuse, n'offre plus aucune trace!

Le soleil ardent de ce jour et la poussière que le vent souleve me donnent l'idée d'un désert, dont le jardin, conservé au Champ-de-Mars, serait l'oasis.

***

Je m'avance cependant vers le Dôme central, le palais des Beaux-Arts et la galerie des Machines encore debout; mais on y pénètre par cent brèches, et dans l'intérieur, c'est le vide.

Auprès, et de distance en distance, ce n'est que ruines et débris informes, que briques et ferrailles dispersées, et pans de murs qui s'écroulent, retraçant l'image d'une sorte d'Herculanum et de Pompéi.

Seule, la tour Eiffel, ayant devant elle le jardin, les fontaines et les statues, demeure intacte, mais ne s'élève dans les airs que comme le monument funèbre d'un monde disparu, s'il est vrai qu'on a entendu résonner près d'elle les idiomes de toutes les nations et qu'on a vu groupés à ses pieds les produits de tous les climats.

Et les ouvriers, qui enfonçent ici et là le pic et la pelle dans la terre, me paraissent les fossoyeurs d'un cimetière.

***

" Quoi ! si vite disparu ! " — répétai-je en moi-même.

Cependant ce n'était qu'acclamations retentissantes pour cette Exposition universelle !

De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, on y était accouru !

Les constructions répandues sur le Champs-de-Mars et l'esplanade des Invalides n'avaient jamais eu leurs pareilles, disait-on, et les pyramides d'Egypte, Saint-Pierre de Rome, le Sacré-Cœur de Montmartre, etc., pour plusieurs n'étaient que nullités !

On était ébloui, et disons le, aveuglé aussi dans son âme par cet éblouissement.

C'était beau ! c'était féerique ! je ne le nie pas.

Mais semblable à un nuage lumineux du soleil couchant, cela s'est évanoui. Que voulez-vous? — " Je n'ai fait que passer, ce n'était déjà plus! "

Tels sont aussi les feux d'artifice. Ils montent en rugissant comme pour assiéger les étoiles. Dans les hauteurs de l'atmosphère, ils éclatent, éparpillant avec orgueil des milliers de paillettes de rubis, de diamant, d'émeraude, et presque aussitôt ils entrent dans le néant, tandis que les constellations, de leurs yeux modestes, regardent toujours des sommets de l'empyrée.

La tour Eiffel domine sur ces décombres. Mais la solitude se fait de plus en plus grande autour d'elle, et elle semble méditer sur " les vanités des vanités! "

***

Beaucoup de personnes auraient voulu conserver les palais de l'esplanade des Invalides et ceux du Champ-de-Mars pour être un perpétuel ornement de ces lieux. Mais le temps, l'implacable temps, qui faisait là, en une minute, plus de ravages qu'en un siècle sur d'autres monuments, ne l'a pas permis. A peine bâtis depuis quelques mois, ces superbes palais craquaient de toutes parts, se lézardaient, et malgré les efforts pour les soutenir, se démolissaient continuellement.

Dôme central, tu menaces ruine! Et toi, vieux dôme d'or de l'hôtel des Invalides, tu demeures toujours ferme et étincelant sous la coupole des cieux.

Il faut qu'ils en reviennent maintenant à ces édifices, ceux qui les ont un instant dépréciés: les

cathédrales du moyen âge, celles de Milan, de Strasbourg, de Rouen, de Paris, et Saint-Pierre de Rome, etc., pleins d'âme et de vie, ornés de chefs-d'œuvre en tous genres, fixés sur de solides bases, et dont la vue transporte notre esprit dans un monde supérieur. Comparativement à ces édifices séculaires, les bâtiments éphémères de l'Exposition ne sont que châteaux de cartes, qu'un souffle suffit pour renverser.

Toutefois, ces palais, et les œuvres de l'industrie et des sciences qu'ils contenaient, offraient un spectacle admirable, dont le souvenir dure comme une preuve des talents, de l'esprit d'entreprise, du génie de la nation française.

Il proclame, comme tant de choses que l'on voit dans l'histoire, les excellentes qualités de ce peuple, créé pour marcher à la tête de tous les autres.

Mais de même que l'oiseau et l'abeille remercient l'auteur de la nature, à leur manière, par leurs bruissements et leurs chants, de l'instinct qu'ils ont de construire des nids ingénieux et des cellules remplies de miel succulent, ainsi et à plus forte raison l'homme, roï et interprète de la création, et, je dirai, le Français principalement, doit rendre hommage à Dieu de l'être et des facultés qu'il tient de lui.

Puisse donc la France, destinée à communiquer à l'univers la plus haute civilisation, et qui a été si privilégiée, répondre à sa sublime vocation et se montrer reconnaissante envers son Bienfaiteur.

Autrement, si elle se renferme vis-à-vis lui dans une monstrueuse ingratitude, les dons qui l'embellissent, corrompus par un mauvais usage, lui seront préjudiciables.

Et les autres peuples, qu'elle avait mission de diriger dans la voie droite, qui est la voie chrétienne, se tourneraient alors contre elle, et elle-même s'acharnerait contre elle-même, pour son châtiment.

NOTRE-DAME D'AFRIQUE

I

La basilique de Notre-Dame d'Afrique est située près d'Alger, sur un des contre-forts qui s'avancent en promontoires d'une montagne appelée la Bouzaréah.

Bâtie suivant le style byzantin, on a cependant adapté à l'église des embellissements d'architecture mauresque.

Un grand dôme ovoïde qui la surmonte est entouré de petits dômes de même forme; et de légères colonnes cylindriques encadrent les façades de l'édifice.

Un péristyle orne la façade principale, audessus de laquelle se tient debout une statue en bronze doré de la sainte Vierge.

Sur le toit, des anges en pierre, dans l'attitude de la contemplation, sont tournés aux quatre coins de l'horizon.

En arrière, et adhérente à la sacristie, s'élève une haute tour carrée, où l'on a posé, l'une à l'intérieur, l'autre sur le faîte, une cloche et une croix de Sébastopol, offertes par le général Pélissier.

Une croix de cinq mètres de haut brille au sommet de la grande coupole. A sa base jaillit une gerbe de douze lis, et ses bras, ainsi que sa partie

supérieure, étalent un bouquet de vingt-huit roses, dont chacune a six pétales et un gros bouton de cristal au fond de sa corolle. Le tout, excepté les cristaux, est un magnifique travail en fer forgé, entièrement doré et percé à jour, afin de ne pas donner prise aux vents.

A l'intérieur de l'église, on voit, dès l'entrée, dans une chapelle grillée, l'autel de Saint-Joseph, et une statue de saint Michel archange, tenant une épée flamboyante et foulant aux pieds le dragon. Cette statue, d'une valeur de quinze mille francs, est en argent massif, et elle a été donnée par la corporation des pêcheurs napolitains. Ces braves gens, se souvenant que leur pays natal possède une statue très vénérée du chef des Esprits célestes, ont voulu en avoir une semblable ici, et ils n'ont pas hésité à faire de grands sacrifices pour se la procurer.

D'innombrables ex-voto tapissent les murs de la basilique. Ce sont de petits navires, des ancres, des tableaux, des plaques de marbre avec inscriptions, etc.

Au fond de l'abside, et au-dessus du maître-autel, on lit, en gros caractères, formés de cœurs d'or et d'argent en *ex-voto*: "*Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les Musulmans.*"

Le pavé est de marbre blanc, ainsi que la balustrade qui entoure le chœur, dans l'enceinte duquel se projette une lumière calme, nuancée par d'élégants vitraux.

Sur l'autel est placée la statue miraculeuse, *la Vierge Noire.* A ses pieds, reposent, en *ex-voto,* l'épée du général Pélissier, celle du général Yu-

suf, le bâton du général Lamoricière, et, à côté, une petite médaille, encadrée dans un cercle d'or, sur lequel ces mots sont gravés :

" Médaille de la Très Sainte Vierge, que le maréchal Bugeaud a portée sur sa poitrine pendant toutes les guerres d'Afrique et qu'il avait encore à son heure dernière.

" Sa pieuse fille, Mme la Comtesse d'Isly, des mains de laquelle il l'avait reçue et qui l'a reprise après sa mort, l'a donnée au sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique. "

Ces différents objets, ayant appartenu à des hommes qui ont si grandement contribué par leur habileté et leur bravoure dans les combats à délivrer l'Afrique de la domination ottomane, sont dignes d'avoir leur place d'honneur sur l'autel.

En face, au niveau du dallage, une pierre funéraire portant une inscription indique que Mgr Pavy, fondateur de la basilique, est enterré dans le sanctuaire.

C'est déjà une marque des récompenses que mérite ce saint évêque.

A droite et à gauche de l'autel de Notre-Dame d'Afrique, se trouvent les autels de Sainte-Monique et de Saint-Augustin, sur lesquels des reliquaires contiennent de précieuses reliques de ces saints, et au-dessus des reliques de sainte Monique paraît un cœur d'or où des mères chrétiennes font souvent renfermer les noms de leurs fils qu'elles recommandent à la mère du *fils de tant de larmes*.

En sortant de l'église, on aperçoit au bord de la terrasse qui domine la mer un monument funèbre, où tous les dimanches, après vêpres, le clergé

vient processionnellement, avec le peuple, chanter les prières des morts pour les marins que les flots ont engloutis.

A quelque distance coule une fontaine miraculeuse, dont l'eau a guéri des infirmes.

En arrière de l'église, et tout près, s'élèvent la maison des missionnaires qui desservent Notre-Dame d'Afrique, et la chapelle provisoire, dédiée à saint Joseph.

Plus loin, nous découvrons l'archevêché, où résidait Son Eminence le cardinal Lavigerie, le Petit Séminaire de Saint-Eugène, et, d'un autre côté, un monastère presque achevé, où les Carmélites qui habitent un faubourg d'Alger, nommé Bab-el-Oued, doivent bientôt se rendre.

Arrivons maintenant à l'historique du pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique, établi sur un promontoire, en face de la mer, et qui est l'un des plus beaux du monde.

II

ORIGINE ET HISTOIRE DU PÈLERINAGE

Lorsque Mgr Pavy alla prendre possession du siège épiscopal d'Alger, deux saintes filles, vivant à Lyon dans l'exercice d'une piété exemplaire, travaillant le jour, la nuit soignant les malades, offrirent à ce prélat de se consacrer à l'une des œuvres nombreuses qu'il devait entreprendre sur la terre africaine.

Ces deux saintes filles, Marguerite ou, comme on la nommait, Agarithe Berger, et Anna Cinquin, rendues à Alger, regrettaient cependant le pèlerinage de Notre-Dame de Fourvières de Lyon, où elles passsaient de si douces heures en présence du Très-Saint-Sacrement et de la Vierge Immaculée; et elles avaient coutume de s'en entretenir dans la promenade qu'elles faisaient à un ravin de la Bouzaréah, non éloigné de l'ancien consulat de France, qui avait été donné à Mgr Pavy pour y établir son Petit Séminaire.

Au fond du ravin, ombragé d'oliviers séculaires, serpente, en murmurant, parmi la mousse, le lierre et les fleurs, un ruisseau aux ondes limpides.

Cette retraite, pleine de fraîcheur et de mystère, porte instinctivement à la paix et au recueillement et Agarithe, sous l'impulsion d'une inspiration soudaine, y plaça dans le tronc d'un vieil olivier, aux branches touffues, une statuette de la sainte Vierge.

Ce lieu devint, dès lors, pour elle et Anna, un petit pèlerinage, et des bonnes femmes, ayant remarqué les deux demoiselles qui y priaient, se mirent elles-mêmes à genoux à côté d'elles, et bientôt en alluma des cierges devant la Madone.

Mgr Pavy, enchanté de cette manifestation de piété, fit porter solennellement dans une grotte en rocailles, ornée de coquillages, construite au même endroit, une plus grande statue de la sainte Vierge. Il la bénit, entouré d'un nombreux clergé et de tout le Petit Séminaire et, en cette circonstance, des arcs de triomphe rustiques furent dressés, et des banderoles étalèrent dans les airs le chiffre de Marie.

Telle est l'origine du pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique. C'est, à présent, l'humble pèlerinage du Ravin; mais il montera sur le plus haut point de la colline et sera visible à tous les regards.

***

Agarithe, se sentant comme inspirée, disait qu'on élèverait sur la montagne de la Bouzaréah un temple splendide où la multitude viendrait invoquer la Consolatrice des affligés.

Mgr Pavy la croyait sincèrement; mais il envisageait dans un avenir lointain l'érection de cet édifice religieux.

Cette idée apparaissait à ses yeux comme une lueur qui s'éteignait bientôt dans les préoccupations de ses affaires diocésaines; mais elle revenait à son esprit, s'y creusait de plus en plus un chemin, tellement qu'elle y prit une place de choix.

Il nomma une Commission, formée des principaux membres du clergé et de l'ordre administratif d'Alger, qui adressa une supplique au Saint-Père, recueillit les premières souscriptions, et fit construire la chapelle provisoire.

On remarqua qu'en travaillant à la chapelle provisoire, on creusait inutilement un puits pour avoir de l'eau; cela devenait décourageant, lorsqu'on la rencontra le jour de la fête de Notre-Dame-des-Neiges, suivant qu'Agarithe l'avait demandé dans ses prières et annoncé aux entrepreneurs.

C'est maintenant la fontaine miraculeuse.

Lorsque le temps de mettre une statue de la sainte Vierge sur l'autel de la chapelle fut arrivé, Mgr Pavy reçut tout à coup, des élèves du Sacré-Cœur de Lyon, une lettre où on lui parlait d'une statue en bronze, *La Vierge fidèle,* donnée autrefois à Mgr Dupuch, son prédécesseur, pour être placée au faîte de la cathédrale d'Alger. Celle-ci n'étant pas terminée, la divine effigie fut d'abord mise sur la terrasse de l'évêché, et ensuite transportée chez les Pères Trappistes de Staouéli, qui la fixèrent au-dessus de la porte de leur monastère, encore ouvert de toutes parts, et sous ses pieds fut gravée cette inscription: "Ils m'ont choisie pour gardienne." Mgr Pavy alla donc trouver les Pères Trappistes, et il leur demanda leur Madone afin de l'établir "reine de l'Afrique," disait-il. Les Trappistes ne voulurent pas la descendre eux-mêmes de l'endroit où ils l'avaient élevée, dans la crainte de paraître renvoyer leur Mère du monastère, et l'évêque, s'étant chargé de cette opération, un chariot amena la statue à la vallée des Consuls.

Les ouvriers la déposèrent sur la paille, afin de la préserver des accidents; mais Agarithe ne souffrit pas qu'elle y restât et elle s'empressa de l'environner de fleurs, de cierges et de prières, jusqu'au jour de son installation dans le sanctuaire.

Ce fut le 20 septembre 1857, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, qu'elle fut érigée sur son piédestal de marbre, au-dessus de l'autel. Tout le clergé d'Alger et des provinces environnantes assista à la cérémonie. On comptait cent dix prêtres. Jamais, sans doute, depuis les conciles de

Carthage, pareil nombre d'ecclésiastiques ne s'était vu en Afrique. Marie, *La Vierge fidèle,* les réunissait autour d'elle. L'évêque bénit la chapelle, et célébra le saint sacrifice de la messe. Au moment de la communion, il se mit à appeler Agarithe à haute voix. Celle-ci, retirée dans un coin, attendait, pour avoir son tour, que tous les autres eussent passé; mais au commandement de l'évêque, elle fut obligée de s'avancer parmi la foule des pèlerins, des prêtres, des religieux et des religieuses, et de s'agenouiller au premier rang de la table sainte.

C'était le cas de dire: " Les derniers seront les premiers. " Elle, en effet, la fondatrice du pèlerinage, la cause même de la réunion de ce grand nombre de fidèles dans l'enceinte sacrée, méritait d'avoir la place d'honneur au banquet eucharistique; et c'est ainsi qu'Agarithe fut la première de toutes les personnes qui reçurent la communion au pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique, dès le commencement de son établissement.

***

Cependant le nombre des pèlerins augmentait sans cesse, et une partie d'entre eux, à certains jours de fête, ne pouvaient pénétrer dans la chapelle.

Agarithe en était affligée, et elle priait Mgr Pavy de hâter la construction du temple définitif.

Mais les ressources manquaient.

Elle et Anna, sa compagne, s'occupaient à vendre des objets de piété et des cierges, et con-

sacraient leurs soins et leurs travaux dans le but d'établir le pèlerinage sur une base large et solide.

Ces deux saintes filles, jeûnant comme les anciens anachrorètes, ne vivaient d'ordinaire que de pain, d'eau et de légumes; et quoiqu'elles ne fussent pas religieuses, le peuple les nommait: *les Sœurs de la Sainte Vierge,* ou *les Soeurs de Notre-Dame d'Afrique.*

Anna disait: " Le ciel s'approche, et il faut se hâter de ramasser des richesses pour l'éternité. "

" J'ai promis, il y a longtemps, écrivait Agarithe à une de ses amies, de ne jamais plus chercher ma consolation dans aucune créature... Confiance! abandon le plus absolu entre les mains de celui qui gouverne tout... "

Dans son zèle pour l'érection d'une vaste église, la pieuse fille avait recours à saint Joseph. " C'était sur la terre le procureur de la Sainte Famille, aimait-elle à répéter; il a travaillé trente ans à la sueur de son front pour la faire vivre, il ne peut pas trouver mauvais qu'on s'adresse aujourd'hui encore à sa sollicitude quand on veut honorer ici-bas Jésus et Marie. "

Un jour, elle présente à Mgr Pavy une somme d'argent assez ronde, en lui disant: " Voilà pour la première pierre, commencez le monument, et il faudra que saint Joseph fournisse de quoi l'achever. "

Mgr Pavy, touché de ces paroles, résolut de se mettre activement à l'œuvre pour élever en l'honneur de Marie un monument digne d'elle: lettres, brochures, mandements, discours, prières, rien ne

lui coûta ; et, pour mieux assurer le succès de son entreprise, il fit un appel à l'univers catholique.

Il y écrivait : " Dans notre conviction, le passé de l'Afrique demande un trophée de reconnaissance envers Marie ; le présent exige une haute manifestation de foi par l'exaltation de sa gloire ; l'avenir appelle un gage de plus de religieuse confiance en elle ; un sanctuaire de pèlerinage, établi sous son nom sacré, donnera satisfaction à ce triple besoin. "

Et, développant ce que sont les pèlerinages : " ils réveillent la piété, " dit-il..., " créent une pieuse diversion qui retrempe l'âme, si prompte à s'affaisser sur elle-même... Le temple de Jérusalem n'était-il pas un lieu de pèlerinage ? Si Dieu est le maître de l'espace, comme il est le maître du temps, pourquoi ne se réserverait-il pas certains lieux, comme il s'est réservé certains jours, pour les rendre saints et sacrés, pour en faire le *lieu* particulier *de son habitation et de sa gloire ?* "

Il rappelait comme Marie était honorée sur la terre africaine dès les premiers siècles du christianisme, comme elle y fut invoquée plus tard par les esclaves chrétiens, envers lesquels elle suscita les Ordres de la Trinité et de la Merci.

" Deux Français, raconte-t-il, saint Jean de Matha, gentilhomme provençal, et saint Félix de Valois, prince de la famille royale, associent, les premiers, leurs efforts pour tenter l'affranchissement des esclaves chrétiens de la Barbarie. D'où leur vient cette généreuse pensée ? D'un profond mouvement de la foi et de la charité, sans doute ; mais encore, l'histoire en fait foi, de la surnaturelle intervention de Marie.

" L'an 1127, la comtesse Eléonore de Valois, étant enceinte de celui qui fut plus tard saint Félix de Valois, s'était endormie de fatigue au pied de l'église de Saint-Hugues de Rouen, dont les restes précieux reposaient à Happe, dans le Cambrésis; elle vit en songe l'auguste Marie tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, qui caressait un autre enfant et échangeait avec lui une petite croix de bois contre un bouquet de fleurs de lis. Saint Hugues lui apparut un instant après et lui donna l'explication de ce songe: Eléonore mettrait au monde un fils qui foulerait aux pieds le faste de la naissance, et s'attacherait uniquement à l'humilité et au triomphe de la croix.

" Trente-trois ans plus tard, et l'an 1160, dans un petit village de la Provence, une noble femme, Marthe de Matha, étant enceinte de Jean, aperçut la sainte Vierge s'avançant vers elle dans toute la splendeur de sa gloire, et Marie lui dit: " Marthe, ayez confiance; l'enfant que vous mettrez au monde sera un grand saint, le rédempteur des esclaves chrétiens et le père d'une nombreuse famille qui, perpétuant son œuvre, sauvera un grand nombre d'âmes. " Jean et Félix furent, dès la plus tendre enfance, voués par leurs pieuses mères à la Reine du ciel. On dit même que Félix lui fut présenté dans une vision par saint Bernard, son plus dévot serviteur et grand promoteur de l'affranchissement des esclaves.

" Une seule Congrégation ne pouvait suffire à la tâche immense de la rédemption des captifs. On dirait que Marie ait voulu se réserver plus spécialement la seconde: ce fut elle-même qui en fut la

fondatrice. En 1218, elle apparut d'abord à saint Pierre Nolasque. Elle se montra de même à saint Raymond de Pennafort et à Jacques, roi d'Aragon, leur demandant d'établir un nouvel Ordre pour le rachat des esclaves; de là le nom de Notre-Dame de la Merci. Ce fut elle encore qui soutint, par de fréquentes apparitions, le dévouement de Pierre. Inutile de dire qu'avec une telle origine, la dévotion à Marie était l'âme de la nouvelle association. Toute la sève du zèle partait de cette forte et douce racine; si les œuvres des religieux de la Merci ont rendu leur mémoire impérissable, c'est là qu'il faut en chercher la véritable cause... ”

Le saint évêque proclame qu'on avait témoigné que la France était redevable de la conquête de l'Algérie à Dieu et à la sainte Vierge, lorsqu'une vieille mosquée fut convertie provisoirement en église, sous le titre de Notre-Dame des Victoires, mais que ce n'était pas suffisant à la grandeur de la France et à la reconnaissance des peuples chrétiens.

Ecrivant à l'époque de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception, il ajoutait que l'Afrique, particulièrement obligée à la divine Mère, devait, du moins, suivre l'exemple des autres pays, où l'on élevait alors presque partout de nouveaux temples à la gloire de la Reine du ciel.

Ce monument, qu'on bâtirait, établirait un centre d'unité et de fraternité dans un pays composé d'éléments si divers. On y verrait agenouillés les petits et les grands, le soldat et le marin, le Fran-

çais, l'Espagnol, le Maltais, l'Allemand, l'Italien, coudoyés de temps en temps par l'indigène. Il deviendrait un lieu de prosélytisme de la prière pour la conversion des infidèles, par l'invocation de celle à qui l'Eglise attribue l'honneur d'avoir vaincu toutes les hérésies.

Et il termine, en disant: " Au lieu des milliards qu'a coûtés le rachat des esclaves, nous demandons à peine quelque cent mille francs pour honorer leur libératrice; au lieu d'énormes présents que payaient les nations chrétiennes à des forbans, objets d'épouvante, nous demandons à chacune d'elles une obole en l'honneur de celle qui est *la cause de notre joie*... Les futiles objections... de la charité aveugle qui, dans la religion, ne voit que les pauvres et ne songe point à l'honneur de Dieu, quand les pauvres eux-mêmes sont les premiers à s'associer, par un intérêt bien entendu, aux entreprises du zèle; toutes ces objections, disons-nous, tombent d'elles-mêmes devant la grandeur et la sublimité du programme que viennent de nous fournir le passé, le présent et l'avenir de l'Afrique française. "

***

Le saint évêque prit ensuite le bâton du pèlerin, et parcourut toutes les paroisses de l'Algérie et la plupart des diocèses de France, faisant entendre partout les accents les plus éloquents en faveur de son œuvre.

Prêchant un jour à Cannes, il tira des larmes des yeux même de protestants, mêlés dans l'é-

glise à son auditoire, et qui se montrèrent, à la quête, généreux comme les plus fervents catholiques.

On remarquait au banc-d'œuvre une célébrité contemporaine, M. Victor Cousin, et lorsque Mgr Pavy s'approcha de lui, le philosophe félicita Sa Grandeur, d'un ton ému, des " grandes et belles choses qu'elle venait de dire à la manière de Bossuet. "

Cependant, le principe de tous ces discours qui répandaient la connaissance de la chrétienté primitive de l'Afrique et de la dévotion qu'on y eut envers Marie à travers les siècles jusqu'à nos jours, le principe de cette voix forte qui vibrait dans l'univers parmi toutes celles qui résonnaient à la louange de la Mère de Dieu, en ces temps de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, d'où venait-il, sinon de ces deux humbles filles, ignorées des hommes, mais bien connues des anges, Agarithe et Anna, qui avaient inspiré le pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique, et qui s'y dévouaient entièrement?

***

Les fonds nécessaires ayant été recueillis, on fut en état de bâtir l'église, dont M. Fromageau, habile architecte du diocèse d'Alger, fit le plan. Présenté, à Paris, à des juges de la plus haute compétence, ce plan eut leur entière approbation.

Le Petit Séminaire de Saint-Eugène voulut avoir l'honneur d'ouvrir les fondations, et le 2 février 1858, maîtres et élèves, l'évêque en tête, se

mirent à piocher, célébrant ainsi la fête de la Purification de la sainte Vierge, patronne de l'établissement.

Les manœuvres tirèrent de Kouba, où se trouve le Grand Séminaire, de l'autre côté d'Alger, de belles pierres de taille, et l'édifice monta peu à peu.

Le 31 mai 1866, le gros œuvre paraissait en entier, et Mgr Pavy fixa en ce jour, qui tombait un jeudi, Fête-Dieu et clôture du mois de Marie, la cérémonie de l'inauguration de la croix.

La procession qui eut lieu vint se déverser, du côté Est de l'église, sur la vaste esplanade, où une chaire avait été élevée, et le P. Laurençot, supérieur des Jésuites, y adressa une solide allocution touchant la mission de la France en Algérie.

Parmi les assistants, on remarquait à une place d'honneur Madame la maréchale de Mac-Mahon, le général de Lasserre, le procureur impérial, le maire et son premier adjoint, le colonel commandant la place d'Alger, et la commission de Notre-Dame d'Afrique.

Le prélat bénit la croix, qui fut hissée sur le sommet du dôme, aux acclamations de la multitude.

Cependant le climat d'Afrique, et surtout le dernier voyage que Mgr Pavy entreprit pour continuer ses quêtes, avaient fortement ébranlé sa santé. Bientôt, les signes avant-coureurs de la mort se montrèrent, et il demanda à recevoir les derniers sacrements. Avant de partir de ce monde, il désira voir encore une fois son église, cette chère *orpheline,* et il se fit conduire aux fenêtres de son

appartement afin de lui jeter de là l'adieu suprême.

A l'aspect des majestueuses proportions de l'édifice sacré, de sa coupole superbe, et de la croix qui y dominait, son cœur s'embrasa, se dilata, et un feu divin illumina sa figure. Il ressentit une touche de la grâce, une caresse de Dieu même.

Le temple était là devant ses yeux comme un gage assuré de son entrée dans le paradis, où il allait bientôt contempler Celle qu'il avait tant honorée et fait honorer sur la terre.

L'illustre pontife avait appréhendé que, s'il laissait le temple inachevé, on ne l'abandonnât, ou que du moins, quelque changement n'y fût opéré. Mais la sainte Vierge avait voulu qu'il vécût assez longtemps pour voir l'église complétée, à peu près, dans sa forme extérieure, tellement qu'on serait obligé de la finir entièrement, coûte que coûte, suivant le plan déjà tracé, et il mourait sans inquiétude et dans l'abondance de la joie, martyr de son zèle pour Notre-Dame d'Afrique.

C'est le 16 novembre 1866 que le vénérable évêque s'éteignit pieusement, à l'âge de 61 ans, dont il en avait passé vingt en Algérie.

III

MGR LAVIGERIE

Mgr Lavigerie, successeur de Mgr Pavy, n'était pas homme à négliger l'œuvre de Notre-Dame d'Afrique, malgré les dépenses qu'elle exigeait encore. C'est dès les premières années de son administration diocésaine en Algérie qu'ont été terminées les terrasses, faits tous les crépissages, les autels, les boiseries du chœur, les balustrades, le trône épiscopal, la chaire, les tentures, le pavé en marbre, et qu'ont été achetés, pour les deux tiers, les terrains où sont installés aujourd'hui les missionnaires qui desservent l'église, et qu'a été construite la maison habitée par eux.

Ces travaux durèrent cinq ans, au bout desquels Mgr Lavigerie résolut de consacrer le temple.

La veille, il présida à la levée du corps de son prédécesseur, enterré provisoirement dans la cathédrale d'Alger, et il l'accompagna, avec une pompe funèbre, au petit sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, transformé en chapelle ardente.

La cérémonie de la dédicace de la grande église, qui eut lieu le 2 juillet 1872, fête de la Visitation, fut l'une des plus belles de la liturgie catholique.

Après le Saint-Sacrifice, on alla processionnellement prendre le cercueil qui renfermait la dépouille mortelle de Mgr Pavy, et on le descendit, après les absoutes solennelles, dans le caveau préparé sous le maître-autel, selon la volonté exprimée par le testament du défunt.

Cependant la statue miraculeuse n'avait pas encore été transportée dans son nouveau sanctuaire. Mgr Lavigerie attendait, pour cela, l'ouverture du premier concile qui devait se célébrer, en Afrique, après une interruption de tant de siècles.

Le 4 mai, premier dimanche du mois de Marie, fut le jour désigné. On se forma en une procession qui s'avança sur un chemin jonché de fleurs, et sous des arcs de triomphe reliés entre eux par des guirlandes de verdure.

Afin de donnèr une idée des progrès du catholicisme sur cette terre musulmane, je retracerai l'ordre dans lequel marchait cette procession.

Elle était ouverte par la croix processionnelle que portait un élève du Séminaire, revêtu de la dalmatique.

Venaient ensuite les fidèles de chacune des paroisses d'Alger avec son clergé propre;

Les Ordres religieux de femmes;

Les sept pieuses confréries d'hommes, chacune avec ses bannières et ses habits de cérémonie;

La croix du Chapitre;

Les élèves du Petit Séminaire de Saint-Eugène, tous jeunes Arabes convertis à la foi;

Les élèves du Petit Séminaire diocésain;

Les élèves des deux Grands Séminaires du diocèse et de la Mission;

Les Ordres religieux d'hommes;

Le clergé séculier;

La croix archiépiscopale;

Les membres du clergé et des communautés, députés au Concile, en chape de drap d'or;

Quatre diacres revêtus de leurs dalmatiques, et portant sur un trophée les canons des anciens Conciles africains et les œuvres des docteurs de l'Afrique;

Quatre prêtres en chasuble, portant de même les Saintes Ecritures;

Quatre autres prêtres portant les insignes reliques de saint Augustin et de sainte Monique;

Les abbés d'Aiguebelle et de Staouéli;

Les membres du Chapitre d'Alger, revêtus d'ornements de drap d'or;

Les évêques de l'Algérie, c'est-à-dire Mgr Callot, évêque d'Oran, Mgr Soubiranne, évêque de Sébaste et auxiliaire d'Alger, Mgr Robert, évêque de Constantine, et après eux, Mgr Lavigerie, archevêque d'Alger, présidant la procession; tous revêtus, ainsi que les abbés d'Aiguebelle et de Staouéli, de leurs ornements pontificaux, ayant la mitre en tête et la crosse en main.

Une foule immense, dans laquelle se rencontraient des infidèles, des Israélites, était accourue pour être témoin de ce spectacle religieux.

La procession, au retour, se dirigea vers la chapelle provisoire, où les prélats entrèrent pour y chercher la statue miraculeuse.

Lorsqu'elle parut, dominant toutes les têtes, portée, sur un brancard recouvert de drap d'or et de fleurs, par douze vigoureux marins, ce fut une acclamation de foi et de piété, et l'archevêque entonna, d'une voix forte, l'*Ave, maris stella* qui fut continué par la multitude enthousiasmée.

C'est ainsi, au milieu des chants de triomphe, qu'on la reconduisit solennellement à l'église défi-

nitive, où elle fut placée sur son trône d'où elle devait répandre tant de bienfaits.

Une inscription, gravée presque en face de la chaire, consacre le souvenir de cet événement.

***

Quelque temps après, Mgr Lavigerie, se trouvant à Rome, entretint Pie IX du pèlerinage de Notre-Dame d'Afrique et de la piété de la portion fidèle de son troupeau; et il lui demanda de bien vouloir décorer son église du titre de basilique, et de lui donner l'autorisation de couronner la statue miraculeuse. Car l'érection d'une église en basilique, qui lui confère les privilèges des basiliques de Saint-Jean de Latran, de Saint-Pierre, de Saint-Paul-hors-les-Murs, de Sainte-Marie-Majeure, et le couronnement d'une statue de la sainte Vierge, sont des droits réservés aux souverains pontifes.

Pie IX, le cœur rempli d'émotion, accéda avec empressement aux vœux de l'archevêque et écrivit deux brefs à ce sujet. Revenu en son diocèse, Mgr Lavigerie convoquait, pour le 30 avril 1876, les fidèles d'Alger et des environs à la cérémonie du couronnement de la statue de Notre-Dame d'Afrique où l'on renouvela les splendeurs de celle de la translation.

La couronne d'or, étincelante de pierreries, fut portée en triomphe au milieu d'une procession qui se déroula le long de la colline. Quand le cortège sacré pénétra dans l'église, la statue, entourée de nuages d'encens et de cierges, parut comme une

vision du ciel. Mgr Robert, évêque de Constantine et d'Hippone, gravit lentement les degrés du trône de la Mère de Dieu, et posa sur la tête de la statue le brillant diadème, qu'il avait reçu des mains de l'archevêque d'Alger.

Et le chœur entonna le cantique: *Ave, ô Maria!*

Notre-Dame d'Afrique était proclamée Reine, non seulement du présent, mais aussi du passé, Reine des Cyprien, des Augustin, des Optat, des Fulgence, des Félicité, des Perpétue, des docteurs, des pontifes, des martyrs, des vierges qui ont illustré ce continent. Et, en la couronnant, on couronnait avec elle toute cette troupe victorieuse.

A dater de ce jour, le temple prit le nom de basilique, et il représenta les nombreuses églises des sept cents villes épiscopales qui s'élevaient autrefois sur le sol africain, " églises où, comme dit Mgr Lavigerie, de si grands hommes prêchèrent la vérité, où périrent dans les flammes, sous le fer des donatistes, des Vandales, des Arabes, tant de millions de martyrs; où la vérité catholique fit entendre dans les conciles les plus illustres des accents si vigoureux et si pleins de grandeur... "

Les deux brefs de Pie IX, richement encadrés, son exposés à droite et à gauche de l'autel de Notre-Dame d'Afrique, et deux inscriptions sur marbre, placées à l'entrée de la nef, rappellent la cérémonie du couronnement de la statue miraculeuse et de l'érection du temple en basilique.

Et il est accordé " à perpétuité, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe qui, ayant reçu, avec les dispositions requises, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, visiteront, avec dévotion,

un jour de l'année, au choix de chacun, ladite église et la statue de Notre-Dame, qui y est conservée, et là, adresseront à Dieu de ferventes prières pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de notre Mère la sainte Eglise, une indulgence plénière et la rémission de tous leurs péchés."

Les mêmes faveurs spirituelles sont accordées pour la visite faite, chaque année, aux mêmes conditions, le jour anniversaire du couronnement.

Ces indulgences sont applicables aux âmes du Purgatoire.

Certes, les occasions de satisfaire pour nos péchés, d'aller directement au ciel, ne nous manquent point. Mais il faut avoir véritablement la foi pour cela. Et il arrive aussi que la négligence de ces moyens de satisfaction nous attire le malheur de les oublier peu à peu, de n'en plus faire de cas, et de mourir sans avoir payé sa dette à la justice divine.

***

Quelques mois avant le couronnement de la statue miraculeuse, Agarithe cessait de vivre. Souffrant d'atroces tortures et dévorée par la fièvre, sa patience ne se démentit pas un seul instant. La religieuse qui la veillait, ayant voulu, afin de lui procurer un peu de soulagement, la changer de place, une nuit, dans son lit: "Mon Jésus était bien plus mal sur la croix; laissez-moi où je suis," dit-elle.

Anna mourut le 26 janvier 1884, et put être témoin, par conséquent, de l'érection de l'église en basilique. Ce qu'on remarquait surtout en elle, c'était une profonde humilité, l'humilité du centurion de l'Evangile. Monseigneur le coadjuteur étant allé la voir, durant sa maladie: " Oh! Monseigneur, lui dit-elle, vous aussi, vous venez me visiter? Qui suis-je donc pour que Votre Grandeur daigne penser à moi!" Son Eminence le cardinal Lavigerie, de Tunis, où il était alors, lui envoya, par télégramme, sa bénédiction paternelle: " Comment, s'écria-t-elle aussitôt, Son Eminence, chargée de tant d'affaires et de si grandes missions, peut-elle penser à une aussi pauvre créature!" Mais à son dernier soupir, elle s'exclamera en un plus grand *comment!* lorsque le Très-Haut, la Vierge Marie, les anges et les saints viendront audevant d'elle, pour la placer, à côté d'Agarithe, sur un des plus beaux trônes du ciel.

Avant de quitter la terre, elle renouvela, ainsi que sa compagne l'avait fait, sa profession du Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise, auquel ces deux saintes filles appartenaient.

Marie les avait destinées à inspirer, encourager l'établissement du pèlerinage d'Afrique, comme elle choisit Bernadette à Lourdes.

Le corps d'Agarithe avait été renfermé dans un caveau de la chapelle primitive et on mit le corps d'Anna dans un caveau de la basilique, en face de la chapelle de Saint-Michel.

Son Eminence le cardinal Lavigerie dicta leurs épitaphes qui furent gravées sur les dalles, audessus de leurs sépulcres.

Nous avons vu plus haut que Mgr Pavy, qui était le bras dont la sainte Vierge s'était servi pour l'exécution de son temple, s'endormit dans le Seigneur, dès que la croix fut élevée sur la coupole, définitivement terminée; et Agarithe meurt, après la consécration de l'édifice religieux, et Anna, après son érection en basilique.

Ces saints personnages, avec Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, qui donna, par avance, la statue miraculeuse, et Son Eminence le cardinal Lavigerie, qui acheva l'église, entrent comme les nouveaux fondements du christianisme dans le continent mystérieux, et ils greffent une partie de leur vie et de leur souvenir sur cette basilique.

Mgr Dupuch, dévot serviteur de Marie, s'était fait, avant sa nomination à l'épiscopat d'Alger, l'apôtre et le missionnaire de Notre-Dame de Verdelais, pèlerinage antique et illustre, situé dans le diocèse de Bordeaux.

C'est à Lyon qu'il reçut la statue miraculeuse; et c'est de Lyon, comme on sait, que vinrent Mgr Pavy, Agarithe et Anna.

L'Afrique est donc bien redevable à Lyon, cette ville de la Propagation de la Foi et de tant d'autres œuvres admirables, et où se trouve le célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Fourvières; et l'on peut dire, en vérité, que le pèlerinage d'Afrique provient de celui de Fourvières, qui a resserré de cette façon, par un lien très fort, la France et sa colonie algérienne.

IV

LES PÈRES BLANCS

L'expédition d'Alger avait été entreprise dans une pensée d'humanité et de civilisation. On espérait même convertir les indigènes à la vraie foi. Mais, par suite de la révolution de 1830, qui renversa le gouvernement de Charles X presque immédiatement après la conquête, toute tentative d'apostolat vis-à-vis d'eux fut prohibée.

Les Français scandalisèrent les Musulmans en ne donnant alors presque aucun signe de religion, en Afrique, et ils s'attirèrent, de cette manière, la haine et le dédain de ces peuples, qui, pleins de foi dans leur doctrine, quoique fausse, ont surtout en horreur les impies.

C'est ce qui rendit, dès l'origine, leur résistance si acharnée.

Ainsi, les hommes dévoyés, qui tenaient les rênes du gouvernement, précipitaient la colonie naissante à sa ruine.

Cependant le triomphe du christianisme pouvait être d'autant plus facile que la grande majorité des habitants de l'Algérie, les *Kabyles,* descendaient des anciens chrétiens, et qu'ils n'avaient pas de fanatisme pour la secte de Mahomet, qui leur avait été imposée de force par les Arabes conquérants.

On comprit enfin le danger, et on appela le clergé catholique.

Malheureusement, pendant près d'un demi-siècle, le pouvoir de la colonie continua de se montrer réfractaire à toute idée de prosélytisme chrétien chez les infidèles.

Un général alla jusqu'à écrire à Mgr Dupuch qu'il ferait fusiller tout prêtre qui essayerait d'avoir des relations avec eux.

Le saint évêque le tenta; mais il fut obligé de quitter le pays.

Au temps de son successeur, qui était Mgr Pavy, le supérieur du Grand Séminaire d'Alger, M. l'abbé Girard, recueillit dans les rues quelques pauvres orphelins arabes; on lui en fit un crime: son hospice fut fermé, et on le menaça de l'exil.

La charité, pourtant, était le seul apostolat auquel s'engageaient les prêtres catholiques.

Que faire alors? On résolut de recourir, d'une manière plus pressante, à la prière, et Mgr Pavy institua, en 1858, l'archiconfrérie de Notre-Dame d'Afrique pour la conversion des quatre-vingt-dix millions de Musulmans répandus dans la Turquie d'Europe, en Asie et en Afrique, et principalement pour la conversion des deux millions cinq cent mille de l'Algérie.

Cette croisade de prières contre l'islamisme, ouverte à tout le monde catholique, enrôla, dès l'année 1863, soixante mille soldats du Christ, dont le nombre, depuis, alla en augmentant.

***

Elle montra ses fruits par le baptême de plusieurs Arabes dans la basilique, et surtout par la création, à l'ombre du sanctuaire de Marie, en 1868, de la Société des Missionnaires d'Alger, les *Pères Blancs,* dont la sollicitude doit s'étendre, non seulement sur l'Algérie, mais encore sur tout le continent noir.

La garde du pèlerinage leur a été confiée à perpétuité; il est ainsi devenu comme le centre d'où rayonnent ces légions d'apôtres, qui annoncent la bonne nouvelle de l'Evangile aux contrées jusque-là inaccessibles de l'Afrique équatoriale.

Entre les cérémonies d'adieux, qui eurent lieu dans la basilique, je mentionnerai celle du 10 octobre 1880, à l'occasion du départ de quinze missionnaires.

Mgr Lavigerie, fondateur de la Société, y adressa, après Vêpres, une émouvante allocution, dont je désigne ici et là quelques passages:

" ... Les côtes africaines: le Gabon, la Guinée, le Cap, les rivages du Zanguebar, le Zambèse ont reçu les envoyés de Dieu. Mais l'intérieur reste encore inacessible. Les voici qui viennent, ces conquérants pacifiques! Déjà, l'Egypte leur prépare un passage sur le cours mystérieux du Nil. Mais qui sont ceux qui volent comme des nuées, entraînés par les vents rapides? Zanguebar, tu les as vus s'enfoncer dans les plaines brûlantes, franchir les montagnes inhospitalières qui s'élèvent en face de tes rivages; tu vas les voir encore, n'ayant pour armes que leur croix, pour ambition que de porter la vie dans cet empire de la mort. "

Puis, après avoir présenté le tableau de l'horrible situation des nègres de ces régions infernales, dont plus d'un million, chaque année, sont pillés, réduits en esclavage, et en partie massacrés, le cardinal ajoute: " Allez, ô mes fils, allez leur enseigner cette doctrine. Dites-leur que ce Jésus, dont vous leur montrerez la croix, est mort sur elle pour porter toutes les libertés au monde, la li-

berté des âmes contre le joug du mal, la liberté des peuples contre le joug de la tyrannie, la liberté des consciences contre le joug des persécuteurs, la liberté du corps contre le joug de l'esclavage!

" C'est cette liberté que saint Paul proclamait dans Rome où régnait Néron; et où deux millions d'esclaves étaient dans les fers. " Il n'y a plus parmi vous, disait-il, ni Grecs, ni Barbares, ni esclaves, ni citoyens; vous êtes tous frères, vous êtes tous libres de la liberté que vous tenez du Christ."

" Oh! qu'ils seront beaux, pour les enfants des noirs, ces pieds qui descendent de leurs montagnes, meurtris des blessures du chemin et couverts de sa poussière, pour leur assurer enfin la paix! Oh! qu'ils sont beaux, aux yeux des chrétiens, ces pieds que l'amour porte au martyre, ces pieds qui se livrent eux-mêmes pour le rachat des victimes de tant de douleurs, et avec quel respect, mes très chers Frères, nous les devons embrasser ce soir...

" Oui, je vous bénis au nom de la foi dont vous allez étendre l'empire; au nom de la charité qui, par vos mains, doit guérir tant de blessures; au nom de la liberté sainte qui va prêcher, par vos lèvres, la fin de leurs maux aux victimes de tant d'horreurs; au nom de la lumière que vous allez porter dans ces ténèbres; et, pour tout renfermer dans le nom qui résume et qui sanctifie toutes ces grandes choses, je vous bénis au nom de Jésus-Christ, votre maître et le mien; car Jésus-Christ est la foi, la charité, la liberté, la lumière, tous ces biens que les hommes cherchent avec tant d'ardeur et qu'ils ne trouvent pas, parce qu'ils les cherchent en dehors de lui!

"Il est raconté, dans les *Actes des Martyrs,* qu'un pontife, courbé sous le poids des ans, marchait généreusement au supplice et que Laurent, son diacre, le suivait au milieu des bourreaux, en lui disant avec larmes : "Où allez-vous, mon Père, sans votre fils ? Où allez-vous, ô pontife, sans votre diacre ? Est-ce que vous n'avez pas accoutumé de m'avoir pour ministre du sacrifice ?"

"Hélas ! vous n'entendez, ce soir, rien de semblable, mes très chers Frères. Je reste attaché au rivage, tandis que mes fils vont affronter les tempêtes. Je ne leur donne que ces froides paroles, et ce sont eux, par un renversement dont je m'humilie, qui me donnent l'exemple de leur intrépide vertu ! "Où allez-vous, mes enfants, sans votre Père ? Où allez-vous, prêtres, sans votre pontife ? Vous offrirez le sacrifice, et seul le sacrificateur manquera à l'autel, où votre sang viendra peut-être se mêler au sang de l'Agneau !"

"Dieu ne m'a pas jugé digne d'un tel honneur !..."

Mgr Lavigerie avait déjà sollicité du Pape la permission de se démettre de sa charge pastorale, afin de se rendre, lui aussi, simple missionnaire, au milieu de l'Afrique.

Après ce discours, l'illustre archevêque se prosterna devant ses Fils, et leur baisa les pieds. Puis vinrent Mgr Dusserre, archevêque de Damas *in partibus,* le clergé et tous les fidèles présents, qui l'imitèrent.

Certes, nous nous indignons, dans notre orgueil, à l'idée d'être abaissés jusqu'à terre aux pieds d'un homme. Mais, quel est celui qui, témoin de cette

touchante cérémonie, ne se serait présenté, vaincu par son émotion, pour donner le même témoignage de respect et de vénération à ces apôtres nouveaux qui, poussés par la charité, allaient sacrifier leur vie dans de lointaines et barbares régions ?

Ici, ce n'est pas la force brutale qui fait courber les têtes, mais le poids de l'amour divin. C'est comme cela dans notre sainte religion.

***

La prière pour le succès de l'apostolat des missionnaires est perpétuelle à la basilique ; et on chante, à leur intention, les litanies des saints d'Afrique, divisées en sept paragraphes, dont un tous les dimanches, après vêpres ; et aux jours de grandes fêtes, la voûte sacrée retentit d'un cantique spécial que j'ai cru devoir transcrire :

Ave, ô Maria, Ave Maria !
Ave, etc.

Chanté par l'Afrique
Qui prie à genoux,
Que l'hymne angélique
Te semble plus doux !

Ave, etc.

Que ta pure aurore,
Astre du matin !
Lui ramène encore
Les jours d'Augustin.

Ave, etc.

Vois, sous tes auspices,
Près de ton autel,
Croissent les prémices
Des fils d'Ismaël.

Ave, etc.

Que les cœurs rebelles
Qui fuient ton amour,
A ces cœurs fidèles
S'unissent un jour !

Ave, etc.

Que ta main de mère
Brise le cercueil,
Où dort sous la pierre
Cham et son orgueil !

Ave, etc.

Que le fier nomade,
Encore indompté,
Cède à la croisade
De la charité !

Ave, etc.

Que ce peuple immense,
Perdu dans la mort,
S'éveille et s'élance
Vers toi... vers le port !

Ave, etc.

Qu'un rayon de flamme,
Sorti de ton cœur,
Allume en son âme
L'amour du Sauveur !

Ave, etc.

Que sous son suaire
Déjà soulevé,
Il entonne, ô Mère,
Un jour ton *Ave !*

Ave, etc.

***

Depuis l'origine du pèlerinage, plus de huit mille ex-voto ont été offerts au sanctuaire. Ils témoignent des grâces, des faveurs et des guérisons multiples, obtenues par l'intercession de la Vierge Immaculée.

On aime aussi à se rappeler qu'en ce même endroit, une mère esclave et ses enfants furent miraculeusement délivrés par Marie, il y a maintenant trois siècles.

Pour augmenter encore la confiance, et vu les difficultés de l'heure présente, Son Eminence le cardinal Lavigerie institua à Notre-Dame d'Afrique une nouvelle confrérie, sous le titre de *Marie, consolatrice des affligés;* et principalement les dimanches, la balustrade du chœur se couvre de cierges, armée de feux lumineux qui se rangent en demi-cercle, comme pour mieux saisir l'adhésion de la Reine du ciel aux supplications des infortunés.

L'année 1872, la municipalité d'Alger se refusa à autoriser la procession de la Fête-Dieu, et le cardinal invita les fidèles à venir la faire dans les terrains considérables qu'il possédait autour de la basilique. Elle fut magnifique. L'armée tout entière était présente avec ses chefs. Vingt mille personnes y montèrent de la ville, et la bénédiction du Très Saint Sacrement fut donnée parmi les salves de l'artillerie.

Depuis ce temps, les processions de la Fête-Dieu ont lieu au Pèlerinage.

Beaucoup d'hommes, vivant du commerce de poissons, se livrent à la pêche devant Alger et plus loin sur les flots, et on bénit la mer à Notre-Dame d'Afrique comme, à l'époque des Rogations, on bénit les campagnes.

Les étrangers qui visitent Notre-Dame d'Afrique, le dimanche, sont étonnés de voir, à l'heure où finissent les vêpres, le célébrant, revêtu d'une

chape noire, les missionnaires d'Alger et les élèves de leur Ecole Apostolique, sortir processionnellement de l'église et se rendre à la pierre tumulaire, dressée au bord de la colline qui regarde la Méditerranée. Un drap funèbre, porté par quatre enfants de chœur, est soulevé et comme déployé au-dessus des vagues. On chante les prières de l'absoute, le *Libera* et le *De profundis,* ainsi qu'au jour des Morts, dans un cimetière. Le prêtre élève trois fois l'encensoir à l'Orient, à l'Occident et au Nord, et récite les dernières prières pour les trépassés que recouvre, comme d'une tombe, l'immensité des eaux.

Cette cérémonie a été instituée par Mgr Lavigerie, à la suite d'un vœu, fait en 1867, durant une de ses traversées de Marseille à Alger.

Assailli par une furieuse tempête, le navire menaçait à chaque instant de sombrer. L'archevêque, après avoir exhorté tout le monde au repentir, donna l'absolution générale, et engagea les passagers à faire le vœu d'aller à Notre-Dame d'Afrique, s'ils échappaient au danger, et lui-même promit d'établir des prières solennelles à la basilique, qui se diraient tous les jours, afin de préserver les marins des périls de la mer, et chaque dimanche pour procurer les consolations de la sainte Eglise à ceux que les ondes auraient ensevelis.

Ainsi, les mères, les sœurs, les épouses, les filles des navigateurs, en sachant que de ferventes invocations s'adressent au ciel, du sanctuaire de Notre-Dame d'Afrique, pour ceux qui leur sont chers, éprouvent plus de soulagement dans leurs peines,

***

Lorsqu'on part d'Alger, la silhouette de la basilique se dessine longtemps à nos regards sur l'azur du firmament. La statue de bronze doré, qui brille au sommet de la façade, est tournée vers l'autre rivage de la Méditerranée, où monte jusqu'aux nuées Notre-Dame de la Garde; et ainsi, dans la traversée de Marseille à Alger ou d'Alger à Marseille, les voyageurs peuvent conserver, dans leur esprit, l'image de Marie, après qu'elle a disparu de leurs yeux et, quand vient l'heure du danger, leurs lèvres s'ouvrent, toutes prêtes à invoquer *l'Etoile de la mer.*

Sur la colline de la Bouzaréah, l'église du pèlerinage paraît comme un écho du passé chrétien de l'Afrique, et un acte de reconnaissance pour la prise d'Alger, cet antique repaire de brigands, où gémirent durant des siècles, plongés dans les bagnes et les chaînes de l'esclavage, des millions de chrétiens.

Sa vue rappelle la mémoire des dévouements sans bornes des Jean de Matha, des Félix de Valois, des Pierre Nolasque, des Raymond de Pennafort, des Trinitaires et des religieux de la Merci, formés par la Consolation des affligés.

Elle resplendit comme un signe d'espérance pour le relèvement de la femme africaine de l'état d'abrutissement, où l'erreur et une cruelle oppression la réduisent, et elle domine comme un témoignage certain de foi chrétienne, non seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir, en envoyant de nouveaux missionnaires, les admirables

Pères blancs, à la conquête de l'Equateur, et en fécondant des eaux abondantes de prières, dont elle est la source, la divine semence, jetée par des mains françaises sur ces déserts.

Voilà donc comment a prospéré pour la gloire de Dieu, sous la bénédiction du ciel, l'acte de piété, qui plaça originairement la statuette de la sainte Vierge dans le tronc de l'olivier du ravin!

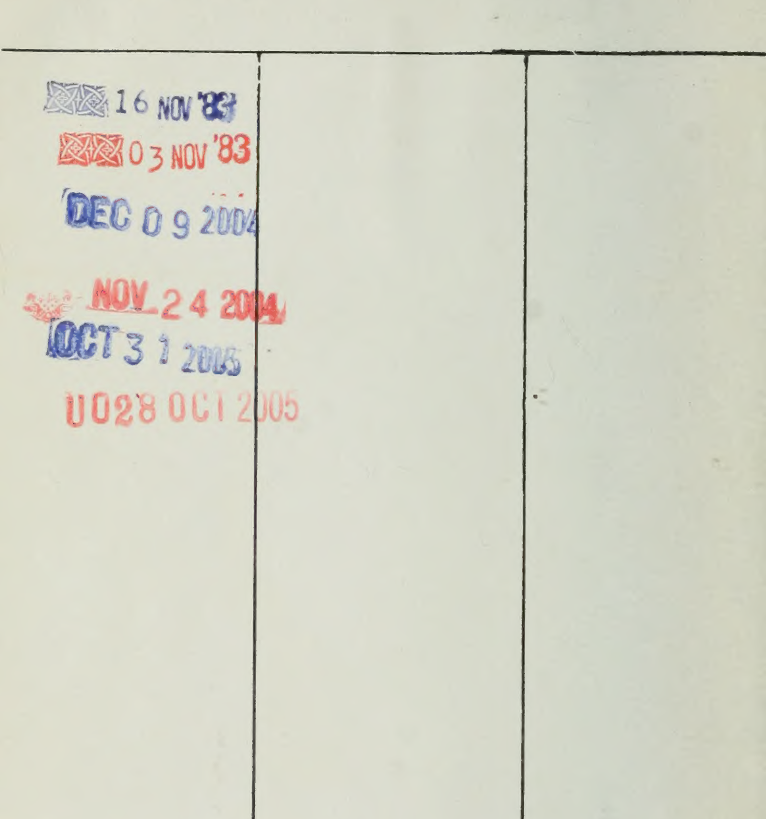
Et nous disons, en finissant: Honneur à Agarithe et Anna, ces humbles servantes de Marie, qui ont inspiré le pèlerinage d'Afrique, à Mgr Dupuch qui procura la statue miraculeuse, à Mgr Pavy qui bâtit le temple, à Son Eminence le cardinal Lavigerie qui le termina, le consacra par de si grands privilèges, et y fonda tant d'œuvres de dévotion!

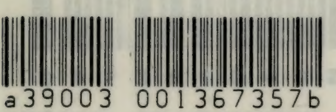
Honneur à eux tous qui, en établissant le pèlerinage, sont, dans une large mesure, comme les leviers de la résurrection de l'Afrique du sépulcre de péché et d'affreuse barbarie où la maintient depuis si longtemps l'Esprit du mal, et comme les assises de la grande œuvre de l'édification de tout un continent!



TABLE DES MATIÈRES

Fin de la table.


16 NOV '83
03 NOV '83
DEC 09 2004
NOV 24 2004
OCT 31 2005
U028 OCT 2005


a39003 001367357b



